



Spoliation

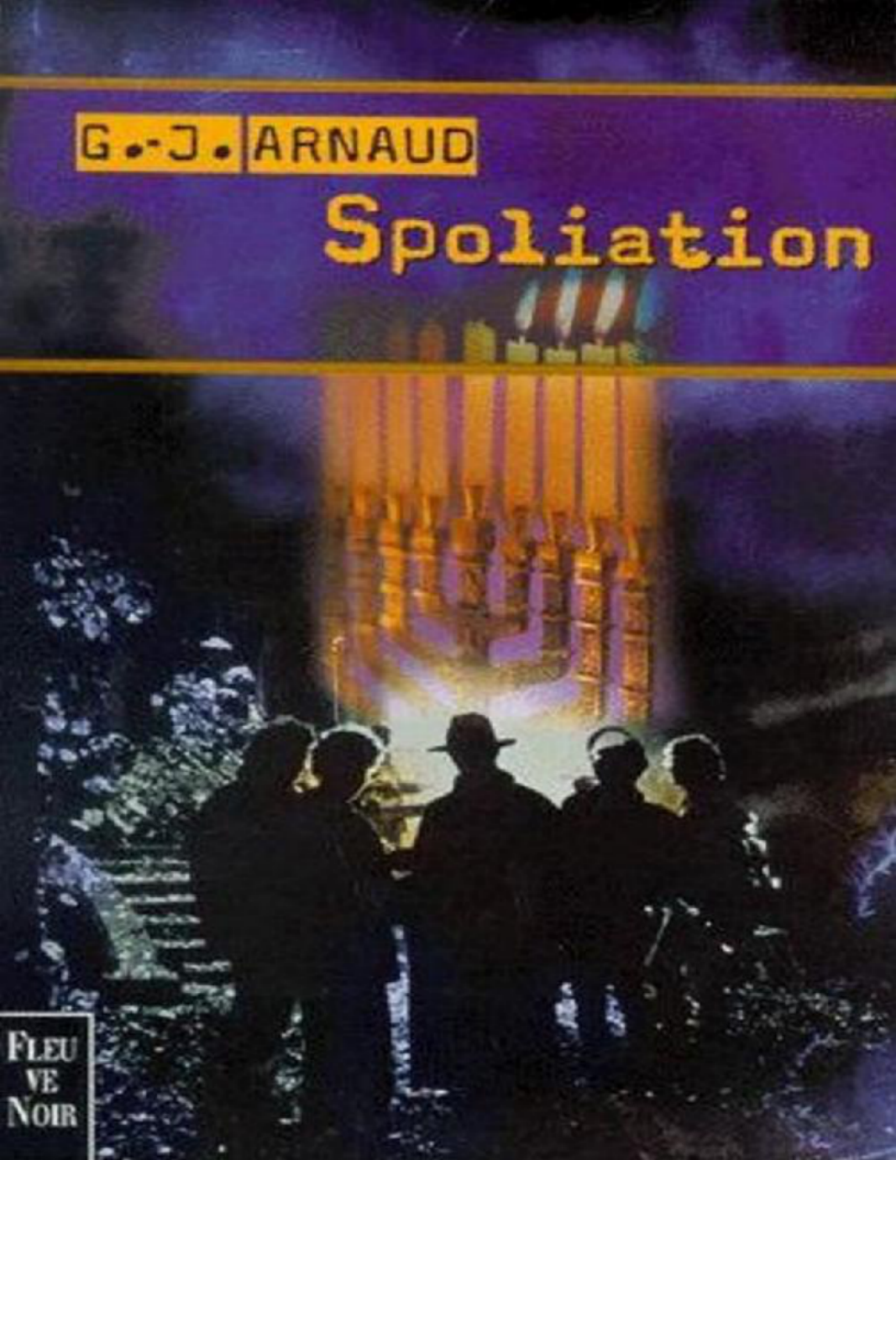
Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

Spoliation



FLEU
VE
NOIR

Georges J. Arnaud

SPOILIATION

Fleuve Noir

© 2000, *Éditions Fleuve Noir*

1

Au cours de la deuxième nuit, le doute ne lui fut plus permis. Ils étaient revenus, s'étaient installés dans la partie condamnée de l'appartement qui possédait une entrée séparée sur le palier. La veille, une vague intuition, sous forme de malaise, avait tracassé Daisy. Désormais, elle savait qu'ils s'étaient introduits à côté, en prenant de grandes précautions, évitant les allées et venues, se méfiant du grincement de certaines portes. Les pièces, condamnées depuis la mort de Paul, son mari, donnaient sur une ruelle perpendiculaire à la rue Médine. Daisy aurait pu y descendre pour examiner les fenêtres de l'étage, le troisième, mais pour rien au monde elle ne l'aurait fait entre huit heures du matin et vingt heures. À cause de l'échoppe de cordonnier, dans l'encoignure des deux façades depuis la guerre de 14-18. Le « bouif » d'alors était mort en 1972. Un neveu lui avait succédé, mais Daisy était certaine que l'oncle lui avait aussi légué cette hostilité froide qu'il avait toujours manifestée aux Rivières, à son mari, aux jumeaux René et Léontine, à elle-même. Trente ans durant, chaque fois qu'un Rivière empruntait la ruelle pour gagner du temps, le vieux bouif se dressait derrière son comptoir, croisait les bras et l'accompagnait d'un regard féroce. Seuls les jumeaux se moquaient de ce comportement. Son mari adoptait une indifférence qu'il était loin d'éprouver. Elle, elle faisait un détour.

« Le neveu n'est pas l'oncle, lui répétaient les jumeaux. Il se moque bien du passé et d'ailleurs n'a aucun intérêt à se mêler des affaires des autres, il a bien assez de mal avec les siennes. Qui peut encore faire ressemeler ses souliers ? »

Le frère et la sœur avaient beau dire, à certaines heures Daisy n'empruntait jamais la ruelle, préférait allonger son chemin pour se rendre chez ses commerçants. À quatre-vingt-trois ans, c'était un surcroît de fatigue.

Qu'étaient-ils venus faire, ceux d'à côté ? L'inventaire des meubles, des services de vaisselle, de l'argenterie massive, des cristaux, de tous ces objets de valeur à monogramme, relégués dans cette partie condamnée ? Depuis la mort de Paul, en 1980, tout était dans ce

qu'elle désignait d'un « là-bas » obscur, comme s'il s'agissait d'une contrée dangereuse, d'une banquise inaccessible. Les tableaux, les vases de Gallé, les pendules et pendulettes, les statuettes avaient été vendues, ainsi que tout ce qui ne portait pas le monogramme S. H. Tous ces objets rares avaient pu être emportés en Suisse ou en Belgique pour être négociés. Paul et plus tard les jumeaux jugèrent imprudent de proposer le reste à des amateurs, malgré certaines offres. L'autre versant de l'appartement s'en trouvait donc bourré. Tacitement, les jumeaux avaient fait d'elle, leur mère, la gardienne de cette caverne d'Ali Baba. Se demandaient-ils parfois, angoissés, comment ils feraient quand elle mourrait ? Mais éprouvaient-ils seulement des états d'âme de ce genre ? Elle ne le pensait pas.

La nuit précédente, un bruit l'avait alertée, celui d'une fuite de la chasse d'eau dont le robinet avait été fermé voilà bien des années. Quelqu'un l'avait ouvert à nouveau et comme on avait tiré la chasse à plusieurs reprises, elle pensa à un homme âgé. Mais lequel ? Elle ne se souvenait pas très bien de tous les prénoms, seulement de ceux des enfants et surtout de celui de Corinne, son amie.

En admettant qu'elle téléphone aux jumeaux ils se mettraient en colère, lui crieraient qu'une fois de plus elle avait des hallucinations, qu'après tant de temps, des dizaines et des dizaines d'années, personne ne reviendrait. René avait juré de ne plus jamais se déranger pour venir la rassurer, mais comme il n'avait pas remis les pieds dans l'immeuble depuis la mort de son père, cette décision lui avait été facile à prendre. Léontine, moins catégorique, promettait de passer, le faisait rarement. Elle ne voulait plus pénétrer à côté. Donc, ils s'abstenaient d'entrer dans l'immeuble du 51 de la rue Médine, mais n'en surveillaient pas moins la façade depuis la rue, à l'abri d'une voiture, jamais la même. Elle finissait par les repérer. Tous les deux étaient massifs, occupaient en entier l'habitacle du véhicule, véhéments dans leur discussion, s'agitant beaucoup, comme toujours. Une carrosserie oscillante les signalait chaque fois.

Ce soir-là, elle ne se résignait pas à rejoindre son lit, glissait sur ses chaussons d'une pièce à l'autre. Six pièces presque vides de meubles. Dans sa chambre, un lit en fer étroit, une commode en pin, un portant pour les cintres. Dans le salon deux fauteuils, une table basse, une télévision. Tout ça acheté avec ses sous chez un brocanteur. Dans le salon, une vieille panière d'osier de blanchisseuse munie de roues, d'avant-guerre. Posée sur le couvercle, une bouteille Thermos, d'une autre époque également. « Là-bas », il y avait cinq grandes et belles pièces, une cuisine, une salle de bains, toutes remplies à ras bord. Comment les nouveaux venus réussissaient-ils à s'y mouvoir sans provoquer de frottements, sans renverser d'objets ?

À la mort de Paul, son mari, elle avait refoulé là-bas tout

l'ameublement, toute la vaisselle, l'argenterie, les cristaux, avait verrouillé les trois portes de communication. Les jumeaux avaient refusé de l'aider, furieux de sa décision. Elle n'avait alors que soixante-cinq ans, mais ce déménagement consciencieux lui prit plusieurs semaines. Elle s'escrima à pousser toute seule chaque meuble ancien, à porter les caisses de vaisselle, de verres en cristal, le linge de maison. Même le chauffe-plat en cuivre fonctionnant au gaz, un monument avec ses brûleurs et un four où un agneau entier aurait pu tenir.

« Quelle misère ! lui disait à cette époque la locataire du quatrième, Lise Calot. Un lit en fer déglingué qui grince, des meubles en bois blanc alors que vous disposiez d'un ameublement fantastique... un ameublement digne de Versailles... »

Ce fut une fois la guerre finie que les insinuations de cette Lise Calot les plongèrent, son mari et elle, dans une inquiétude perplexe jusqu'au jour où, de son propre chef, l'ancienne danseuse des Folies-Bergère décida de ne plus payer son loyer mensuel. Daisy conseilla à Paul de ne pas le lui réclamer, mais il n'en tint pas compte, alla relancer leur locataire qui, nullement gênée, renouvela ses insinuations, cette fois avec moins de tact. Paul lui tendit son reçu d'un geste rageur. Plus tard, cette chipie obtint même une petite rente que Daisy continua de lui verser après la mort de Paul, jusqu'à ce qu'à son tour Lise Calot meure, dans un accident de la circulation. Daisy souriait encore lorsqu'elle se souvenait que l'autre appelait ce versement mensuel « ma fin de mois ». L'accident mortel datait de huit ans, mais la vieille dame regrettait cette voisine qui l'invitait à prendre le thé tous les 20 de chaque mois pour encaisser le montant de son chantage. Elle préparait une enveloppe, la lui remettait alors. La Calot avait abusé de la situation, mais elle avait été la dernière personne qu'elle avait fréquentée. Depuis, elle ne recevait pas, n'était jamais invitée.

Si elle avait vécu jusque-là, Daisy aurait pu lui faire part de ses inquiétudes et Lise Calot, nullement désireuse de voir l'apparition brutale d'intrus la priver de ses privilèges, aurait eu l'audace d'aller y voir d'un peu plus près. Elle ne l'aurait pas traitée de folle comme le faisaient les jumeaux au téléphone. Ils ne la ménageaient pas mais reconnaissaient implicitement ce rôle de sentinelle qu'elle exerçait dans le vieil immeuble, veillant sur des trésors impossibles à négocier.

Pouvait-elle avant de se coucher les appeler sur leur portable ? Léontine viendrait faire un tour dans le coin, examiner les fenêtres sur la ruelle Gauthière. Mais, partagée entre crainte et espoir, Daisy ne pouvait qu'hésiter. Sa crainte ? Que les intrus ne se montrent menaçants, ne lui accordent pas un délai pour débarrasser les lieux. L'espoir ? Que sa chère Corinne, miraculeusement épargnée par le destin, soit revenue. Oui, mais après tant de malheurs, la tendresse d'autrefois aurait-elle survécu, ou n'aurait-elle en face d'elle qu'une

vieille femme haineuse ?

Ce fut au moment de rejoindre son petit lit que Daisy songea au compteur électrique enfermé dans un placard du palier. Il lui suffirait de débrancher, chez elle, tous les appareils, tel le cumulus d'eau chaude, et d'aller vérifier si le compteur continuait de tourner. Si oui, elle aurait la preuve irréfutable d'une présence inconnue « là-bas ».

N'étant jamais sortie de chez elle en robe de chambre, elle se rhabilla complètement, enfila un manteau mais, au moment d'ouvrir la porte palière, s'immobilisa. Ils l'entendraient, risquaient de sortir pour l'apostropher. Elle revint dans sa chambre, se déshabilla lentement, se coucha en rabattant les couvertures sur sa tête pour ne plus rien entendre. Il lui semblait que des voix murmuraient de l'autre côté et, dans le silence nocturne de la maison, ces mots incompréhensibles l'agressaient.

Elle n'avait jamais su le nombre exact des membres de la famille réfugiée dans ce pavillon. Étaient-ils dix, plus ? Moins ? Le chiffre dix était seul rescapé dans ses souvenirs. Ne disaient-ils pas que des amis ne pouvant rester là où ils habitaient allaient les rejoindre ? Et ce soir, combien étaient-ils, à côté ? Longtemps elle avait arbitrairement décidé qu'ils étaient dix, avant de les éloigner tous dans une nébuleuse où les traits et les caractères s'entremêlaient.

Au petit matin, allant chercher son lait, elle emprunta la rue Gauthière, sachant que l'échoppe ouvrait plus tard. Elle put voir que les volets intérieurs avaient été repliés et que deux lampes brillaient.

Son frère René nageait en compagnie de son chien, là-haut sur le toit de l'immeuble. En pénétrant sous la verrière surchauffée qui protégeait l'eau du bassin de la fraîcheur d'octobre, Léontine crut défaillir. Elle ne supportait pas la chaleur, cette vapeur d'étuve, la piscine à trente degrés, et surtout elle redoutait que Harold, le doberman, ne vienne l'asperger en sortant du bain.

— C'est Daisy sur le portable ! cria-t-elle, pour vaincre les bruits d'eau excessifs d'un crawl maladroit.

Le chien le premier se hissa sur la plate-forme spécialement aménagée pour lui. Elle le détestait alors que lui l'adorait. René finit par la voir qui agitait son portable, hissa avec lenteur son corps musculeux qu'enrobait un gras de rentier, stigmates d'une inquiétude aussi vieille qu'eux, cinquante-cinq ans. René luttait contre en se goinfrant.

— Daisy, répéta sa jumelle.

Quand oserait-il lui faire remarquer qu'elle s'habillait vraiment n'importe comment, attirant sur elle les regards méprisants et moqueurs de leurs locataires ? Elle se ridiculisait, dans cet immeuble luxueux du VII^e. L'ennui était que depuis toujours les jumeaux se respectaient trop pour que l'un se permette la moindre critique envers l'autre. Léontine continuait de secouer le portable de façon obscène.

— Elle entend des bruits...

René souffla en se pinçant une narine après l'autre.

— Et les volets intérieurs de la rue Gauthière sont repliés, deux lampes éclairées.

— Quoi encore ? Le père Noël est descendu par la cheminée ?

Il finit par prendre le portable. Dans un crachotement, la vieille femme dit « C'est moi » et lui répondit : « Bonjour, Daisy ». Il en avait été toujours ainsi. Tout petits, ils l'appelaient Didi, puis ce fut Daisy, jamais Maman.

— Oui, des bruits, comme je t'expliquais à ta sœur... et les volets repliés, les lumières...

— Les bureaux en dessous ont des appareils bruyants qui

fonctionnent la nuit.

— Oui, mais les volets, les deux lampes ? Ils ont aussi ouvert le robinet de la chasse d'eau, celui qui fuyait autrefois et que Léontine avait fermé.

— Tu devrais aller voir.

— Tu sais bien que je ne retournerai jamais là-bas.

Daisy avait une façon si particulière de prononcer « là-bas » qu'il croyait entendre « ici-bas » et en frissonnait.

— Si c'est une fuite, les étages en dessous seront inondés et nous aurons des problèmes. Y as-tu réfléchi ?

— Je préférerais que vous veniez, murmura-t-elle, comme si elle n'y tenait pas vraiment, mais les avertissait par habitude.

René leva les yeux vers sa sœur qui repoussait Harold avec un air dégoûté.

— Elle veut qu'on fasse un tour... là-bas.

Léontine secoua énergiquement la tête.

— Pas question. On passera dans la rue et la ruelle s'il le faut, mais sans entrer.

— Dis-moi, René, poursuivait Daisy, cette nuit je n'arrivais pas à dormir à cause de ces bruits. Je sais que votre père vous avait donné le nombre exact... Ils étaient combien dans le pavillon ? Dix ou davantage ? Des amis traqués devaient les y rejoindre...

— Tu poses la même question depuis toujours, fit-il, excédé.

— Ma mémoire me joue des tours. C'est tout de même important.

— Je n'en sais rien ! hurla-t-il. Et je m'en fous !

— Je ne crois pas, murmura Daisy, si bas qu'il crut avoir mal entendu.

Léontine, comprenant de quoi il était question, lui souffla à l'oreille :

— Réponds-lui n'importe quoi si ça doit la rassurer un temps.

— Non, dit son frère en plaquant sa paume sur le micro, elle fera des décomptes à ne plus finir, des soustractions ou je ne sais quoi. Elle ressasse ça toute la journée... (Il ôta sa main du micro.) Ferme le compteur d'eau si le bruit de cette fuite te gêne...

— Mais il n'y a qu'un seul compteur ! Comment vais-je faire pour ma vaisselle, ma toilette...

— Il n'y a pas un moyen de couper l'eau à côté ?

— René, ce n'est pas une fuite, sinon en deux jours tout l'appartement aurait été inondé et l'eau m'aurait envahie. Je vous assure qu'il y a quelqu'un là-bas... Et même plusieurs personnes...

Son fils explosa, dans un tel accès de fureur que Daisy ne comprit pas la moitié de ses cris :

— Alors tu imagines qu'ils sont revenus, hein ? Revenus, de l'enfer ? De l'au-delà ? Écoute, Daisy, du temps de Papa déjà tu croyais les entendre vivre à côté, comme s'ils n'étaient jamais partis ! Tu nous

donnais des cauchemars, à Léontine et à moi, dès que nous avons été en âge de comprendre, avec tes chuchotements à l'oreille de Papa, tes allusions. Des centaines de fois tu les as rencontrés, dans la rue, dans les escaliers, tu les entendais, tu en rêvais...

Épuisé, il se tut et ce fut Léontine qui lui prit le portable des mains. Le chien, inquiet de la colère de son maître, montrait les dents en regardant l'appareil.

— Laisse-nous vivre, Daisy. René et moi avons cinquante-cinq ans, nous ne sommes plus des enfants que l'on essaie d'effrayer avec des histoires abominables. Tu nous as rongé la vie, mis les nerfs à vif. Nous sommes partis ailleurs sans jamais retourner auprès de toi. Tu t'es toujours empêtrée dans des décomptes sans fin qui t'usent le moral, dans des contraintes stupides. Tu n'as plus rien voulu de ce qui se trouvait dans l'appartement, tu as tout relégué à côté, tu veux vivre dans le dénuement comme une religieuse qui voudrait racheter tous les péchés du monde. Cloîtrée ? À ta guise, mais laisse-nous vivre comme nous le souhaitons...

Elle était à la limite de l'étouffement et René, redevenu calme, reprit le combiné.

— Daisy, essaie d'être raisonnable. Tu as déjà appelé il y a quinze jours. Un bonhomme barbu en chapeau noir venait de sonner à ta porte. Il avait réussi à s'introduire dans l'immeuble. Ce n'était qu'un représentant en adoucisseurs d'eau...

— Il ressemblait... C'était le sosie de...

— Sauf que ce représentant n'avait pas cinquante ans et que l'autre aurait dépassé les cent vingt.

— Laisse tomber, fit Léontine, elle nous aura à l'usure. Ce qu'elle veut, c'est nous amener à renier ce que Papa a fait pour nous, pour elle, pour notre famille.

René mit fin à la conversation et alla s'allonger au bord de la piscine. Le chien vint se coucher le long de son corps, la tête sur le ventre de son maître. Léontine ouvrit son corsage, elle ruisselait. Un soleil pourtant aigret à l'extérieur enfournait dans cette véranda une chaleur épaisse qui rassurait son jumeau.

— Je vais aller faire un tour là-bas, dit-elle.

— Ne dis pas « là-bas » à sa façon. Laisse tomber. Autrefois, elle avait Lise Calot pour les confidences. La vieille pute savait la flatter pour lui soutirer un peu plus de fric. Elle se sentait concernée, la salope. S'ils étaient revenus, finis le chantage, le logement gratuit et la rente « fin de mois ». Nous en a-t-elle donné du mal, la garce ! J'ai passé des jours... Combien de jours l'avons-nous guettée, avec cette grosse Fiat ? Mais on a fini par l'avoir.

Ce rappel de l'accident fit sourire Léontine. Ils avaient bien réussi leur coup. Elle devenait un peu trop gourmande, la vieille qui se

prétendait ex-danseuse des Folies-Bergère, alors qu'elle n'était qu'une pute des rues.

— Nous aurions dû le faire plus tôt, regretta-t-elle. Papa n'y était pas opposé, il avait compris que nous envisagions une chute dans les escaliers, mais il n'avait pas envie de voir les policiers envahir l'immeuble, poser des questions aux autres locataires, fouiller partout...

— Tu sais qu'elle me pelotait quand j'allais lui porter son reçu du terme échu ? Une vraie salope qui me donnait envie de vomir !...

— Ça ne lui faisait que quarante-cinq ans, à l'époque. L'âge de ta poule actuelle, la Nini.

— On ne dit plus poule mais copine. C'est aussi ta copine.

— Je m'en voudrais, depuis que je l'ai vue faire avec toi.

— Une chance que, la Calot morte, les neveux n'aient eu qu'une seule envie, tout bazarder chez un brocanteur. Pour trois francs six sous.

Léontine avait fouillé son appartement à fond. Ils craignaient qu'elle n'ait laissé une lettre chez un notaire, mais elle n'avait jamais eu besoin de notaire.

— Il faut que je sorte, dit Léontine, je ne supporte pas cette étuve. Que ferons-nous ? On peut aller planquer du côté de l'immeuble, ce soir...

— On l'a déjà fait la semaine dernière. Les gens commencent à nous repérer...

— Ces volets intérieurs repliés plus deux ampoules éclairées, c'est autre chose que quelques bruits. Un vieil immeuble ça craque de partout, ça bouge, mais quelqu'un a ouvert les volets, allumé l'électricité.

— Et si Daisy s'en était chargée ? Juste pour nous flanquer la trouille, nous torturer. Parce qu'elle vit comme une bonne sœur recluse elle voudrait que nous en fassions autant, que nous renoncions à cette fortune que Papa nous a laissée après avoir pris tous les risques. Il aurait pu être fusillé à la Libération, abattu dans la rue par des jaloux...

— Elle ne va jamais dans l'appartement condamné. Depuis qu'elle y a poussé tous les meubles, elle a verrouillé les portes de communication et je parie qu'elle ne sait même pas ce qu'elle a fait des clés...

Bachir Lahoud, qui avait eu le tuyau pour le squat, s'estimait responsable et agaçait les autres par de continuelles observations, des mises en garde. Il les suppliait d'éviter de faire du bruit, de glisser au lieu de marcher, de parler bas, de ne pas tirer la chasse d'eau à tout propos, de ne pas se montrer aux fenêtres, d'éviter les cuisines trop odorantes.

— Ne laissez pas les lampes allumées. Je viens d'en éteindre deux. Il faudrait aussi fermer les volets intérieurs dans la journée...

— On va s'éclairer aux bougies ? se récria Louette, sa copine.

— La vieille d'à côté est terriblement froussarde et au moindre soupçon elle est fichue de téléphoner aux flics. Mon ami Michel, à qui nous devons d'être ici, pourrait être licencié pour nous avoir refilé le code d'accès de la rue, fait fabriquer une clé de cet appartement par un de ses copains serrurier...

— Michel ton copain pédé, ricana Louette, jalouse. Michel les belles miches... Tu y as tâté ? Ou bien tu l'as sucé pour obtenir tout ça ?

Quarante-huit heures plus tôt, ils pénétraient avec d'innombrables précautions dans cet appartement aux relents de vieille cire, de renfermé et de plâtre humide. Un appartement si encombré de meubles, d'objets, de cartons, qu'il paraissait a priori impossible de s'y introduire. Zon, la copine de Mick, effrayée et aussi enchantée de l'aventure, marchait sur la pointe des pieds, chuchotait comme dans le confessionnal de son enfance. C'était pour faire plaisir qu'elle accompagnait là son copain Mick, alors qu'elle louait un deux-pièces à Pantin. Elle découvrait l'insolite, allait partager la vie de l'étrange Louette, du soucieux Bachir. À tout hasard elle avait emporté des provisions, une plaque électrique, une bouilloire, et Louette se moquait d'elle.

Le gaz n'était pas coupé dans la cuisine, mais Bachir redoutait une explosion. Pas question de mettre le vieux chauffe-bain en marche ni d'ouvrir les brûleurs de la gazinière. Mick promit de réparer un peu tout, mais il ne tenait jamais parole. Depuis, il se prélassait dans un lit auquel on accédait en rampant sous une table massive, si lourde qu'ils

n'avaient pu la déplacer. Il sifflait Zon pour faire l'amour. Louette refusait de partager la chambre de Bachir à cause de ce Michel avec lequel il aurait couché. Lui ne répondait pas à ses provocations, sachant qu'elle vivait dans la peur d'être arrêtée et jetée en prison pour y purger une peine de cinq ans. Trafic de drogue. Elle avait négligé de se présenter au procès.

Faisant preuve de bonne volonté ce matin-là, Mick, drapé dans une nappe damassée, préparait des œufs pour tout le monde, mais l'odeur affola Bachir. Pour l'empêcher de se glisser sous la porte de séparation et d'alerter la vieille voisine, il confectionna des tortillons de papier journal qu'il encastra sous le battant. Louette le surprit accroupi et se moqua de lui :

— Tu pries Allah ? On aura tout vu...

— Arrête d'asticoter tout le monde, s'énerva Mick, c'est épuisant. Sans Bachir tu croupirais déjà à Fleury-Mérogis, et tu le sais très bien...

Elle haussa les épaules, dit que les œufs l'écœuraient et disparut.

— La vieille d'à côté, ça lui fait quel âge ?

— Plus de quatre-vingts, répondit Bachir qui se relevait, satisfait de son travail de calfeutrage. Michel pense qu'elle est dérangée, aussi, avant de vous emmener ici, j'ai voulu me rendre compte de ce qu'il en était exactement. Elle se défend, pour une femme de cet âge, mais elle a quelque peine à marcher. Et le plus fort c'est qu'au lieu d'aller au plus court chez les commerçants, elle fait toujours un détour invraisemblable. Et pareil au retour. J'ai eu l'impression qu'elle se refusait à emprunter la ruelle sur laquelle donnent nos fenêtres. Je n'y ai rien compris. Elle traîne la patte avec ses paniers, mais elle fait le tour du pâté de maisons... Peut-être pas gâteuse mais, comme tous les vieux, particulière. Ce n'est pas drôle de vivre seule dans un appartement, qui est d'ailleurs le pendant de celui-ci, paraît-il. Je vais sortir, j'ai un job en vue. Tu répareras la chasse ?

— J'essaierai mais c'est du vieux matos. Elle s'appelle comment, la voisine ?

— Rivière, Daisy Rivière.

Zon se leva, les embrassa, se servit des œufs. Bachir l'aimait beaucoup. C'était une fille simple, sensible, qui, selon les critères de Louette, ne serait jamais dans le coup, mais c'était ce qu'elle avait de sympathique, justement. Elle détestait les embrouilles, travaillait comme caissière dans une grande surface de Bagnolet. Mick la traitait comme une servante au grand cœur et une prostituée soumise. Pour en mettre plein la vue aux autres, il la sifflait et à voix haute précisait ce qu'il attendait d'elle en matière de complaisance amoureuse. Bachir l'aurait frappé.

— Évitez les allées et venues, les sorties en groupe...

— Et tu nous laisses Louette, maugréa Mick. C'est vraiment pas un cadeau.

Louette rembarrait tout le monde, critiquait tout, vivait en permanente agressivité.

— Elle tient sur les nerfs.

Plus tard, ayant quitté son lit, Mick essaya de fureter partout mais l'encombrement des pièces ne lui permettait même pas d'entrebâiller les portes de certains meubles. Il soupçonnait des trésors incroyables, de l'argent massif, de l'or peut-être, des cristaux d'un autre âge, des vases, des bibelots, dut se contenter de draps brodés qu'il déposa sur un meuble bas. Il se pencha vers les jours de dentelle du rabat avec admiration.

— Quelque part on doit pouvoir trouver des amateurs pour ce genre de linge, il y a des amateurs pour tout, des dingues prêts à se ruiner... Mais comment les trouver ? Je vais essayer de les fourguer auprès de types que je connais. Tu sais ce que c'est, comme tissu ? Du lin ? Peut-être que si on pouvait déplacer les meubles on trouverait des draps de soie, d'autres trucs vendables. Tiens, c'est comme dans la cuisine, ces ustensiles d'une autre époque, un antiquaire en donnerait gros.

— Pourquoi prendre des risques ? murmura Zon. Nous avons trouvé un coin, un squat comme il n'en existe pas beaucoup. Ne gâchons rien.

— Ça ne suffit pas. Je veux du fric. Et ce que je vois autour de moi me rend cinglé. Un seul meuble et tu pourrais vivre comme un smicard toute la vie. Plusieurs, et c'est le niveau cadre. Il y a des meubles verrouillés, des tiroirs à secret. Je flaire le tombereau de pognon. Je ne me trompe jamais. La vieille se serait débarrassée de tout ce bordel pour vivre avec trois fois rien... Elle l'aurait entassé là comme s'il s'agissait de trucs pourris, d'ordures. Michel tient ça d'un vieil employé de l'agence.

Il trouva de vieux journaux pour envelopper les draps, découpa des torchons épais en guise de ficelle, prévoyant des poignées. Le tout était très lourd. Zon, quand il fut sorti, commença une vaisselle sans eau chaude. Le chauffe-eau, pièce d'antiquité en cuivre, ne pourrait jamais fonctionner.

— Tu les acceptes toutes, hein ? Docile pour la baise, bonne petite ménagère avec les mains dans l'eau froide. Chez toi c'est minable, mais au moins tu as un chauffe-eau et tu viens t'emmerder ici avec nous ? Je ne te comprendrai jamais. (Louette venait de faire un shampoing et ses longs cheveux noirs encore humides ruisselaient jusque sur ses reins.) Ton truc c'est d'anticiper dans la bonne volonté pour qu'on te foute la paix. Tu fais plaisir à ton sale mec, à nous autres, avant qu'on te le demande.

Zon essayait sa vaisselle sans répondre, n'éprouvant que rarement le besoin de se confier. Ni cette fille ni Mick ne sauraient jamais combien

elle pensait différemment d'eux, pauvrement auraient-ils estimé.

— Je suis sûre que Mick ne te fait même pas jouir. Il se sert ou se fait servir et toi tu restes en rade.

Ouvrant la porte basse d'un vaisselier, Zon rangea les assiettes, les plats, pour essayer de caser ce qu'elle venait de laver.

— J'aimerais quand même bien savoir ce que tu fous ici, avec nous. Tu as un boulot à la con mais soit, un deux-pièces plutôt gourbi, un congé de huit jours parce que l'été pas question d'aller se dorser au soleil. Juste l'automne. Un temps, j'ai cru que tu étais une journaliste en quête d'une histoire vraie, et que tu t'accrochais à nous pour en tirer de la copie...

— Et tu as compris que j'étais très conne, sachant juste écrire et lire. Et encore...

Louette alla faire couler l'eau avant de tendre un verre, but avidement, recommença aussitôt.

— Tu as vraiment soif ?

— Faut que je pisse, que je rince mes reins.

Elle remplit une carafe en cristal, l'emporta avec une brusquerie qui fit frémir Zon. Comme Bachir, elle respectait toutes ces merveilles enfermées dans les meubles, cette opulence d'un temps jadis. Mick reparut au bout de quelques minutes : il n'était pas allé bien loin, son paquet se défaisait. Elle l'aida à le reconstituer.

— Ne parle à personne de ces draps, surtout pas à Bachir. Il a des principes. On dirait qu'il est le proprio du squat, quand on l'écoute. Si je vends ceux-ci, je reviendrai chercher d'autres draps. À tout à l'heure.

Juste à cet instant, la lampe de la cuisine s'éteignit.

Ils durent en convenir, seule l'électricité de l'appartement venait d'être coupée puisque la minuterie fonctionnait. Mick, l'ayant vérifiée, rentrait, l'air bizarre.

— Un court-circuit ? demanda Zon mal à l'aise.

— Nous n'avions aucun appareil branché. Je suis sûr que c'est la vieille qui a coupé le compteur.

— Il y aurait deux compteurs ? fit Louette, accourue dès le début de la panne. Je croyais que dans le temps les deux appartements n'en faisaient qu'un et qu'un seul compteur distribuait le courant. Je vais aux nouvelles.

— Il te faudrait un carré pour le placard des compteurs.

— Ma lime à ongles fera l'affaire.

Une minute plus tard, le courant était rétabli et Louette revenait, un sourire aux lèvres.

— Le disjoncteur a pu sauter accidentellement. La vieille doit avoir comme tous ceux de son âge des appareils pourris. Le pire, ce sont les fers à repasser anciens.

— Je crains que ce ne soit intentionnel, balbutia Zon, inquiète. Nous faisons du bruit, nous parlons trop fort. Cette M^{me} Rivière nous a tendu un piège, devait surveiller le palier depuis chez elle.

— « Mme » Rivière, quelle exquise politesse ! se moqua Louette.

— On m'a éduquée ainsi à la campagne, se justifia Zon sans acrimonie.

— Zon a raison, dit sèchement Mick, tu n'aurais pas dû aller réenclencher le disjoncteur.

Il se pencha vers le trou de la serrure d'entrée, découvrant le palier avec ses deux volées d'escaliers et l'autre porte palière. Il se redressa, les mains sur les reins, demanda à Zon de le remplacer.

— Et Zon, bonne pomme, va complaire à son maître, ricana Louette. Votre couple est vraiment folklo.

— La porte s'ouvre, chuchota Zon, une vieille dame sort, en robe grise. Elle regarde dans cette direction, hésite.

Sans ménagement, Mick l'écarta pour regarder à son tour.

— Elle va peut-être descendre. Non, elle se penche sur les escaliers, puis revient vers sa porte, ça y est, elle ouvre le placard des compteurs avec un carré. Elle est foutue de couper à nouveau le jus.

La porte ouverte du placard masquait le visage de M^{me} Rivière. Elle resta ainsi cachée une bonne minute sans qu'il puisse savoir ce qu'elle faisait. Puis elle referma en grande hâte et se précipita chez elle, claqua sa porte.

— Elle avait une de ces frousses !

— Les lampes sont restées allumées, dit Zon.

— Maintenant la situation est claire, annonça Mick. Ou elle téléphone aux flics ou elle s'imagine que nous sommes des fantômes. En toute logique, mieux vaut quitter cet endroit, descendre à la brasserie en face de l'immeuble, d'où nous pourrions assister à l'arrivée de police secours. Si d'ici une heure rien de tel ne s'est produit, nous pourrions revenir et en tirer des conclusions intéressantes...

Avant de les suivre, Louette voulut boire un dernier verre d'eau et poussa une exclamation :

— La flotte ne coule plus !

— Voilà ce qu'elle faisait, à l'abri de la porte du placard ! Je m'étonnais qu'elle mette tant de temps pour réenclencher le disjoncteur, mais fermer un robinet, c'est plus long. Filons quand même...

— Attendez, dit Louette, avant je vais rouvrir le compteur d'eau. Nous aurons ainsi une plus grande certitude si par chance les flics ne viennent pas.

Dans la brasserie, Zon, comme toujours, régla les consommations. Avoir un travail régulier impliquait de se montrer généreux. Mick en avait profité pour s'offrir un double scotch et Louette un whisky-Coca.

— On approche de midi, constata le garçon, si on bouffait ici ?

— J'ai pas de fric à dépenser au restau, prévint Louette.

— Zon, tu peux ?

— Non, dit tranquillement la fille. Je n'ai plus grand-chose.

Louette pouffa en voyant la tête que faisait Mick. Un rire dissonant, qui attira l'attention sur eux. Furieux, le garçon se leva.

— Les flics devraient être là depuis longtemps, fit-il entre ses dents, je retourne là-bas.

— Hé, il n'y a qu'une clé ! s'exclama Louette.

— Frappez selon le code prévu par Bachir.

— Je préfère attendre encore un peu, dit Louette, comme s'excusant de sa perpétuelle hantise d'être arrêtée. Tu sais, les flics peuvent planquer autour de l'immeuble, ou encore ils sont venus en douce, sans gyrophare ni Klaxon. J'ignore où se trouve le commissariat du

coin et je préfère rester vigilante.

Zon fumait tranquillement une cigarette, l'air si sereine que Louette, au lieu de s'en irriter comme d'habitude, y puisa un surprenant apaisement. Au bout d'un moment, elle se laissa même aller à lui dire :

— Dans le fond, je suis nulle d'être vache avec toi. Tu es reposante, en fait. C'est Mick qui me fout en boule.

Elle lui prit une cigarette mais l'éteignit assez vite.

— Si la vieille n'a pas appelé les flics, on peut se poser un max de questions. Elle ferme l'électricité, on la remet, pareil pour l'eau. Et elle encaisserait sans se plaindre ?

— Les fantômes, si elle pense que nous en sommes, n'ont besoin ni de l'un ni de l'autre.

Louette secoua ses cheveux encore humides et quelques gouttes atteignirent le visage de Zon, qui les reçut comme une marque d'intimité nouvelle entre elles. Zon coupait les siens très court, trouvait à ceux de Louette un reflet bleuté et une odeur marine.

— Voudrais-tu dire qu'elle ne redoute pas des fantômes mais des gens de chair et d'os ? Les vieux, ça siffle les flics pour des riens. J'en ai connu qu'affolait un pet de mouche. Si ta « Mme » Rivière ne bronche pas d'un poil, on peut retourner là-bas couper l'électricité, la flotte et pourquoi pas le gaz, et attendre sa réaction.

— Là, elle risque de se fâcher.

— Tu paries ?

Dans l'immeuble elles grimpèrent tout de même les trois étages en silence. Louette, une fois sur le palier, alla carrément au placard fermer les compteurs d'eau et d'électricité.

Dans l'appartement, Mick, en train de se raser, les joues savonneuses, vint leur ouvrir, affolé :

— Elle a recommencé !...

— C'est moi, dit Louette.

— Tu es complètement fondue !

Elle le repoussa méchamment.

— Fais gaffe. Si tu m'insultes, tu me trouveras. Plusieurs fois j'ai failli t'envoyer mes Nike dans les couilles. Si j'ai fait ça c'est pour la tester. On va enfin savoir si les flics sont prévenus.

— Je ne suis pas suicidaire, je fous le camp. Il alla essuyer son visage à demi rasé, passa à toute vitesse dans le couloir où elles se trouvaient encore.

— Bien des choses de ma part aux poulets.

Il ouvrit la porte, la repoussa, revint chercher son gros paquet de linge de maison et disparut. Louette riait, de son rire discordant, et Zon sourit.

— Un peu spécial, ton copain. Si quelqu'un doit craindre les flics c'est bien moi. Pour le squat, on risque peu. Mais crois-moi, la vieille toquée ne fera pas appel à eux. J'ignore pourquoi mais c'est ainsi. Allons bouffer.

Dans la cuisine, Louette ouvrit une grosse boîte de thon à l'huile apportée par Zon.

— J'ai une expérience de certaines choses. Depuis l'âge de douze ans je zone un peu partout et j'ai acquis un flair qui me trompe rarement. Tu veux que je te dise ? Cet appartement condamné, oublié, avec tous ces meubles de prix, ces commodos Louis Machin Chose, ces vaisseliers bourrés de services inestimables, tout le bazar quoi... Au bas mot dans les dix millions, peut-être vingt, je ne bluffe pas. Tu as vu ce qu'elle a empilé dans la chambre du milieu, la vieille ? Au début, lorsqu'elle a commencé à remplir l'appartement, elle a opéré avec soin, avec goût peut-être, et puis d'un coup elle en a eu marre et a entassé en dépit du bon sens. Eh bien, crois-moi, c'est pas normal, mais alors pas du tout. On ne met pas de côté avec autant de mépris un tel trésor. Sûr qu'il est encombrant, volumineux, mais il représente un tel paquet de fric. Cette vieille n'est pas une mamy innocente. Depuis une demi-heure, on devrait avoir les menottes. On lui coupe l'eau, l'électricité, et elle ne bronche pas. La meilleure de l'année, pour nous. La promesse d'un avenir friqué.

Zon l'écoutait en sautant l'huile de la conserve. Elle ne comprenait pas tout mais puisque Louette, qui avait toutes les raisons de redouter la police, se rassurait, elle pensait qu'il serait sinon agréable en tout cas intéressant de finir son congé de huit jours dans ce squat. Ce mot synonyme de logements délabrés, d'immeubles promis à la démolition, de lofts qui n'en étaient pas, lui paraissait mal venu pour cet appartement, ancien certes, défraîchi, mais décoré de moulures, de panneaux de toiles peintes, de planchers crasseux mais en point de Hongrie. Un squat de luxe, ce n'était plus un squat.

— Tu veux du vin ?

Zon en avait charrié quelques bouteilles achetées dans son supermarché. Elle racontait aux autres qu'elle les volait, pour se mettre au diapason de leurs exploits personnels. Du moins ceux de Louette et Mick. Bachir ne volait pas, touchait le RMI, souhaitait un travail.

— L'eau, l'électricité et maintenant, comme annoncé, le gaz, pour que le test soit irréfutable. J'ai fait ma part de boulot, à toi, ma belle. Décarcasse-toi donc.

— Je n'ai jamais vu de compteur à gaz, dit ingénument la jeune fille. Mais si, c'est vrai, à la campagne on a le butane et à Pantin je me sers de ma plaque.

— Dans un squat chacun prend ses responsabilités, se compromet.

Tu devrais t'en sortir pas mal.

Zon apprit donc à ouvrir le placard avec une lime, dans cette lumière réduite d'un jour tombant en poussière grise d'une verrière du toit. Elle s'escrima sur la porte, fit beaucoup de bruit, s'attendant à ce que la Rivière surgisse en hurlant, mais rien de tel ne se produisit et elle parvint à couper le gaz.

— Te voilà pâle comme une morte, remarqua Louette lorsqu'elle revint. Avec les jambes en flanelle, pas vrai, et ton petit cœur qui saute, affolé ? On va quand même vérifier avec les brûleurs de la gazinière. Une antiquité qui pourrait nous péter au visage mais on ne meurt qu'une fois.

Le brûleur refusa de s'allumer et Louette parut satisfaite :

— Trois tests et pas une réaction. La mamy Rivière a son petit secret, vois-tu, la mamy n'a pas la conscience tranquille et nous devons essayer de savoir pourquoi.

— Quand rebrancherons-nous au moins l'électricité ?

— Dans une heure.

À l'heure de son déjeuner, lorsque Daisy voulut regarder la télévision, celle-ci resta éteinte. L'électricité était coupée. Elle ne put faire sa vaisselle, le robinet refusant de couler.

Cette riposte immédiate à ses propres tentatives la paralysait d'effroi. Elle n'aurait jamais dû les provoquer, engager les hostilités. De plus, lorsqu'elle avait voulu téléphoner à Lise Calot pour l'inviter à prendre le thé, une voix anonyme lui avait répondu, répétant à l'envi que ce numéro n'était plus « attribué », lui rappelant que la locataire du quatrième était morte depuis plusieurs années. Elle ne perdait pas la tête, mais avait toujours eu du mal à rayer les gens du monde des vivants. Cependant, elle n'avait jamais commis la moindre erreur à la mort de Paul, son mari : elle l'avait aussitôt définitivement rangé dans l'au-delà.

Dans l'après-midi, une agence immobilière lui téléphona, pour savoir si elle était disposée à louer l'appartement dont les fenêtres donnaient sur la rue Gauthière.

— Ne vous ai-je pas déjà répondu qu'il n'en était pas question, que mes enfants s'y opposaient ?

— Je me suis permis d'appeler, se justifia une voix tranquille de femme, car les volets intérieurs sont repliés et j'ai cru que vous prépariez l'appartement pour une location. Je puis vous garantir que les gens que je vous présenterai ne vous donneront aucun souci.

Ne pouvant utiliser sa bouilloire électrique, elle essaya en vain d'allumer le gaz. Ils avaient coupé les trois compteurs, l'isolant totalement. Elle retourna devant sa télévision aveugle, s'enfouit dans l'un des deux fauteuils achetés d'occasion.

Le message était clair, brutal. Ils étaient revenus et lui signifiaient qu'elle n'était qu'une usurpatrice devant quitter l'immeuble sans plus attendre. Ils la privaient d'eau, d'électricité, de gaz. N'avait-elle pas lu dans les journaux que l'on procédait ainsi pour des expulsions sournoises de locataires mauvais payeurs ? Que pourraient-ils envisager par la suite si elle se montrait réticente ? Ouvrir les portes de communication et remettre tous les meubles de là-bas en place,

tous, jusqu'à ce qu'elle ne dispose même pas d'un recoin pour son lit, ses fauteuils, sa télévision, ses quelques petits meubles d'appoint achetés dans une brocante ou un supermarché ?

Elle pensa soudain au téléphone, se précipita, décrocha le combiné. Dans sa hâte il lui échappa, tomba sur la tablette mais, lorsqu'elle le colla à son oreille, la tonalité la rassura. Ils n'y avaient pas touché. Pas encore. Le pourraient-ils sans commettre d'infraction ? Dans ce cas, il n'y avait pas de compteur, juste des fils que l'on pouvait aisément sectionner.

Désespérée, elle pianota d'un index hésitant le numéro du portable des jumeaux. Elle ignorait celui de leur téléphone habituel, cet appareil des gens normaux comme elle. Ces portables ne convenaient qu'aux excités, aux surmenés, aux méfiants, à ceux qui ne cessaient de galoper sans raison dans les rues, dans le métro, à ceux qui croyaient épater le monde. Mais les jumeaux, eux, au contraire, voulaient cacher soigneusement les endroits où l'on aurait pu les dénicher. Tout de suite, ils s'étaient laissé séduire par cette invention faite pour les snobs, pensait-elle. Comme pour Lise Calot, lorsqu'elle tapotait leur ancien numéro la même voix lui assurait qu'il n'était plus attribué. Parfois elle imaginait en une fraction de seconde que les jumeaux étaient morts, n'en gardait qu'une émotion fugitive. Léontine lui avait expliqué, comme à une enfant rétive aux leçons, que le portable leur permettait de garder constamment le contact avec elle. Ils étaient forcés de se déplacer d'une résidence à une autre, comme le leur avait prescrit leur père. Daisy ne se souvenait plus du nombre exact d'appartements où ils logeaient, rarement plus d'une semaine de suite. Elle s'embrouillait toujours avec les chiffres. À la mort de Paul, combien en possédaient-ils ? Une dizaine peut-être, mais les jumeaux, grâce à l'argent légué, en avaient acheté d'autres dont elle ignorait l'adresse.

À la dixième sonnerie elle raccrocha, satisfaite dans le fond de ne pas les avoir eus au bout du fil. Pourtant elle ne voulait ni se plaindre ni les prier de venir, juste les mettre en garde, leur faire comprendre que ces gens, réapparus après un demi-siècle d'absence, ne perdaient pas une minute pour récupérer leur appartement et qu'ils risquaient de procéder pareillement pour les propriétés des jumeaux. Oubliaient-ils le fameux papier qui pouvait les ruiner en totalité ? Ni Paul ni les jumeaux n'avaient pu mettre la main sur ce document qui restait une menace, même après toutes ces années.

Réinstallée dans son fauteuil, elle ferma les yeux, essaya d'imaginer sa vie future, du moins les quelques années qui lui restaient à vivre, si elle quittait cet appartement. Elle s'y préparait depuis longtemps, n'en éprouverait aucun chagrin ni regret. Elle n'avait jamais désiré vivre là, avait toujours souhaité s'en aller. Ce rôle de sentinelle que lui faisaient

tenir les jumeaux l'horripilait. Elle touchait les loyers modestes des locataires du quatrième où, en dehors des deux pièces vides désormais de Lise Calot, se trouvaient deux autres logements. Les loyers des bureaux du premier et du deuxième étage étaient beaucoup plus importants, très élevés, estimait-elle, mais les jumeaux affirmaient le contraire. Depuis longtemps elle rêvait d'un studio sous les toits, à l'autre bout de Paris. Elle s'en irait un matin très tôt pour rejoindre ce domicile qu'elle aurait meublé, agrémenté longtemps à l'avance. Elle partirait avec un petit bagage à main, rien du tout, quoi ! Elle refermerait à jamais la porte sur le passé, un passé abominable qui peu à peu l'avait entraînée dans un sentiment permanent d'horreur.

Pour aujourd'hui elle patienterait, mais le lendemain, de bonne heure, elle irait les trouver, ceux qui venaient de s'installer dans l'appartement condamné. Avec la nuit proche elle ne s'en sentait pas le courage et il lui fallait d'ailleurs préparer, construire ses explications, les peaufiner. Sa longue vie solitaire la privait d'une grande aisance dans la parole. Du temps où Lise Calot vivait, elle papotait avec elle, conservait des mots usuels pour leur dialogue anodin, mais, depuis, ils s'effaçaient peu à peu. Elle voulait leur dire, à ces gens, qu'elle n'avait nullement l'intention de résister ni d'entreprendre une action judiciaire. Elle ne dormirait certainement pas de la nuit tant sa décision l'excitait. Des lambeaux de phrases lui venaient par bouffées stimulantes. Si seulement... Si seulement Corinne se trouvait parmi ces gens-là. Pourquoi n'aurait-elle pas survécu ? À soixante-treize ans elle devait faire une charmante vieille dame. Accompagnait-elle ses enfants, ses petits-enfants ? Ceux-là montraient un peu trop brutalement leurs intentions, mais Daisy était certaine que lorsque Corinne serait en face d'elle, elles tomberaient dans les bras l'une de l'autre et que tout s'arrangerait à l'amiable. Elle s'en irait le plus rapidement possible. Les jumeaux ne seraient même pas prévenus.

Les jumeaux ! Bien sûr, les jumeaux, copies conformes du père. Comment disait-on désormais ? Photocopie ? Clone ? Leur père leur avait recommandé de ne pas habiter dans cet immeuble du 51 de la rue Médine, mais jamais il ne pensait qu'ils l'abandonneraient totalement, sous la seule responsabilité de leur mère. Si elle les prévenait de son futur départ ils essaieraient de l'en dissuader, mais lorsqu'ils découvriraient la réalité du retour des autres, que feraient-ils ? Elle redoutait leur comportement violent, animal. Leur vie était jalonnée de malfaisances dont elle avait toujours voulu ignorer la gravité, la dernière concernant la mort de Lise Calot. Elle ne pouvait depuis s'empêcher de les y mêler sans trop se préciser ses accusations.

Souffrirait-elle de ne plus jamais les revoir ? Elle ne se souvenait pas vraiment de la dernière visite de Léontine, se leurrerait volontairement

en la fixant une fois pour toutes au mois précédent, sans en déterminer la date réelle. Mais elle remontait certainement à plus d'un an. Comme elle les avait aimés, ces jumeaux, s'attendrissant aux larmes quand ils étaient bébés. Bébés sous l'Occupation allemande bien sûr, au temps où l'on ne trouvait presque plus rien à acheter, mais Paul se procurait tout ce qui était nécessaire, et même le superflu.

Elle souriait, sans une larme. Elle se souviendrait toujours d'eux, ils ne mourraient pas dans son affection mais elle ne les reverrait pas. Elle allait en terminer avec cinquante-huit ans de vie factice. Oui, factice, car jamais la petite Daisy venue au monde dans un milieu simple n'avait été destinée à une existence aussi fastueuse, mais aussi pleine de dangers. Paul non plus, mais sa boulimie rageuse avait trouvé de quoi se satisfaire pleinement. Peu avant sa mort, qu'il sentait proche, ne lui avait-il pas dit en riant : « Crois-tu, Daisy, que nous l'avons eu belle ? Qui aurait parié sur nous deux quand nous nous sommes mariés ? »

La télévision éclata soudain en un tonitruant discours politique. Elle l'avait laissée branchée comme la bouilloire, qui se mit bientôt à siffler. L'électricité était revenue, comme l'eau, comme le gaz. On lui accordait un sursis, avec un avertissement très net. Ce n'étaient certainement pas de méchantes personnes et elle était sûre que Corinne avait dû plaider la cause de sa vieille amie.

6

Mick Ballastero était connu de quelques brocanteurs-receleurs auxquels il revendait des autoradios, du temps où ceux-ci étaient faciles à faucher. Un seul accepta de s'intéresser aux draps qu'il trimbalait depuis des heures. Le paquet déballé, Livio examina avec attention le travail de broderie.

— Il existe une demande mais toute petite. Quelques amateurs français, des étrangers aussi, mais faut les trouver. Je vais chercher mon répertoire. Si c'est du point de Beauvais mais surtout de l'Alençon pour la dentelle tant mieux, mais restera à savoir quel atelier a fait le boulot.

Son répertoire était un vieux cahier d'écolier dont chaque page avait reçu un motif soigneusement collé.

— Ce truc m'a été donné par un vieux de province, spécialiste des dentelles et broderies. Des comme lui on n'en trouve plus, pourtant les collectionneurs existent. Paraît que pendant la guerre on n'a jamais vu autant de belle marchandise, les officiers allemands se la disputaient. Tiens, voilà ce que je cherchais. Du point de Beauvais, c'est sûr pour la broderie... Toi, fit-il à Ballastero, t'auras peut-être du cul.

Quelques pages concernaient ce style de broderie.

— Les ateliers anciens les plus cotés sont tous là. Beaucoup ont disparu. Si tes draps viennent d'ailleurs ça ne vaut pas un clou, même si ce travail me paraît superbe. Mais la loi de l'offre et de la demande fait le marché.

Page suivante, son doigt déformé s'attarda. Mick le surveillait attentivement, certain que Livio essaierait de le rouler. Le brocanteur fit semblant de passer à la page suivante, mais il gardait son index estropié sur la précédente.

— Tu vas me laisser le lot, j'ai pas trop le temps maintenant d'examiner la marchandise et il me faudra consulter un expert.

À bout de patience, Mick fit pivoter le répertoire et l'ouvrit en grand à la page qui avait retenu l'attention de Livio.

— Atelier Brichet-Lamy, lut-il.

— Attention, c'est fragile, un cahier pareil... Il a quatre-vingts ans

au moins...

— Brichet-Lamy, c'est quoi ?

Les broderies mais aussi les dentelles des draps et des dessus-de-lit appartenaient bien à ce style de travail. Mick se pencha plus avant et découvrit la petite phrase écrite en minuscules microscopiques à l'encre violette, cette encre des écoles de la III^e République, et à la plume Sergent-Major. Il la relut à haute voix :

— « Les initiales BLV, Brichet-Lamy-Versailles, discrètement brodées dans des motifs fleuris quintuplent la valeur de la pièce... » Tu as entendu, Livio, quintuplent...

— Tu parles, le vieux écrivait ça avant-guerre. Depuis c'est différent, le marché est calme.

— D'accord, je repars avec le lot.

— Ça vaut dans les cinq cents francs, pas plus.

— Une misère, quoi ! Merci quand même. Brichet-Lamy-Versailles, on doit trouver des amateurs, peut-être même une association de collectionneurs pleins de fric...

Livio se redressa, parut même prendre de l'ampleur, développer des épaules et des biceps de lutteur de foire. Tant qu'il n'était pas contrarié dans sa cupidité, qu'il réussissait à gruger le client, il se tassait sur lui-même, comme honteux, se ratatinait en une caricature de petit vieux frileux. Coincé dans ses manigances, il redevenait brutal, sanguin, prêt au pire.

— Un conseil, toi. Tu ne trouveras jamais à fourguer ça. Trop dangereux, pauvre mec. C'est comme un tableau, une œuvre d'art, *capisci* ? C'est répertorié, mémorisé. Moi je peux faire l'affaire en prenant le temps, mais pas en France... Toi, tu auras vite les flics aux trousses. Je peux aller jusqu'à deux mille francs mais ensuite du balai.

Si Livio était capable de donner le change en modifiant son impressionnante carrure, Mick d'ordinaire jouait les petits merdeux prétentieux, effaçant, encageant cette rage interne qui pouvait le jeter tête baissée sur n'importe qui, ivre de folie meurtrière. Le Rhône avait emporté une nuit, jusqu'à la mer, un imprudent qui l'avait pris pour un frimeur sans répondant. Trois ou quatre autres se remettaient à peine d'une maladroite provocation.

Tremblant de fureur il refaisait son paquet, renouait les bandes de torchons tenant lieu de ficelle.

— Jamais, tu m'entends, hurlait Livio, tu ne pourras en tirer un franc ! Si tu essaies, t'es foutu ! Je ne sais pas où tu as fauché le tout, mais c'est plus dangereux que des bijoux. Tu le vérifieras quand tu seras à l'ombre.

— Je te remercie, réussit à cracher Mick entre ses dents. J'ai quand même appris une chose chez toi, que l'atelier Brichet-Lamy de Versailles avait sorti ces chefs-d'œuvre de broderies et qu'ils doivent

valoir une fortune...

— Tout est fiché. Si ta marchandise vient d'un casse sanglant, tu ne reverras plus la rue merdique d'où tu sors. Mais il y a pire que les casses et tu l'apprendras trop tard. Si ce linge de maison provient de ce que je crois deviner, c'est pas seulement la police que tu auras aux fesses, mais toute une bande de justiciers dont tu ne soupçonnes pas l'existence et la détermination, qui ne te laisseront pas une minute de répit. Tu devrais avoir des lectures plus profitables que les revues X, penche-toi sur l'Histoire avec un grand H...

— C'est ça, fais-moi peur, que je me souille. Je trouverai le client sans t'enrichir. Si ça vaut si gros, je laisserai personne prendre la thune à ma place...

— Écoute, je suis bon prince. Tu peux toujours revenir si tu ne trouves personne d'assez cinglé pour prendre le paquet.

L'avidre reprenait le dessus sur le violent, forçait le fier-à-bras à rentrer dans le rang, le renfonçait à coups de talon dans l'anodine apparence bonhomme de tous les jours. Médusé, Mick assistait à ce rapide retour à l'humilité lucide.

— Dix mille, sec, coassa Livio, sa voix muant entre rancune et cupidité.

— Ton vieux pote, là, celui qui écrivait comme un écolier d'avant, a bien marqué que les initiales BLV, incluses dans les motifs des broderies, quintuplaient la valeur de la pièce ? Il y a six draps de dessus et quatre couvre-lits et tu voudrais que je te regarde en train de te goinfrer ?

— Il y a autre chose que tu n'as pas remarqué, pourtant c'est visible, ça s'étale. Le bourgeois du dix-neuvième voulait que ça saute aux yeux. Je te parle du monogramme. Pour un inculte comme toi c'est juste une sorte de médaillon, mais il est formé de deux initiales, celles de la famille qui commanda ces draps pour un trousseau de mariage, hé, pauvre cloche ! Un monogramme, que ça s'appelle. En broderie on en fait une figure soignée. Celle-là est en forme de médaillon ovale, avec des fioritures qui ont demandé des heures, des jours de travail. Le plus marrant, je suis sûr que tu vas rire, c'est que ces deux initiales figurent également dans la nomenclature dont je te parlais et qui est tenue à jour. Ces initiales associées à celles de l'atelier fournissent l'identité des clients depuis près de deux siècles. Tiens, tu ne ris plus ? Tu ne peux détruire ce médaillon sans détruire une partie du chef-d'œuvre. Les rares acheteurs spécialisés dans le linge de maison ancien sauront, au premier coup d'œil, d'où proviennent ceux-ci, te demanderont un certificat de revente ou du moins un certificat d'origine. Moi, je peux obtenir ce genre de documents, pas toi.

Mick gardait ses doutes, mais, si Livio disait vrai, autant rapporter les draps dans le squat et les oublier.

— Des faux, tes certificats.

Livio posa la main sur le paquet et Mick aurait voulu l'obliger à l'ôter de là.

— De la dynamite ne serait pas plus dangereuse à se coltiner. Tu vas t'en aller avec sous le bras une mine abandonnée par le passé, je te le répète. Elle te pétera au nez et on ne saura même pas qui tu étais. Je te le dis, essaie d'en savoir plus sur ce qui s'est passé il y a bientôt soixante ans et tu comprendras ce que je veux dire. Vous les jeunes, vous vous en foutez, mais ça vous reviendra tôt ou tard en boomerang.

Mick sortit, marcha jusqu'à ce que le paquet lui glisse des mains. Il entra dans un bistrot pour soulager ses muscles. Dix mille balles. Il regrettait déjà. Livio voulait l'entuber, certes, mais il avait besoin de fric. Une mine abandonnée par le passé ? Livio faisait dans la littérature, maintenant ? Et ce conseil à la con de s'intéresser à l'Histoire ? Quelque chose ne fonctionnait pas chez le brocanteur.

Il reprit le métro pour rejoindre une consigne privée. Pas question de confier son trésor aux consignes de gare. D'ailleurs, étaient-elles accessibles depuis les attentats terroristes ? L'employé lui réclama une pièce d'identité.

— Quoi, pour deux heures ? protesta-t-il.

— C'est le règlement.

Il en fit une photocopie, lui rendit sa carte. Mick se méfiait de ces méthodes policières. Deux ans auparavant, il avait été fiché malgré le manque de preuves. Une histoire qu'il préférait oublier.

Lorsqu'il téléphona à Versailles, ayant trouvé sur un minitel le numéro, il était encore émerveillé que l'atelier existât encore. Il se présenta comme un journaliste faisant une série de reportages sur les vieux métiers oubliés, à quoi la dame au bout du fil répondit, un peu pincée, que l'atelier Brichet-Lamy n'avait jamais cessé ses activités depuis plus de deux siècles, et qu'il continuait de travailler pour les grandes fortunes et les personnages illustres de ce monde, ainsi que pour des collectionneurs et des musées. Il s'excusa, parla des initiales introduites dans les broderies maison.

— Nous avons toujours le même procédé, lui dit cette personne, un peu amadouée, mais pour en savoir plus, vous devriez prendre rendez-vous avec notre chef de fabrication. Nous travaillons dans la discrétion, sans publicité tapageuse, mais nous ne sommes pas insensibles à une certaine reconnaissance si elle est de qualité.

Il mit deux secondes à comprendre et cita un *news* réputé.

— Dans ce cas, il n'y aura aucun problème. Vous êtes monsieur ?...

Sans vergogne, il donna le nom d'un journaliste connu de l'hebdomadaire.

— Je sais que certains monogrammes sont de véritables petits chefs-d'œuvre sortant de chez vous depuis deux cents ans. Certains sont

tellement ornementés qu'ils sont difficiles à déchiffrer.

— C'est un peu notre image de marque effectivement, mais est-ce une interview par téléphone ? ironisa la personne au bout du fil.

Il l'imaginait sous les traits sévères d'une femme de cinquante ans, en chignon et lunettes d'écaille.

— Je prépare simplement mes questions.

— Certaines pièces fort anciennes comportent effectivement des monogrammes difficiles à lire pour un non-initié. Mais en général, au bout de quelques instants, on identifie les initiales. Encore faut-il se souvenir de leur forme particulière d'autrefois. L'écriture a tellement évolué qu'on n'apprend plus les capitales... je veux dire les majuscules et les minuscules...

— Un tissu vieux de deux cents ans n'est-il pas aujourd'hui détérioré ?

— Tout dépend de l'usage qu'on en faisait, mais par exemple les parures de lit représentaient une telle richesse qu'on ne les utilisait que quelquefois dans une vie. Pour la nuit de noces, une naissance, un décès, mais jamais, sauf en de très rares exceptions, ces chefs-d'œuvre n'accompagnaient le défunt dans sa tombe. Celui-ci partait souvent avec ses bijoux, rarement avec une de ces parures...

— En cas de vol, de disparition ?

— Nous pouvons toujours établir un certificat d'origine tout à fait régulier. Durant les guerres, lorsqu'il y a eu pillages. Nous avons dans nos archives le récit d'une revente frauduleuse d'un trousseau déclaré volé par les uhlans prussiens. Comme pour les tableaux, les bijoux, il est fort difficile de revendre des pièces ainsi répertoriées.

Le garçon promit d'appeler pour un rendez-vous et raccrocha. Livio n'avait pas exagéré pour lui faire peur. Mick regrettait de n'avoir pas examiné les draps auparavant et découvert ces initiales, ce monogramme. Il croyait avoir discerné un S et un H, les mêmes initiales que sur les assiettes et les verres du squat. Livio savait à quelle famille appartenaient ces draps et si ce linge avait été légué, vendu ou volé. Une mine abandonnée par le passé qui pouvait lui pêter à la figure, avait dit le brocanteur.

La vieille folle d'à côté, la mère Rivière, avait relégué tout ce linge de maison avec le reste, les meubles, les vaisselles, l'argenterie, connaissant l'histoire de ces draps et le mystère qui les accompagnait depuis pas mal d'années. En avait-elle peur ?

Mick enrageait de se retrouver en butte avec un passé qu'il ignorait. Il ne savait même pas quels événements s'étaient produits ces dernières années. Il vivait dans un monde qui s'en foutait totalement, et voilà qu'ayant l'occasion de gagner pas mal d'argent il devait précisément compter avec il ne savait trop quoi, quelque chose qui avait trait à des réalités dangereuses d'autrefois.

Leur fourgonnette Renault avait trouvé place en face de la rue Gauthière, sans attirer l'attention des passants et des habitués du coin. Accroupis sur le plancher, les jumeaux surveillaient leur immeuble au travers d'un petit grattage d'un centimètre carré sur la peinture noire de la vitre arrière.

— Le neveu du cordonnier est encore au travail, remarqua Léontine. Te souviens-tu que notre père disait « le bouif » autrefois en parlant du vieux ?

— Daisy a dû tirer ses tentures, il n'y a aucune trace de lumière chez elle.

— Elle n'en voulait pas plus que des meubles, du linge et de la vaisselle. Elle a failli se casser dix fois la figure en grim pant sur un escabeau pour les décrocher.

— Ne me parle pas de ça, j'en ai la rage au ventre, dit son frère. Mépriser ce que le père lui a offert...

Ils souffraient tous les deux de ce rejet des richesses que le père avait amassées, accaparées. L'attitude de Daisy leur arrachait le cœur. Ils en pleuraient encore comme d'une trahison. Ils ne lui auraient marqué aucune indulgence, n'eût-elle été leur mère. Ils n'auraient jamais supporté d'une autre, même d'une parente proche, un pareil comportement. Seulement leur père adorait Daisy, la vénérait. Les jumeaux savaient que Paul Rivière n'aurait jamais pris les mêmes risques pour une autre femme.

— Le cordonnier fabriquerait des chaussures sur mesure... murmura Léontine pour dire quelque chose.

— Je me demande ce que cachent ces sociétés au premier et au deuxième étage, fit René. Ils paient le loyer sans discuter et je suis sûr qu'ils accepteraient une grosse augmentation sans discuter. Et cette pauvre Daisy qui ne se doute de rien, qui ne remet jamais en cause l'honnêteté des gens. Elle flotte comme un nuage et je crains le jour où elle déraillera pour de bon et se mettra à raconter n'importe quoi...

— Si je ne l'avais pas rappelée en fin de soirée, nous ne saurions rien de ces coupures d'eau, d'électricité, de gaz. Plutôt confus,

d'ailleurs, je me demande si elle ne s'est pas embrouillée elle-même dans ces histoires de compteurs...

René gratta un autre centimètre de peinture, tordit le cou pour examiner les fenêtres du troisième étage sur la ruelle.

— Le cordonnier va fermer son échoppe. Je ne vois pas la moindre lumière là-haut...

Les employés des sociétés étaient sortis depuis près d'une heure. Formaient-ils un écran de travailleurs consciencieux et syndiqués pour des dirigeants manigançant on ne savait trop quoi ? Peut-être. Les dirigeants en question n'apparaissaient que vers vingt heures.

— Je me demande si Daisy apprécie la chance qu'elle a. Ces sociétés paient vingt-cinq mille francs chaque mois. Bien sûr, elle surveille l'immeuble, s'occupe de l'entretien, du chauffage mais ça fait une belle somme, non ? Et elle en fait quoi ?

Chaque fois que les jumeaux venaient surveiller le 51, ils ressassaient les mêmes choses sur les sociétés, sur Daisy. Léontine dit que leur mère paraissait en bonne santé même si elle perdait quelquefois la tête.

— Tu fais erreur, dit son frère. Elle a toute sa tête, seulement son grand défaut c'est de ne pas avoir une tête de Rivière. Elle aurait pu être musicienne, souviens-toi elle jouait du piano, assez mal mais elle n'avait jamais appris. Elle nous récitait des poésies qui ne ressemblaient à rien, écrites par des gens célèbres, et toujours incompréhensibles. Voilà ce qu'est Daisy, en somme.

— Avec ça elle a toujours eu peur, aussi loin que je me souviene. Nous avons tous peur également, et nous continuons, mais elle ajoutait à sa peur des sentiments grotesques. Parfois elle s'exclamait : « Ces pauvres gens ! » Un jour, je lui ai demandé de qui elle voulait parler, mais notre père m'a grondée avec colère. Je ne l'avais jamais vu aussi furieux et jamais plus je n'ai demandé d'explication sur ces « pauvres gens »...

— Y avait pas une poésie qui se terminait ainsi ? Peut-être qu'elle y faisait référence...

— À mon avis, poursuivit Léontine, elle a mis le doigt dans un engrenage dont elle aurait dû se méfier, celui du remords. Elle a fini par y passer toute et s'est retrouvée de l'autre côté, à nous regarder comme si nous étions des bêtes curieuses... Tiens, plusieurs fois je lui ai parlé de cette « reconnaissance » et elle m'a regardée stupidement, comme si elle n'en réalisait pas l'importance. Je lui ai précisé, bien que cela me coûtât : « Tu sais bien, la reconnaissance de dette ? La créance quoi ! » Mais elle souriait, de son air stupide...

— On va y aller, il ne fait pas chaud. Les dirigeants partis, on en fera autant.

Comme toujours, ceux-ci sortirent furtivement, échelonnés,

observant une demi-minute entre chaque départ. Le grand patron, un certain Kahleg, les fit patienter un quart d'heure avant d'apparaître.

— Il roule en Jaguar mais il vient au travail en Fiat Punto. Il doit gagner gros mais dans quoi ? Mystère.

René se tortillait pour s'installer au volant lorsque Léontine vit un jeune arriver avec un gros paquet. En jean et en baskets blanches. Il s'arrêta devant la porte.

— C'est bien tard pour livrer, remarqua René.

— Tu as déjà vu un livreur connaissant le code d'entrée par cœur, toi ? insista Léontine. Le paquet est peut-être pour les locataires du quatrième ? Pour Daisy ?

— À huit heures du soir ?

René finit de s'installer au volant mais ne démarrait pas. Il tendit sa main vers la boîte à gants, la retira.

— J'ai oublié de le prendre. Sans arme, je ne vais pas dans l'immeuble...

— Je m'en charge, dit sa sœur. Comme si j'allais voir Daisy.

Elle sortit de la fourgonnette par l'arrière avant qu'il ait pu la retenir. La lourde porte cochère la happa et René attendit son retour, plein d'appréhension. Elle revint cinq minutes plus tard, essoufflée.

— Il n'a pas allumé la minuterie, est monté en silence.

— Les locataires du quatrième seraient-ils capables de sous-louer une chambre ? Les Santis par exemple, qui paient un loyer ridicule. Une sous-location leur rapporterait deux fois plus. Si ce type ne redescend pas, il faudra en avoir le cœur net.

— J'ai vraiment froid, dit sa sœur. On ne va pas aller sonner chez les Santis à cette heure, tout de même...

— D'accord, mais attendons un peu, si jamais ce type ressortait.

Dans la rue Gauthière, au troisième, brilla soudain une lumière, le temps que les volets intérieurs soient repoussés.

— Tu as vu, fit René, abasourdi. Tu as vu comme moi ?

— Non. Enfin, oui, mais non je n'y crois pas. On ne peut pas revenir comme ça, après tant d'années. C'est impossible.

Elle restait seule dans le squat. Les autres étaient sortis à différentes heures, même Louette sous le prétexte d'un peu d'argent à récupérer auprès d'une copine. Zon en chantonait de plaisir, essayait de faire bouillir de grandes casseroles d'eau dans l'espoir de prendre un bain. La gazinière fonctionnait malgré les risques annoncés. Mick avait oublié de réparer la chasse d'eau, à la grande colère de Bachir, qui avait fermé le robinet d'alimentation. Désormais, chaque fois que quelqu'un utilisait les toilettes il devait l'ouvrir. La veille, Bachir était rentré mécontent de n'avoir pas décroché l'emploi espéré. Mick revint plus tard et Zon crut comprendre qu'il avait trouvé un acheteur pour les draps, mais une fois couché auprès d'elle il lui avait confié qu'il avait ramené le paquet.

« Je sais, et on me l'a confirmé, que c'est de l'or en barre, car il y a des gens assez stupides pour en faire collection à n'importe quel prix. Livio voulait m'escroquer mais je l'ai envoyé bouler... »

Déjà à moitié endormie, elle l'entendit évoquer l'achat de plusieurs choses, un appareil photo, une loupe. Pourquoi une loupe, elle n'en savait rien. Mick, comme les deux autres, évoquait des projets et des désirs qui la laissaient souvent perplexe. Déjà, elle ne comprenait pas en quoi l'occupation de cet appartement, encombré de vieilleries et doté d'un confort d'un autre âge, pouvait les satisfaire. Elle préférerait son deux-pièces de Pantin, même s'il était petit et minable. Elle avait proposé à Mick de le partager avec elle, mais lui proclamait que la vie en communauté était préférable, qu'elle empêchait de s'enterrer dans la monotonie. Pourtant, il détestait Louette. Elle l'avait suivi dans ce squat qui ne pouvait en être un, avait l'impression d'être en visite chez des gens très riches mais désordonnés. Le lundi suivant, elle reprendrait son travail de caissière à Bagnolet, rentrerait le soir chez elle, à Pantin. Elle comprenait la logique de Louette, qui se cachait des policiers, celle de Bachir, qui n'avait pas beaucoup d'argent, mais Mick aurait pu loger chez elle, vivre sur son salaire en attendant mieux. Visiblement, ce squat le fascinait. Il posait sur chaque meuble, chaque objet, des regards extasiés.

L'eau des casseroles allait bouillir et elle nettoya la grande baignoire avant de la remplir. La porte verrouillée communiquait avec l'appartement de la vieille dame et elle devait éviter de trop faire de bruit. Comment leur voisine acceptait-elle leur présence ? À moins d'être sourde, elle savait qu'à côté de chez elle des inconnus s'étaient installés. Pleine de sollicitude, Zon l'imaginait terrifiée, réfugiée dans une pièce éloignée où elle n'entendait rien. Elle-même, à Pantin, lorsque ses voisins du dessus se disputaient et se battaient, elle s'enfermait dans sa penderie pour fuir ces scènes au cours desquelles ils se menaçaient de mort.

Ne pouvant transporter ces énormes casseroles pleines d'eau bouillante elle crut pouvoir utiliser une jolie carafe en cristal taillé. C'était Mick qui lui avait précisé ce détail, ajoutant qu'elle valait beaucoup d'argent mais que les lettres S et H gravées la rendaient pratiquement invendable. Remplie, elle éclata, laissant Zon catastrophée d'avoir détruit un objet ne lui appartenant pas. Elle ramassa les éclats de cristal, les emballa dans un journal pour les jeter plus tard dans une poubelle de la rue. Elle finit par trouver un seau à champagne en métal argenté pour transvaser son eau. À Pantin, elle devait se glisser précautionneusement sous sa douche tant elle était étroite, et cette immense baignoire la ravissait. Mais pour mille francs par mois elle supportait cet inconfort et les W.C. sur le palier, à partager avec les voisins.

La chaleur du bain la replongea dans son insouciance habituelle, du moins c'est ainsi que ses amis et ses relations appelaient ses longues rêvasseries sereines. Un grattement furtif l'en sortit et tout de suite elle pensa à des rats. À Pantin, une toute petite souris l'avait chassée de chez elle, jusqu'à ce qu'un copain vienne la piéger avec une tapette. Dans ce capharnaüm empli de bric-à-brac et de linge bon à dévorer, des tribus de rats pouvaient fort bien avoir pris leurs quartiers.

Elle se dressa dans la baignoire, regarda autour d'elle, en vain. Le grattement interrompu reprit soudain, du côté de la porte condamnée, et, baissant les yeux, elle sursauta. Quelque chose de plat, de noir, de fébrile, repoussait les tortillons de papier de Bachir, et cette chose bizarre paraissait vouloir se frayer un passage. Existait-il un animal étrange et répugnant capable de se glisser entre porte et carrelage ?

Elle s'enveloppa dans la serviette en éponge qu'elle s'était préparée, prête à enjamber le rebord de la baignoire, lorsqu'elle identifia l'objet. Une règle en métal peu épaisse. Elle ne put rester là, s'enfuit, laissant la trace humide et menue de ses orteils, se réfugia dans la chambre qui, heureusement, n'avait aucune porte de communication avec l'autre appartement, se fourra dans le lit, rabattit les couvertures sur sa tête, ne bougea plus, écoutant son cœur battre follement.

Lorsqu'elle se décida à émerger, le squat lui parut délicieusement

silencieux. La pensée de l'eau savonneuse de son bain se figeant dans la baignoire la tracassait. Elle souhaitait la vider, nettoyer. Bachir répétait qu'il fallait ne rien abîmer, ne rien salir. Elle approuvait ses recommandations. Sa mère lui aurait fait les mêmes.

D'abord, elle alla inspecter la porte de communication de la cuisine où rien n'avait changé, les tortillons de papier toujours en place. C'était seulement dans la salle de bains que la vieille dame d'à côté s'était manifestée avec irritation contre les bourrelets de papier. Elle aurait pu tout aussi bien déverrouiller la porte et la surprendre dans son bain. Elle frissonna d'horreur à imaginer un regard choqué de vieille personne sur elle, nue. Un de ces regards qui la glaçaient à sa caisse, dépouillés de toute indulgence par l'approche de la mort.

Pourtant, si elle voulait se rhabiller, il lui fallait retourner dans la salle de bains. Son imagination l'alimentait en horreurs diverses : des cafards, un serpent, un gaz aérosol d'autodéfense, glissés sous la porte par la vieille dame, qui se serait finalement décidée à passer à l'offensive...

Serrant la serviette autour d'elle, elle repoussa la porte du bout de son pied, saisit ses vêtements sur le tabouret où elle les avait déposés, courut se rhabiller dans sa chambre et dès lors se sentit moins vulnérable.

Dans un moment elle viderait la baignoire, la nettoierait. Elle allait se faire du café pour se redonner du nerf. Lorsqu'elle ferait part de ses terreurs aux trois autres, riraient-ils ou s'inquiéteraient-ils ? Zon, qui le plus souvent n'établissait aucune relation entre les événements, découvrit qu'elle pouvait raisonner. La vieille dame venait en quelques heures de subir désagréments et vexations, les fermetures successives des compteurs, sans appeler la police, sans même alerter les bureaux d'en dessous ou encore les locataires du quatrième étage. Alors sa seule protestation, en un réflexe naïf, avait été de repousser les tortillons de papier, en sachant fort bien que quelqu'un prenait un bain. Oui, c'était une vengeance plutôt stupide, puérile, et Zon s'était effrayée de peu de chose, d'une réaction de vieille dame poussée à bout. Elle retournerait donc là-bas remettre de l'ordre. Son café bu, elle se rendit dans la salle de bains et les aperçut, étalés sur toute la largeur de la porte de communication.

La vieille dame avait glissé avec précaution les liasses les unes après les autres pour qu'elles sortent de dessous la porte, bien rangées, alignées. Tout d'abord, Zon crut qu'il s'agissait de dessins sur papier-calque avec de très jolies couleurs un peu fanées. Ce n'étaient que des billets de banque, d'une taille jamais vue, certainement la monnaie d'un pays étranger, des francs suisses ou belges ? Cinq mille francs chacun, et elle doutait qu'il existât en France des billets d'un tel montant. Dans sa caisse elle ne recevait, au cours de sa journée de travail, que de rares billets de cinq cents francs, n'avait jamais vu aucun de ceux-là. Elle s'accroupit pour les examiner, les trouva jolis. Elle ne pensa pas immédiatement qu'ils pouvaient avoir perdu toute valeur depuis longtemps. Chaque liasse en comportait dix et il y avait dix liasses, soit un total de cinq cent mille francs.

Elle eut un petit rire à la pensée de la tête qu'aurait faite Mick devant cet étalage d'argent. Elle avança sa main droite et caressa un billet, du bout des doigts. Il n'avait pas le contact des coupures actuelles, possédait un velouté de peau d'enfant.

La vieille dame n'avait jamais eu l'intention de l'effrayer ou de prendre sa revanche. Simplement, elle voulait lui offrir cet argent, cette fortune. Celle qui se permettait un tel cadeau à une parfaite inconnue ne pouvait être qu'une pauvre vieille dame mentalement dérangée, et Zon s'attendrissait. Elle prit une liasse, la déposa avec soin sur la suivante jusqu'à obtenir une petite pile de dix centimètres environ. Ces billets étaient trop grands pour les portefeuilles actuels. Elle changea de position, s'agenouilla pour décrypter leur date de fabrication qui lui parut appartenir à des âges fort lointains.

— 8 août 1941...

Existait-il encore en circulation des billets de la Banque de France datés de 1941 ?

— Cinquante-sept ans ? Hou là là...

Pauvre M^{me} Rivière, qui croyait que ces billets pouvaient encore être utilisés. Zon redescendait peu à peu de son nuage, mécontente d'elle-même, se disant avec effroi que si un client avait entrepris de régler

ses courses avec une telle coupure, elle aurait peut-être hésité suffisamment longtemps pour s'attirer une réflexion. Pourquoi dérapait-elle aussi souvent en dehors de la réalité et se laissait-elle leurrer par des apparences dont les autres se méfiaient sur-le-champ ? Le format, les couleurs, le montant de ces billets l'avaient tout d'abord enchantée, avant que le peu d'esprit pratique qui subsistait en elle ne revienne à la surface. Chaque fois que la réalité l'emportait sur ses divagations, elle sentait se renforcer la piètre et douloureuse opinion qu'elle avait d'elle-même.

Indulgente, sa mère lui frottait le crâne quand elle n'était qu'une fillette, l'appelant « ma petite bécasse », mais le père, journalier agricole, inquiet pour son avenir, la secouait pour lui remettre les pieds sur terre.

Cinq cent mille francs de billets inutilisables, de l'argent de Monopoly, de l'argent dont on ne pouvait rien faire malgré le velouté du papier, les couleurs tendres des dessins. La vieille dame d'à côté s'était-elle moquée d'elle, avait-elle deviné sans la connaître sa naïveté chronique ? Qui aurait pu lui parler de cette Zon qui s'en allait cahotant dans la vie avec ses songes creux ?

Zon s'assit sur le carrelage, prit sa tête entre ses mains, appuya ses coudes sur ses genoux. Peut-être un clin d'œil amical, l'invitation à une farce, à un jeu ? Il n'y aurait donc là aucune malice, aucune ironie féroce, juste une marque de connivence. Toutes les deux différaient du reste des gens, prêtes avec cet argent à s'amuser, comme des petites filles jouant à la marchande. Mais que voulait donc lui acheter sa partenaire invisible derrière la porte verrouillée ? Que devait-elle lui donner en échange ? Elle pouvait griffonner un petit mot gentil de remerciement, mais redoutait son orthographe qui parsèmerait de fautes surprenantes la moindre ligne d'écriture. Elle était nulle et le dissimulait, plus ou moins bien. Jamais elle ne révélerait à la vieille dame d'à côté qu'elle n'était qu'une fille sans instruction.

Dans ce flot de pensées tronquées, inabouties, se développait, avec la vitalité d'une plante saine, la volonté farouche de ne jamais avouer aux autres ce don de cinq cent mille francs démonétisés.

Ce cadeau méritait une réponse, un remerciement. La vieille dame à l'esprit un peu dérangé devait au moins espérer un petit mot. Elle pouvait écrire « merci » sans faire la moindre faute, mais ça manquait par trop de chaleur, de gentillesse. Pourquoi pas, tant qu'elle y était, le « bonjour-merci-au revoir », la formule imposée aux caissières pour chaque client ? Comment être plus démonstrative ? Elle garderait les billets pour les contempler en secret, pour les dépenser en achats virtuels. Ce qu'ils signifiaient, personne d'autre que M^{me} Rivière ou elle n'aurait pu le préciser. Elle emporta les liasses dans la cuisine, les rangea dans un sac en plastique qu'elle cacha en haut d'une armoire

ancienne, monstrueuse de dimensions. N'arrivant pas à dénicher la moindre feuille de papier blanc pour écrire, elle alla fouiller dans les affaires des trois autres, arracha une page d'un carnet de Bachir. Ensuite, elle s'appliqua pour écrire avec lenteur :

MERCI BEAUCOUP ! QUE FAUT-IL QUE JE

Comment écrire la suite, ce « fasse » ? Fallait-il deux s ou un c ? Elle retourna arracher une autre feuille au carnet de Bachir, réfléchit avant de recommencer :

MERCI BEAUCOUP MAIS POURQUOI TOUT ÇA

Le « ça » la préoccupa un moment, jusqu'à ce qu'elle se souvienne de son institutrice qui rabâchait que ce n'était pas un adjectif possessif avec un s. Satisfaite, elle retourna dans la salle de bains. Au moment de le glisser sous la porte de communication, elle se dit qu'une fois de l'autre côté le mot risquait de demeurer enseveli dans la pénombre d'un couloir, à jamais introuvable. Elle découpa une feuille d'un journal, déposa le mot au centre et le poussa à moitié de l'autre côté.

Visiblement, la vieille dame n'était pas en attente d'une réponse et Zon, après avoir patienté un long moment, entreprit d'occuper le reste de sa matinée. Toutes les cinq minutes, elle venait jeter un coup d'œil à la porte de séparation de la salle de bains, mais le journal ne bougeait plus.

Ce fut un peu avant midi, alors qu'elle s'apprêtait à se faire cuire des coquillettes, que la réponse apparut enfin, de la même façon, écrite sur la même feuille de carnet, en lettres bâtons. Elle se précipita mais la déception lui fit lâcher le papier qui plana jusqu'au sol. Elle le ramassa, l'emporta dans la cuisine. Elle ne comprenait pas du tout le sens de ce mot unique tracé avec un feutre rouge :

RESTITUTION

Louette revint, la première des trois, en début d'après-midi, se plaignant de n'avoir pu se faire rendre son argent, mais sa voix sonnait si faux que Zon, pourtant crédule, comprit qu'elle mentait. Elle se disait démunie et rapportait des portions de cuisine chinoise qu'elle dévora seule dans la cuisine, Zon ayant déjà déjeuné. Ensuite, elle alla dormir dans la chambre du fond, la plus encombrée de toutes, mais elle devait s'y sentir en sécurité avec tous ces meubles formant barrage.

Fébrile, Mick cogna trop fort à la porte, se rua dans l'appartement, disant qu'il avait des photographies urgentes à faire. Elle dut l'aider à étendre un des draps brodés sur le plancher, mais comme il le trouvait trop froissé elle fit chauffer de l'eau dans une casserole, la vida et utilisa le fond brûlant de l'ustensile avec une pattemouille en guise de fer à repasser. Ensuite, son copain prit plusieurs clichés avec un objectif spécial à focale variable, lui précisa-t-il, rangea soigneusement les draps dans le vestiaire de l'entrée, faisant jurer à Zon qu'elle n'en parlerait à personne. Il sortit, frappa une nouvelle fois pour lui demander, soupçonneux, ce qu'elle pouvait bien faire toute la journée, seule :

— Tu ne lis pas, tu n'as ni télé ni radio. À quoi passes-tu le temps, à roupiller ?

Il finit par s'en aller et elle installa une cachette dans leur chambre, pour admirer une fois de plus ces billets de banque et relire l'unique mot de la réponse de M^{me} Rivière. Ce mot l'impressionnait, la troublait jusqu'au malaise. Il était net, concis, beaucoup plus qu'une phrase, mais se glaçait d'un mystère profond. Elle ne l'avait jamais utilisé, pas plus que le verbe « restituer ». « Restitution » venait du passé, estimait-elle, du passé de la vieille dame. Il contenait une charge d'émotions diverses tout en se donnant une apparence officielle. Zon cherchait une circonstance où il aurait été employé et sut enfin la raison de son côté bizarre, funèbre. Elle se souvenait d'un terrible accident de la route après lequel les corps des victimes avaient été restitués aux familles. Elle frissonna. Ce relent de mort avait-il été voulu par

M^{me} Rivière ?

— Zon, où es-tu ?

La jeune fille se recroquevilla dans sa cachette, n'osant plus bouger ni respirer. Le parfum d'algues précéda Louette dans la chambre.

— Où est-elle donc passée ? Elle a dû sortir, probable, mais quand va-t-elle rentrer ? J'étouffe, moi, dans cet entassement de vieilleries...

Lorsque la porte palière claqua, Zon rangea les billets et le message, mit le tout en haut de l'armoire monumentale. Lui venaient par petites bouffées de fièvre des pensées désagréables. Y avait-il dans cet argent le prix d'une tentative de corruption ? Bien sûr, ces cinq cent mille francs ne valaient même pas le prix du papier, mais dans la logique flétrie d'une vieille dame dérangée ils gardaient leur pouvoir d'achat, d'achats de toute nature, des plus anodins aux plus ignobles. Préparaient-ils, ces billets, l'amorce d'une proposition plus nette en bon argent actuel ? Ces soupçons qui l'aiguillonnaient l'agaçaient, effritaient l'harmonie discrète qu'elle avait cru sentir entre M^{me} Rivière et elle.

Voulant faire du thé, elle ne trouva plus les sachets, estima nécessaire de faire quelques courses même si elle eût préféré les effectuer sur son lieu de travail. La veille, déçue, effrayée de constater que la vie en communauté exacerbaient les défauts des uns et des autres, elle s'était promis de retourner à Pantin. Si Mick avait quelque attachement pour elle il l'y rejoindrait, pensait-elle. Mais depuis l'apparition des billets d'autrefois et de ce mot, RESTITUTION, elle n'y songeait plus, regrettait de devoir reprendre son travail d'ici trois jours. Ces cinq cent mille francs inutilisables l'auraient en quelque sorte gangrenée ? Séduite ? Elle s'en défendait, se jurait que seule la curiosité l'excitait.

Elle arracha une nouvelle page du carnet de Bachir, réfléchit longuement avant d'écrire :

QUELLE RESTITUTION ? À QUI ? POURQUOI ?

À l'aide de la même feuille de journal, elle fit glisser le message de l'autre côté de la porte, dans ce monde inconnu où une vieille dame réputée un peu folle dilapidait un argent sans valeur dans un but bien précis. Elle s'assit en tailleur pour attendre la réponse. Il fallait que celle-ci lui parvienne avant le retour de ses trois compagnons, car elle devrait remettre en place les tortillons de papier servant de bourrelets. Bachir vivait dans la crainte d'être surpris dans ce squat, son honnêteté fondamentale supportant mal cette occupation illégale. À la moindre alerte il déciderait de partir, et les autres le suivraient

sûrement. Que prétexterait-elle pour rester seule ? De ces échanges de messages entre M^{me} Rivière et elle découlerait à tous les coups une rencontre. Cette femme l'entraînerait sûrement dans ses errements, mais Zon ne s'en effrayait pas. Parfois, à court d'imagination, elle aurait aimé flotter dans les rêvasseries d'autrui. Aussi envoyait-elle ses collègues de travail qui lisaient des romans d'amour et s'évadaient dans des mondes féériques et trompeurs. Ces lectrices assidues en parlaient entre elles, s'exaltaient, et dans ces moments-là, au souvenir d'épisodes enchanteurs, leurs visages reflétaient un bonheur merveilleux. Zon avait essayé de lire mais tout de suite contre elle les mots se dressaient, ils refusaient de se transformer en évocations, restaient quelconques, revêches, triviaux. Le miracle lui échappait et si elle les murmurait en incantations c'était encore pire, ils devenaient balbutiements sans queue ni tête, voire onomatopées.

Enfant, elle attendait le soir avec impatience car sa mère lui racontait des histoires. La pauvre femme n'en connaissait qu'une demi-douzaine et les rabâchait telles quelles, incapable de les enjoliver. Elles enchantaient Zon. Le jour de ses douze ans, sa mère la déclara trop grande pour se complaire dans ces imbécillités.

Elle attendit en vain la réponse de M^{me} Rivière et, quand la nuit vint, elle repoussa le journal entier de l'autre côté, remit en place le calefeutrage en papier tortillonné.

Justement, Bachir revenait, rapportant un sac de pralines achetées dans le métro. Il avait gagné un peu d'argent en allant aider un copain boucher dans le XVIII^e, vers la Goutte-d'Or. Elle osa lui demander ce qu'évoquait pour lui le mot « restitution ». Ahuri, il le lui fit répéter puis resta silencieux. Elle s'entêta :

— Comment le trouves-tu, ce mot ? Quelconque ? Inquiétant ?

— Que veux-tu que je réponde à ça ? Pourquoi te poser des questions pareilles au sujet d'un mot ?

— Tu ne me réponds pas, il te plaît, te déplaît ?...

— Non, je le trouve prétentieux. Un peu bourgeois. Pire, même. Au siècle dernier, les aristocrates, de retour en France après Waterloo, exigèrent la restitution de leurs châteaux. Tu as dû apprendre ça à l'école ?

— Je n'ai jamais rien retenu en histoire, murmura-t-elle, gênée.

— Par contre, certains peuples démunis exigèrent la restitution des terres confisquées par des gens puissants. De gros propriétaires, des colons chez moi, des sociétés multinationales. On peut aussi envisager la restitution d'un objet emprunté, voire volé... (Elle n'aima guère ce sens-là.) On l'utilise aussi dans d'autres domaines, trop compliqué à expliquer, pour reproduire sur ordinateur un monument ancien dont il ne reste que quelques ruines...

C'était encore plus accablant. Zon regarda autour d'elle. Ce squat

n'était-il donc que les ruines encore fastueuses d'une splendeur passée ? D'un cadre de vie merveilleux où des gens, un jour, avaient chanté de bonheur ?

Harry le brocanteur examinait d'un air sévère la verseuse sous toutes ses faces, cherchant la fêlure, l'ébréchure, finit par la reposer, mais à regret. Ses mains avaient caressé l'objet avec amour. Il eut quelques regards furtifs pour Mick, qu'il connaissait depuis longtemps. Il n'avait jamais voulu de ses autoradios volés, lui avait payé des objets achetés dans des puces de province.

— Dépareillée, elle ne vaut pas le prix. Avec seulement trois tasses, ce serait déjà plus intéressant. Six et un sucrier, tu empocheras un petit paquet...

Mick l'avait découverte par hasard emballée dans du papier journal. Une pièce sans monogramme, une exception là-bas au squat.

— Combien ?

— Deux cents.

— Ça vaut dix fois plus.

— Prends les deux cents. Apporte-moi trois tasses et tu auras le solde, mille, deux mille avec le sucrier.

Mick empocha le billet, hésita avant de faire allusion à des draps brodés très anciens. Depuis un moment une femme en fourrure noire, de l'astrakan démodé, furetait dans le stand ouvert sur le passage. Harry la surveillait, mine de rien. Elle s'intéressait à un cabaret pour service à liqueurs imitant une cabane en rondins.

— C'est pas ma partie, dit Harry, faut être placé.

— Livio, par exemple ?

— C'est risqué. Il a un condé avec les flics, et si ta marchandise n'est pas claire, ils seront de suite au parfum...

Mick l'avait toujours connu ainsi, intoxiqué par les romans noirs des années soixante, sortant des mots d'argot dévalués.

— C'est de la grande marchandise, insista-t-il. Brodée chez BLV au siècle dernier... Tissu de lin...

— Brichet-Lamy-Versailles, traduisit Harry. Je connais, même si je ne tiens pas ce genre de fourbi.

— Dix pour cent, c'est vite gagné si tu me donnes le nom d'un éventuel amateur.

— Il faudrait essayer le vieux Samuel Flinn. Il ne travaille que dans le très rare, recherche des ameublements disparus au cours de la dernière guerre. Tu peux lui apporter ces draps chez lui ?

— Ici, j'ai juste des photos.

— Je t'annonce ? C'est un type correct mais exigeant. Pour les flics, pas d'inquiétude. En juillet 42, la police française l'a embarqué avec sa famille pour le Vél'd'Hiv. Lui s'en est sorti à peu près intact, pas les parents ni les frères...

Mick hochait la tête comme s'il savait à quoi le brocanteur faisait allusion. Il se heurtait à nouveau au même genre de discours que lui avait tenu Livio, mais en plus explicite. Vél'd'Hiv ? Il n'osait quand même pas demander ce qui s'y était passé jadis.

— Je l'appelle, juste pour voir s'il peut te recevoir...

Tout en tenant le combiné il surveillait la femme en astrakan, croyait l'avoir déjà aperçue cherchant à revendre des bibelots ou des pendulettes, il ne savait plus. Il parla en regardant les photographies que Mick venait d'étaler sous ses yeux, décrivit les dentelles, les broderies, les initiales, le médaillon du monogramme, replia son portable, se tourna vers Mick :

— À dix-sept heures aujourd'hui. Samuel est pris jusque-là. Lui seul peut te fixer sur la qualité et le prix. Mais en ce qui me concerne, tâche de trouver quelques tasses et bien entendu le sucrier ou le pot à lait, les deux ce serait super. Deux mille, promis.

À cinq heures, il ne lui restait que quelques francs du Gustave Eiffel de Harry lorsqu'il sonna chez Samuel Flinn, dans le IV^e arrondissement. Une voix claire et aimable le pria de prendre l'ascenseur jusqu'au cinquième. Sur le palier, à la place du vieillard chenu qu'il attendait, un colosse aux abondants cheveux gris lui souriait. Samuel Flinn habitait un appartement ancien donnant sur une grande terrasse ombragée par une pergola. Y grimpait une vigne vierge rouge sang.

— Je vous offre du thé, du café ? Je n'ai jamais d'alcool chez moi.

Mick refusa, mal à l'aise dans ce salon un peu trop chichiteux, féminin, se demandant si son hôte n'était pas homo tandis que son œil se posait sur des napperons, des petits meubles délicats, des coupes tarabiscotées, sans parler de l'ottomane dans un coin et d'une coiffeuse Belle Époque aux pieds fuselés. Samuel Flinn sourit, devinant ses interrogations.

— J'ai mis cinquante ans pour retrouver le tout. Les meubles, les fauteuils, le Récamier. Les napperons sont identiques, mais les véritables sont demeurés introuvables. Tout ça était éparpillé, surtout en France mais surtout en Allemagne, Belgique, Suisse, Espagne

même. Un officier allemand nommé à l'ambassade de son pays à Madrid avait déménagé le Récamier. Avant la guerre c'était le décor de mon enfance, de mon adolescence. Mes grands-parents, mes parents vivaient dans cette maison au milieu de tout cela. Il me manque encore beaucoup de pièces disparues, mais le temps m'est désormais compté et je ne pense pas retrouver encore beaucoup de choses. Pouvez-vous me montrer ces photographies annoncées par notre ami Harry ? Il m'a beaucoup aidé dans mes recherches précédentes, savez-vous.

Il prit les photographies avec une délicatesse, un respect qui accentuèrent le malaise de Mick.

— Oui, c'est bien cela. Des dentelles, des broderies BLV comme annoncé et dans le médaillon, bien que très ornées, les initiales S. H...

Tendant la main, il saisit sur une petite table orientale placée à sa gauche une fiche de carton jaune, quadrillée.

— Salmon-Heine, du nom du fondateur de la dynastie Heine qui, au début du siècle dernier, a donné des imprimeurs-libraires-éditeurs. Peut-être en avez-vous entendu parler ?

— Peut-être, murmura Mick, oppressé, regrettant d'être venu voir ce vieux type.

Il était trop solide, avec des épaules trop larges, le déroutait par son regard d'un bleu sombre, ses sourires trop aimables.

— Plus tard, il y eut plusieurs branches mais une seule atteignit notre siècle, s'étant spécialisée dans la confection de vêtements coloniaux. Celui qui créa cette manufacture se nommait aussi Salmon-Heine, les fils aînés ayant toujours reçu ce prénom de Salmon, de Salomon comme vous voudrez. Mais on a fini par accoler le prénom et le nom par un tiret. Et, bien entendu, c'étaient les aînés qui recevaient le patrimoine mobilier de la famille, les meubles, les tableaux, les linges de maison, la literie, les services de vaisselle, l'argenterie, les cristaux... Les cadets étaient indemnisés en argent...

Il examina un instant sa fiche avant de continuer :

— Les derniers Salmon-Heine habitaient en famille un hôtel particulier à Neuilly. Ils l'ont quitté à l'été 1940 sans que la date soit davantage précisée. Plus tard, cet hôtel particulier fut mis sous séquestre par les lois de Vichy et revendu à une société immobilière. Les Salmon-Heine possédaient un parc immobilier d'une dizaine d'appartements, peut-être plus, dans différents arrondissements mais la fabrique de vêtements coloniaux se trouvait au 51 de la rue Médine, dans le XX^e. Vous connaissez ?

— Pas vraiment, fit Mick qui sentait la panique le gagner.

— Vous avez ce linge de maison en votre possession ?

— Non, dit le garçon à voix basse. Il appartient à un ami qui voulait seulement en connaître la valeur.

— Bien sûr, un ami ! Il détient de nombreuses pièces ?

— Je l'ignore.

— La famille Salmon-Heine a disparu dans les camps de la mort. Tout comme moi, ils furent raflés en juillet 42 par la police et par la suite envoyés en Allemagne. Je ne les connaissais pas et je n'ai aucun lien de parenté avec eux. Les rares rescapés revenus en 1945 ne retrouvèrent, le plus souvent, plus rien de leur patrimoine. Certains ne purent même pas rentrer chez eux. Tout comme moi beaucoup recherchent depuis ce qui leur appartenait ou appartenait à leur famille. Ils essaient, comme je l'ai fait, de reconstituer le décor d'autrefois, ce qui est d'ailleurs illusoire. On s'imagine qu'une fois tout en place la vie redeviendra plus acceptable, mais c'est une erreur. Pour moi, c'est un devoir de mémoire de rechercher ces choses-là. Je l'ai d'abord fait pour moi, mais, depuis quelques années, je consacre une partie de mon temps à tous ceux désireux de faire de même. C'est illusoire mais nous avons besoin d'illusions...

Il parut réfléchir sur les photographies, demanda d'une voix douce si Mick savait comment son ami était entré en possession de ces draps. Le garçon eut un geste d'ignorance.

— Dites-lui bien qu'il n'a rien à craindre de moi. Je ne suis pas un justicier. Il a pu les recevoir en héritage, les acheter, pourquoi pas les voler ? Aucune importance. Voyez-vous, jusqu'au coup de téléphone de Harry je ne m'étais jamais intéressé à la famille Salmon-Heine. Mes parents, s'ils avaient survécu, auraient pu me parler d'eux, mais nous n'étions pas du même milieu. Dès que Harry m'eut détaillé les photos j'ai pu, rien qu'en mentionnant le nom de l'atelier de Versailles et les deux initiales, en savoir plus long, et j'ai tout transcrit sur cette fiche. J'ai ainsi des centaines de fiches...

Mick se demandait si ce vieux encore costaud pourrait l'intercepter s'il essayait de filer, de se jeter dans l'escalier et de gagner la rue. Foutu d'ameuter le quartier depuis sa terrasse, oui ! Dans le coin, il n'y avait que des Juifs comme lui. Dans ce que disait Samuel Flinn flottait un relent de ces vieilles histoires de guerre ancienne. Décidément, entre Livio, Harry et maintenant celui-là, il n'en sortirait pas ! Il pataugeait dans l'ignorance de ces années passées en faisant mine de comprendre leurs allusions. Peu à peu s'amplifiait en lui la certitude qu'une monstruosité s'était abattue sur ces gens-là, les Salmon-Heine, les Samuel Flinn, un cataclysme dont lui n'avait jamais rien su. Il ne lui restait rien de ses années d'école, tronçonnées de fugues, de fausses maladies, d'ennuis familiaux innombrables.

— Sur la foi de ces photographies je vais vous remettre une somme d'argent, mais dans l'espoir que vous me fournirez d'autres renseignements sur l'origine de ces draps brodés. Vous pourriez recevoir beaucoup plus...

— Je ne comprends pas, fit Mick, un peu rassuré, mais tirailé encore entre la perspective d'empocher du fric et son désir de fuir à toutes jambes.

— Il existe éventuellement des héritiers Salmon-Heine, soit des descendants directs, ce que je ne crois guère possible, soit des branches latérales. Ils pourraient décider de payer très cher les renseignements d'une part, et d'autre part tout ce que vous pourriez trouver à leur vendre. Les draps, bien sûr, mais peut-être que votre ami dispose d'autre chose...

Mick y vit une allusion à la verseuse achetée par Harry. Ce dernier avait dû rappeler le vieux pour lui parler de cette acquisition. Une verseuse non monogrammée mais datant de l'Empire, comme les draps. Mick soudain fut pris de vertige devant la possibilité à lui offerte d'écouler tout ce que contenait l'appartement transformé en squat. Jusqu'aux meubles. Il négocierait à l'insu des trois autres. La vieille toquée d'à côté laisserait faire, puisqu'elle n'avait pas bronché jusque-là...

— Quand pourriez-vous revenir me voir avec un échantillon ? poursuivait Flinn. Un seul drap me suffira pour en faire l'expertise et établir la valeur générale... Mais si vous avez d'autres objets, par exemple une assiette, une fourchette, le monogramme ne doit pas vous inquiéter.

— Je... Mon ami ne m'a parlé que des draps. De dessus-de-lit également...

— Pas d'un service à thé ?

Mick rougit stupidement.

— Une verseuse, mais qui vient d'ailleurs, je crois. Elle était sans monogramme.

Il s'était fait salement coincer, preuve que Harry avait bien rappelé Flinn comme il le supposait. Il y avait connivence entre ces deux-là, il aurait dû s'en méfier. Le vieux en face de lui savait désormais à quoi s'en tenir sur son compte, le considérait comme un malfrat sans envergure, ce qui le faisait enrager.

— Nous allons passer un accord tacite, donc. Je crois que je peux vous faire confiance.

Tu parles ! Le vieux renard se méfiait mais devait avoir ses raisons de lui laisser croire le contraire. Il se leva avec souplesse, s'approcha d'un petit bureau d'écolier minable aux yeux de Mick, en souleva le plateau.

— Voici mille francs d'à-valoir. Je ne vous demande pas de reçu, ça ne servirait à rien. Pouvez-vous revenir dès demain à la même heure avec un drap et peut-être même plus ? Nous traiterons alors la transaction et éventuellement les informations que vous pourriez obtenir de votre ami.

L'espace d'une seconde, Mick eut envie de déposer l'argent sur la petite table orientale et de partir sans délai. La liasse reposait dans sa main, ses doigts ne s'étaient pas encore refermés. Le vieux Flinn ne parut pas y prêter attention. Mick alors fourra les billets dans la poche intérieure de sa parka.

Au premier regard dans l'œilleton de sa porte, Daisy reconnut ce visage tant aimé, celui de la cadette de la famille, Corinne, son amie d'autrefois. Corinne, attendue depuis toujours. Les siens se terraient dans l'appartement voisin mais Corinne la rejoignait souvent, une fois Paul sorti. Elles bavardaient, riaient comme des folles. Daisy lui décrivait les rues de Paris où la jeune fille ne pouvait plus se risquer, lui montrait les semelles de bois qui chaussaient les Parisiennes, les gravures de mode des couturiers très appréciés des occupants, les vélos-taxis, les films nouveaux, avec tous ces acteurs que n'effarouchait pas l'occupation allemande. Daisy lui remplissait un panier de beurre, d'œufs, de farine, de pâtes, de riz, de viande parfois, de douceurs aussi. Corinne avait seize ans en 1941 et se jetait sur le chocolat, les biscuits. Les restrictions devenaient sévères et Paul exigeait qu'elle fasse payer ces provisions au prix fort, mais elle ne pouvait s'y résoudre, trichait, disait qu'ils avaient payé, montrait son propre argent.

Faisant sauter la chaîne de sûreté elle ouvrit largement sa porte.

— Vous, ma chère Corinne, c'est donc vous qui occupez l'appartement... Si j'avais su...

— Madame Rivière, je viens vous restituer tout cet argent, murmura Zon, surprise par cet accueil et aussi par l'atmosphère de cet appartement qui ne sentait pas le vieux, mais le couvent, avec ses odeurs d'eau de Javel et de dénuement.

— Mais entrez donc, Corinne, vous êtes ici chez vous. Si vous saviez comme j'espérais votre retour. Je croyais que votre terrible grand-père, M. Salmon-Heine, que vous surnommiez le patriarche, était revenu à côté. J'aurais hésité, car il doit me haïr beaucoup. Vous savez, je n'ai pas compris tout de suite le sens de ce message laissé dans la cuisine. J'ai perdu beaucoup de temps à le déchiffrer, beaucoup trop...

Zon se résignait à la folie douce de cette femme, désarçonnée tout de même. Elle espérait des extravagances proches des siennes, rencontrait une femme perturbée, peut-être par cette maladie des

vieux dont elle n'aurait jamais su prononcer le nom. Elle la suivit dans un salon presque vide, avec des fauteuils d'occasion minables, une table de camping, une télévision portable et, tout autour, des mètres cubes inutiles, des hauteurs de plafond superflues, des fenêtres immenses sans rideaux, des moulures, des rosaces. Dans un recoin elle vit une sorte de coffre à linge sale en osier monté sur des roues de poussette d'enfant. Dessus était posée une drôle de bouteille enrobée d'une plaque de lino.

— Je vous appelle Corinne, mais je sais bien que vous ne pouvez pas être celle que j'ai connue. Votre maman, peut-être ? Elle doit avoir soixante-treize ans, vous une vingtaine d'années, c'est stupide de ma part. Corinne est donc votre grand-mère, mais vous lui ressemblez tellement...

— Mon prénom est Louison mais on me dit Zon. Petite, je disais Zonzon. Mes parents m'appelèrent ainsi, les copains Zon.

— Vous avez le même air étonné, un peu confus, de votre grand-mère. J'ai toujours su que Corinne reviendrait, une fois la guerre terminée. Vous comprenez, il y avait ce nombre de personnes arrêtées et le nombre de celles qui malheureusement ne reviendraient jamais. Il me restait un espoir. J'avais grand-peur, ce qui rendait mon mari furieux. Je ne voulais plus vivre ici, dans ce cadre trop luxueux pour moi, mais je suis prête à le quitter dès que vous me le demanderez, je ne veux pas m'accrocher. Mais que faites-vous donc, pourquoi sortir ces liasses de billets qui vous appartiennent ?... (Zon les tirait du sac en plastique, les présentait sur la paume de sa main.) Cet argent était caché dans une boîte à chaussures dans la chambre de votre mère... grand-mère, sous des escarpins et du papier de soie. Je l'ai trouvé lorsque j'ai déménagé tous ces meubles et je me suis promis que je le rendrais à la première personne de votre famille qui se présenterait. Tout y est, cinq cent mille francs en billets neufs...

— Madame Rivière...

— Tout le monde me dit Daisy, même les enfants...

Elle porta vivement sa main décharnée à sa bouche, effrayée de cette faute impardonnable. Les jumeaux lui interdisaient de mentionner leur existence, exigeaient qu'elle affirme n'avoir jamais eu d'enfant.

— Je veux dire les enfants en général... Car, bien sûr, je n'en ai jamais eu personnellement.

Les jumeaux auraient été furieux de sa bévue. Seule Lise Calot connaissait leur existence, le vieux cordonnier aussi, peut-être pas son neveu. Les anciens voisins avaient disparu depuis longtemps. Et l'ancienne danseuse était morte.

— Daisy... Cet argent n'a plus cours, ne vaut rien. Peut-être y attachez-vous un sentiment, un souvenir, reprenez-le...

— Vous croyez ? On m'avait dit que dans le cas des... enfin que les survivants pouvaient, même des années plus tard, échanger ces billets démonétisés... Ma voisine, Louise Calot, me l'assurait, oh, je m'en souviens très bien, car elle ajoutait méchamment, chaque fois, que le gouvernement en faisait plus pour « ces gens-là » que pour les Français comme elle. Vous savez, je n'acceptais pas qu'elle parle ainsi, je me fâchais. C'était une personne sans cœur.

Zon la contemplait, attendrie, découvrait qu'elle n'était pas vraiment gâteuse mais qu'elle s'emmêlait elle aussi dans les rouages compliqués d'une vie aux multiples événements, bons ou mauvais, confondait les époques, les racontars, les rumeurs, les faits, les mille échos que répercutaient quatre-vingts années d'existence.

— Si nous nous faisions du thé comme jadis, ma petite Corinne ? Oh, pardon, comment avez-vous dit ?

— Zon.

— C'est charmant, mais puis-je vous dire Zonzon ? Le Zon tout seul est trop bref pour que je puisse l'enrober de toute l'affection que je vous porte. Zonzon est autrement ravissant. Je vais nous préparer du thé avec des petits biscuits. Vous l'aimiez au citron, je veux dire que votre grand-mère l'aimait au citron, ils étaient rares alors. Oh, suis-je sottre ! Comment va votre grand-mère ? Et le reste de votre famille ?... Je veux dire... Je ne devrais rien demander, étant donné les circonstances. Vous raconte-t-on cette installation dans le pavillon, jusqu'à ce jour épouvantable de juillet ?... Vous a-t-on précisé combien de personnes s'y cachaient ? Je m'obstine à penser que vous étiez... que la famille de votre grand-père était au nombre de dix. Vous savez, avec l'âge, quelques visages se sont à jamais effacés. J'ai bien oublié ceux de mes parents...

Sachant que jamais elle ne débrouillerait ces histoires anciennes, Zon souriait, proposait de s'occuper du thé. Cette vieille personne capable de vivre dans l'instant en compagnie d'une foule de gens disparus l'enchantait, lui donnait envie de l'embrasser.

— Venez avec moi dans la cuisine.

Là aussi le dénuement ne tolérait que trois casseroles, une poêle, une cocotte posées sur des planches que soutenaient deux tréteaux. Un réchaud à gaz avec four datant de Mathusalem, un frigo de poupée. Daisy, non contente d'avoir repoussé de l'autre côté tous ces meubles, ces vaisselles, ces services et argenterie, n'avait acheté que le strict minimum, des appareils modestes, de petite taille, vivant dans un confort restreint, se servant de caisses d'oranges comme meubles d'appoint. Une vie minimaliste en pleine opulence. Une cloîtrée ? Une recluse dans sa grotte. Heureuse ?

— Depuis la mort de mon mari, vous souvenez-vous de son prénom ? Décidément, je suis sottre. Votre grand-mère Corinne le

connaissait, car il l'effrayait. Elle le détestait mais ne me l'a jamais dit. Il s'appelait Paul. Pourquoi vous parler de lui ? Je ne sais plus. Ah oui, depuis sa mort j'ai mis de côté tous les loyers que je touchais. Les locataires du quatrième, à cause d'une loi ancienne, ne paient pas cher. La Lise Calot ne payait pas du tout, je vous expliquerai pourquoi plus tard. Par contre, les deux sociétés en dessous ont de gros loyers. Il y eut des frais, les impôts...

— Mais, Daisy, de quoi vivez-vous donc ?

— Je me suis renseignée, j'ai expliqué que je gérais en quelque sorte cet immeuble comme un syndic, veillant à la propreté, au chauffage. Je paie un homme de peine pour la chaudière, les ordures, etc. On m'a dit que je pouvais m'octroyer le SMIC. Ce qui revient cher c'est le chauffage, mais j'ai mis de côté une belle somme en argent d'aujourd'hui. Si les jumeaux... je veux dire mes voisins, en connaissaient le montant, ils seraient effarés. Plusieurs millions. À vous l'héritière, je peux bien vous le révéler. Il m'a semblé qu'à côté vous n'étiez pas toute seule ? J'ai identifié au moins trois voix différentes...

— Daisy, vous me prenez pour quelqu'un d'autre. Ni ma mère ni ma grand-mère ne se prénommaient Corinne et mon nom de famille n'a rien à voir avec celui que vous pensez.

La vieille dame restait sereine, ébouillantait une ancienne théière à l'émail ébréché, sortait un paquet de petits-beurre, disposait le tout sur un plateau recouvert d'un napperon.

— Retournons dans le salon, même si les fauteuils n'y sont guère confortables, mais ils m'évitent de me dorloter. Le trop grand confort précipite la vieillesse. Mon Dieu, si vous saviez dans quelles terreurs j'ai vécu durant cinquante-six ans et voilà que vous êtes là, auprès de moi, charmante, pleine de douceur, sans un seul mot de reproche, sans condamnation cruelle. Je savais très bien qu'il n'y avait pas prescription et Paul devenait fou furieux de me voir abattue, allait chercher tous les documents, tous ces actes authentiques passés devant notaire. Je n'ai jamais voulu y accorder la moindre attention. Vous comprenez, moi, je savais que c'était une vente fictive, qu'il faudrait tout rendre une fois la guerre finie. Alors à quoi bon se croire en possession d'une grande fortune, n'est-ce pas ? Nous avons signé une reconnaissance de dette de la valeur totale des biens et un notaire a pu tout antidater. Je ne sais plus si c'était de 1939 ou de 40...

— Daisy, ne me faites pas des confidences aussi intimes. Je ne comprends jamais rien à rien, je suis nulle. À l'école j'étais considérée comme un cancre irrécupérable, une demeurée. Je sais tout juste lire, écrire, et aligner trois mots sur une feuille me fait transpirer des litres.

La vieille dame lui tapota le genou.

— Allons, allons, pourquoi s'abaisser ? Quand on est charmante

comme vous l'êtes, on ne peut être ainsi. Je suis inexcusable de vous noyer sous des précisions que moi-même je trouve énigmatiques. Depuis que j'ai entendu du bruit à côté, je répète ce que j'ai à présenter comme justification. Il ne s'agit pas d'excuse mais d'un compte rendu de bonne gestion. Pour le reste, c'est autre chose. Tout de même, la reconnaissance de dette existe. Elle aurait dû être déposée chez le notaire. La guerre terminée, on l'aurait échangée contre les actes de vente mais votre... votre aïeul le patriarche nous avait promis une prime très élevée qui devait nous permettre de vivre royalement. M. Salmon-Heine, un homme très droit, sévère, avait indexé la dette et cette prime. Paul ne s'est pas contenté de cette prime à venir, il n'a cessé de chercher la reconnaissance de dette signée devant notaire, paraphée par des témoins. Jamais elle ne fut retrouvée, jamais.

— Daisy, ne pouvons-nous pas parler d'autre chose ? Vous vous excitez et moi je suis complètement paumée, perdue. De qui, de quoi essayez-vous de me parler ? Vous avez des noms, des dates, des événements, des actes de notaire, mais moi je me méfie toujours de toutes ces certitudes. Moi, je fais une sorte de salade de tout ce qui peut m'arriver sans jamais essayer de retenir une date. Les prénoms, les noms m'importent peu. Parfois, je préfère les surnoms. Une telle devient potiron, un autre épouvantail et je m'y retrouve, allez ! N'essayez pas de conserver tout ça dans votre tête, ça vous épuise, laissez-vous aller, confondez tout, c'est la plupart du temps bien plus drôle...

— Ma pauvre petite, soupira Daisy, c'est normal que vous ayez de l'existence une telle philosophie après les épreuves épouvantables qu'ont connues les vôtres. Je ne vous importunerai plus avec mes obsessions, si seulement vous pouviez me dire combien ils étaient à se cacher, non pas ici mais plus tard, dans le pavillon. Essayez de vous souvenir, c'est si important pour moi...

Tout d'abord Louette se méfia, crut qu'il la draguait et ne voulait que coucher avec elle. Mick comprit que ses chuchotements imprécis, ses regards entendus entretenaient l'équivoque et il décida de montrer plus de clarté dans ses intentions :

— Je suis sur un gros coup et je ne peux le réussir tout seul, je cherche une associée.

— Il ne s'agit pas de cul ? Tu n'essaies pas de doubler Bachir ? Tu étais en train de me gêner et de m'intéresser en même temps. Vraiment, un gros coup ? Soyons nets avant d'aller au-delà. Pas de drague, OK, et pas de risques pour de la menue monnaie...

— En deux mots, j'ai besoin de quelques tuyaux. J'ai des lacunes. On peut se faire pas mal d'argent à condition de comprendre certaines choses, et même si ça doit te réjouir, j'avoue que les histoires anciennes je m'en suis toujours tapé.

— Ça commence bizarrement, fit-elle, surprise, en sirotant son whisky-Coca. Tu penses que je peux te fournir quoi, exactement ? J'ai pas un rond, j'ai plus de relations utiles, rien. Je t'écoute.

Déjà, le fait qu'il l'ait invitée à boire un pot, alors qu'il avait la réputation d'un éternel fauché et d'un radin intégral, l'avait pas mal intriguée. Il paraissait l'attendre rue Médine, déjà installé dans cette brasserie. S'il pouvait payer les consommations, c'était peut-être bon signe.

— Des draps brodés ! s'écria-t-elle, furieuse. Tu me proposes de fourguer des draps brodés ? T'as un courant d'air dans le cerveau ?...

Pour toute réponse, il sortit la liasse reçue de la main de Samuel Flinn, la laissa un instant visible d'eux seuls sous le guéridon.

— Une avance. Peu de chose, mille francs, mais ce qui peut arriver derrière est énorme. Seulement, je ne sais pas où je vais, pour des raisons spéciales. Je vais y venir. Toi, tu as des ennuis mais tu surnages. À qui veux-tu que je parle ? À Zon, qui navigue sur son petit nuage ? Bachir, qui en bon futur prolo cultive l'honnêteté ?

— Moi, j'ai un casier et si tu cherches à m'enfoncer encore plus, je dis non.

— Tiens-toi bien. On pourrait revendre tout le contenu, je dis bien tout le contenu du squat, pour des millions. Pas moins.

— Tu veux que je te dise, Zon t'a refilé son prion, tu rêvasses comme elle mais chez elle c'est plutôt sympa...

Elle fit mine de se lever et, le cœur en morceaux, il partagea en deux la liasse, en posa une part sur la cuisse nue de Louette.

— Quatre cents, j'ai déjà entamé un billet. Quatre cents pour situer ma bonne volonté. Maintenant tu vas m'expliquer des trucs, mais accroche-toi car c'est de l'historique. Je peux ? Bien, juillet 42, ça te dit quelque chose ?

— D'abord j'étais pas née et pareil pour ma salope de mère, dit-elle en fourrant les billets dans une poche de son blouson en cuir. Il me faudrait quand même mieux qu'une date sèche...

— Un type qui s'appelle Samuel Flinn te parle de juillet 42, un type certainement juif, tu en conclus ?

— La rafle des Juifs qu'on a conduits au Vél'd'Hiv, puis Auschwitz, Treblinka et tous les camps d'extermination. Merde, tu veux dire...

— Mais oui ! fit-il en se frappant le front. Vél'd'Hiv, quelqu'un a prononcé ça devant moi... Tu veux dire les fours crématoires ?... (Il continuait à se frapper le front avec sa paume.) Le détail à Le Pen ?

— Tu trouves ça marrant ? fit Louette, écoeurée. Tu es vraiment trop nul. Je savais très bien que dans ce foutu squat qui n'en est pas un j'étais en compagnie de minables, mais à ce point c'est à gerber ! Ça te fait marrer que des millions de gens, hommes, femmes, enfants, aient été liquidés, les vieux comme les jeunes, les bébés ? Tu sais, Mick, je suis aussi pourrie que toi pour affronter la vie, mais au moins j'ai des connaissances qui m'empêchent de ricaner lorsqu'on insulte ces morts. Si tu as abordé ceux qui te proposent l'affaire dans cet esprit-là, autant ne pas aller plus loin.

Il regardait loin devant lui, à travers la vitrine de la brasserie, il regardait dans le vide de son cerveau. Il n'avait pas cessé de gaffer avec Livio, Harry et surtout Samuel Flinn.

— Je te le jure, je suis passé vraiment loin de ces histoires ! Personne, tu entends, personne ne m'a jamais fait la plus petite allusion, sinon pour déconner, comme moi tout à l'heure, et je riais sans comprendre. Pas un parent, pas un copain, pas un instit. Mais pour les instits, si par hasard ils en ont parlé en classe, j'écoutais jamais ce qu'ils disaient. Ne pars pas, on peut se faire du fric.

— Avec des dépouilles volées ?

— Quoi, des dépouilles ?

Elle se rassit, excédée.

— Tu n'as rien compris alors, au sujet de l'appartement, là en face, au 51 ? Un appartement condamné avec des tonnes de richesses en meubles, services, argenterie, pour l'inventaire précis tu repasseras, et

une vieille qui aurait dû appeler dix fois les flics, depuis qu'on crèche dans ce garde-meubles bourré jusqu'au plafond... La vieille Rivière, elle a une trouille bleue de nous, de tout le monde. Tu sais pourquoi ? Dans le temps, en 42 certainement, elle a dû dénoncer des voisins pleins aux as mais juifs, et ensuite elle s'est installée chez eux. Tu le disais toi-même, qu'elle avait quelque chose à cacher...

— Je pensais à du plus mesquin, du plus ordinaire. Tu es sûre qu'à une époque il suffisait de balancer ses voisins pour chausser leurs pantoufles, et quand je dis pantoufles, il s'agissait plutôt de pompes à dix mille la paire et sur mesure... Nos grands-parents auraient vécu un temps pareil ?

— Tout le monde n'a pas plongé ses mains dans le butin, fit-elle, narquoise. La majorité, si elle a détourné les yeux, n'a pas essayé de se remplir les poches. Je parie que tu aurais aimé vivre voici cinquante et quelques années. Je te vois très bien rue Lauriston à la carlingue ou encore engagé dans la police des affaires juives...

— « La carlingue ? »

— La Gestapo française. Oui, tu aurais été à l'aise, plus que dans les waffen SS français sur le front russe, hein, coco ?

— C'est une vacherie ?

— Non, une hypothèse. Ce qui me souffle, c'est que tu allais t'embarquer tout naïf dans une affaire qui te dépasse de partout. Tu ignores que la plus grande partie des biens juifs spoliés n'ont jamais été restitués, qu'il y a même des quartiers entiers ici ou dans les autres villes, là où ils habitaient avant leur arrestation, qui ont été attribués à d'autres personnes. Même des congrégations religieuses se seraient ainsi dotées...

Mick oubliait le persiflage de Louette, son ironie mordante, pour ouvrir de grands yeux. Le hold-up du siècle, pensa-t-il soudain, et il le dit :

— On liquide des milliers de gens, des centaines de milliers et on s'enrichit...

— Là-haut, dans l'appartement, tout ce qui pouvait être aisément négocié a disparu. Pas de tableaux, pas de statuettes, de pendules, enfin tu me comprends. Ce qui reste c'est l'invendable, à cause des monogrammes, le plus dangereux.

— Une mine laissée par le passé qui peut nous péter à la gueule ? Non, c'est pas de moi, eut-il l'honnêteté d'ajouter. La mère Rivière s'est donc goinfrée...

— Pas elle, ça m'étonnerait. Elle reste seule avec ce cadeau empoisonné et n'en finit pas de trembler. Tu veux que je te dise, ta proposition me débecte, mais alors totalement !

— Tu as accepté un à-valoir pourtant ! s'écria-t-il, reprenant l'expression de Samuel Flinn.

— Ça me déplaît, ça pue le drame. La mort, même. Bon, je vais faire quelques pas avec toi. Mais si ça devient irrespirable, je lâche. Qu'attends-tu de moi ?

— Tu pourrais aller chez ce Samuel Flinn lui présenter les draps. La famille qui possédait l'immeuble s'appelait Salmon-Heine. Ils étaient riches depuis deux siècles. Flinn, c'est le mec qui peut entrer en contact avec les héritiers d'une autre branche...

— Et nous revendrions les dépouilles, le butin de guerre si tu préfères... Je ne sais pas si tu réalises que nous risquons de remuer une fange immonde, que nous allons même probablement nous y enliser. Ceux qui ont quelque chose à se reprocher pour cette époque-là approchent de la mort peut-être, mais n'auront pas envie qu'on vienne leur rappeler leurs saloperies...

— On peut négocier, non ? On vide l'appartement, on encaisse la recette et au revoir...

Louette fit signe au garçon, commanda un autre whisky-Coca, Mick se contenta d'un café.

— Explique-moi ton plan, petite tête, fit-elle indulgente, et même presque tendre. Que je voie s'il n'est pas trop foireux...

Ce soir-là Bachir, visiblement nerveux, affirma qu'une fourgonnette Renault verte ancien modèle stationnait en face de l'immeuble, rue Médine.

— Je l'avais déjà repérée et je pensais qu'elle appartenait à un riverain, mais tout à l'heure j'ai surpris du mouvement dans la caisse. Elle se balançait comme si une personne lourde changeait de position. Ou plusieurs personnes plus légères...

— Peut-être un chien, suggéra Mick, les gens laissent des cabots dans leur bagnole pour la défendre. Je suis payé pour le savoir, je me suis fait attaquer plus d'une fois en voulant choper un autoradio...

Ils dînaient de tajines que Bachir avait rapportés de chez son ami boucher.

— La date limite de vente indiquait demain, mais ils sont excellents. J'ai passé la journée dans le XVIII^e à brûler à la lampe à souder des têtes de mouton, de pleins containers de têtes de mouton qu'on accroche ensuite dans l'arrière-boutique pour ne pas écœurer les clients européens. On les brûle pour les conserver, les caraméliser...

Il avait examiné assez longtemps la Renault verte pour pouvoir préciser que les vitres étaient recouvertes à l'intérieur de peinture noire, laquelle était grattée en plusieurs endroits, peut-être pour exercer une surveillance.

— Une bagnole banalisée des flics ?

— Je n'en sais rien, répondit Bachir à la question de Louette, j'ai relevé le numéro à tout hasard.

Louette s'adressa à Zon qui chipotait dans son assiette, l'air ailleurs comme toujours :

— Au fait, Zon, tu avais bien un copain flic à Pantin, avant que tu sois avec Mick ? Tu sortais avec lui quand je t'ai connue. Comment l'appelais-tu, déjà ? Gérard ? Lui, il pourrait sûrement, d'après le numéro d'immatriculation de cette fourgonnette, nous dire qui en est le proprio et où il habite. Suffit qu'il téléphone à la préfecture.

Revenue brutalement parmi ses compagnons, alors qu'elle s'imaginait encore chez Daisy, la chute lui fut désagréable car elle

n'avait pas suivi la conversation et ne conservait pas de ce Gérard un souvenir exaltant. Quinze jours avant d'en épouser une autre (ce dont il s'était bien caché), il l'avait fait venir au commissariat à deux heures du matin pour faire l'amour dans une cellule. Très tendre, très gentil, ce qui était inhabituel chez lui, il avait voulu qu'elle se dénude totalement et lui avait demandé une fellation. Elle était heureuse de le voir moins rogue que d'ordinaire, n'avait compris que plus tard que tous ses collègues de garde ce soir-là se rinçaient l'œil par des trous percés dans la cloison. Elle n'avait pas du tout envie de renouer avec ce sale type.

— Tu es brouillée avec lui ?

— Je n'ai plus rien à voir avec.

— Tu pourrais au moins lui téléphoner pour lui soutirer ce renseignement. Après tout ce que tu as fait pour lui...

— Arrête, dit Bachir, qui détestait ce genre de conversation équivoque. Si cette fourgonnette appartient à la police, notre demande se retournerait contre nous.

— Tu l'as déjà vue dans la journée ? demanda Mick. Quelqu'un l'a-t-il remarquée ? Pas moi, en tout cas.

— Trois soirs, qu'elle est là.

— Devant la brasserie ?

— Non, près du kiosque fermé.

— Il faut qu'on aille voir, décida Louette. Zon, tu t'en charges ?

Une nouvelle fois elle tombait des nues, croyait ne plus être ennuyée, dut se faire expliquer ce que l'on attendait d'elle.

— Bon, je vais y aller, en même temps je jetterai la poubelle, enfin le sac d'ordures.

Tous sourirent, Bachir avec attendrissement, les deux autres agacés, surtout Louette. Ingénue à ce point, était-ce réel, ou une attitude ? Bachir lui donna le numéro de la plaque minéralogique et elle descendit jusqu'à la rue en le ressassant, sachant fort bien que ces chiffres pouvaient d'un coup s'évaporer de sa mémoire. Elle vivait une période exceptionnelle à l'insu des trois autres et n'attachait plus à leurs petits problèmes qu'une importance relative. Même, elle s'en moquait. Lundi, lorsqu'elle s'installerait à nouveau à sa caisse enregistreuse, elle retrouverait toutes ses capacités, juste le temps de son travail. Il en était toujours ainsi.

De quelle couleur avait parlé Bachir et quel modèle ? Elle ne savait plus. Alors elle compara son numéro à ceux d'une trentaine de véhicules avant de remonter rejoindre les autres.

— Elle n'y est plus, annonça-t-elle, par contre il ne fait pas très chaud ce soir...

— Tiens, pourtant il a fait une belle journée, mais comme tu ne sors jamais d'ici tu deviens frileuse. Combien de fois es-tu sortie depuis que

nous avons aménagé ? Pourquoi restes-tu cloîtrée toute la journée ? Tu as peur de rencontrer quelqu'un dans l'escalier, un locataire, la vieille toquée ? s'énerva Louette.

Ils ne sauraient jamais quelle merveilleuse après-midi elle avait passée en compagnie de Daisy. Lorsque la vieille dame acceptait de ne plus évoquer un passé qui l'affligeait, elle devenait très amusante, espiègle même. Après le thé elles s'étaient mis en tête de faire cuire de petits gâteaux au chocolat, et Zon était sortie pour aller acheter le nécessaire. Pendant qu'ils doraient dans le four, Daisy avait sorti une bouteille de banyuls, disant que c'était son péché mignon.

— Vous en offrez à vos visiteurs ? lui avait demandé la jeune fille.

— Je ne fréquente plus personne. La seule qui venait me voir est morte, renversée par un chauffard qui n'a jamais été retrouvé. Ce n'était pas une véritable amie, mais nous nous connaissions depuis cinquante ans. Elle ne manquait pas de culot, n'avait aucune conscience et abusait de la situation sans vergogne...

— Quelle situation ? avait demandé Zon sans vraiment attendre de réponse.

Elle le regretta aussitôt car Daisy se lança alors dans l'évocation précise d'événements très anciens. Zon essayait en vain d'accrocher un mot, une expression, pour tenter de la comprendre. Parfois, des sonorités lui paraissaient familières, mais elle ne savait où elle les avait déjà entendues. Pas chez elle, à la campagne. Ses parents, âgés d'une cinquantaine d'années, ne parlaient pas beaucoup et seulement du quotidien, sans jamais d'allusion à ces années qui importaient tant à Daisy. Avec la vieille dame, c'était une avalanche impossible à éviter, des mots comme débâcle, bombardements, soldats d'occupation, Gestapo, SS. Pour ces deux initiales, Zon avait d'abord cru qu'il s'agissait de la Sécurité sociale. Et Daisy continuait : les restrictions, les tickets d'alimentation, les Juifs, les résistants, les otages, les fusillés, Philippe Henriot, le général de Gaulle. Celui-là, Zon le connaissait, avait vu sa photographie dans son livre d'histoire.

— Corinne, votre grand-mère, a dû vous parler de toutes ces horreurs. Ce furent des années douloureuses pour bien des gens mais effroyables pour les vôtres. Vous souhaitez peut-être que je n'y fasse pas allusion. Je suis impardonnable...

— Daisy, si vous voulez que je revienne, laissez de côté toutes ces choses. Que vous me preniez pour la petite-fille d'une certaine Corinne que vous aimiez beaucoup, je n'y vois pas d'inconvénient, mais tout le reste... Vous savez, ce qui est passé ne compte plus. De nos jours, nous nous en moquons, car la plupart du temps ça empêche d'être heureux. Il faudra que nous sortions ensemble, pourquoi pas aux Buttes-Chaumont ? Ou ailleurs...

Elle ne lui avait pas encore avoué qu'elle reprendrait son travail le

lundi qui arrivait. Ce soir-là, lorsque Mick la rejoignit dans le lit et qu'il n'essaya pas de lui faire l'amour, elle en fut heureuse. Il lui tourna même le dos, comme s'il était fâché. Sans vraiment se forcer, elle se composait une nouvelle image, proche de celle de cette Corinne, jeune fille réservée et sage d'une autre époque que Daisy adorait. Le lendemain, lorsqu'elle reverrait la vieille dame, elle lui répéterait de s'abstenir de ces confidences multiples qui entretenaient dans son esprit une confusion immense.

Comment aurait-elle pu dater ces événements extraordinaires, et combien de guerres y avait-il eu, d'abord ? La débâcle, était-ce une guerre, et la Libération une autre ? Son grand-père avait lui aussi fait une guerre, mais laquelle ? Il avait même été prisonnier, mais elle ne savait pas de qui ni pourquoi. Un jour, Daisy comprendrait que si Zon la détournait de ses souvenirs, c'était pour ne pas trahir ses nombreuses ignorances. Elle avait beau prévenir les gens honnêtement, ils ne voulaient rien entendre, et lorsqu'ils découvraient que vraiment elle ne savait pas grand-chose, ils lui en voulaient presque, la traitaient en attardée mentale.

Mick, aux côtés de Zon, réfléchissait à sa discussion avec Louette. Il la soupçonnait d'en vouloir au monde entier. Il lui faudrait la ménager.

— Tu ne dors pas ? demanda-t-il à Zon, qui se prépara à ce qu'il l'entreprenne. Tant mieux, car il faut que je te dise que je suis en affaires avec un certain Samuel Flinn, et je préfère que tu sois au courant, on ne sait jamais...

Il lui indiqua l'adresse de cet homme et elle fut touchée de cette marque de confiance.

Samuel Flinn avait accepté de recevoir Louette, Mick prétendant ne pas pouvoir se libérer.

— C'est une amie, elle vous présentera l'échantillon que vous désirez examiner.

— Est-elle en possession du lot ? J'avais cru comprendre qu'il s'agissait d'un ami.

— Pas du tout, elle me rend simplement service.

— Quand vous reverrai-je ?

— Pour la livraison de la totalité de la marchandise.

— Je peux la faire prendre, si elle est vraiment encombrante...

Mick n'avait pas répondu. En attendant le retour de Louette il s'installa à la terrasse d'un petit bistrot, rue de Rivoli. Cette fin octobre vivait un regret d'été avec une température agréable. Il gardait un œil sur le carrefour où la fille apparaîtrait mais au bout d'une heure perdit patience, se leva pour aller téléphoner d'une cabine. Une voix l'arrêta net :

— Hé, Mick, tu foutais le camp ? La trouille, hein ?

— J'allais seulement téléphoner à Flinn.

Ils s'assirent et elle commanda un whisky-Coca, refusant de parler tant qu'elle ne fut pas servie, n'eut pas avalé une longue gorgée.

— Aimable ton bonhomme, plus même, il louchait sur mes cuisses...

— Ton avis ?

— C'est vraiment un ancien déporté, avec des traces de tatouages sur le poignet, mais il veut donner le change, cache une arrière-pensée sous ses airs sereins. Il ne cherche pas vraiment à conclure une affaire. Si bien qu'en sortant de chez lui j'ai préféré ne pas venir directement ici. Je suis allée prendre le métro à Rambuteau pour descendre à Hôtel-de-Ville. Si j'ai eu un suiveur aux fesses, il était vraiment futé. J'ai rien vu.

Du coup, Mick regardait autour de lui, examinait les passants, soupçonneux envers les flâneurs qui se laissaient bousculer par cette foule fiévreuse de la rue de Rivoli. Nulle part ailleurs dans Paris les gens ne lui paraissaient aussi pressés et brutaux. Un désœuvré se

faisait vite repérer. Louette haussa les épaules, plaça un glaçon sur sa langue.

— Pas de fourgonnette verte, ricana-t-elle.

— Il a gardé le drap ?

Elle fouilla dans une des poches intérieures de son blouson, en ramena une pleine poignée de billets. Mick ouvrit malgré lui de grands yeux, mais elle rempocha l'argent.

— Tout ça ?

— Trois mille. Tu avais raison, il y a du fric là-dessous, mais il faudra le gagner. J'ai des réticences. Tu ne te doutes pas, avec ta superbe ignorance de ces histoires du passé que, parmi les anciens des camps, certains, pas très nombreux, se sont organisés, traquent ceux qui les ont dénoncés, spoliés. Parfois, ils sont en liaison avec les services secrets israéliens. Tu as quand même entendu parler d'Israël ?

— Tu me prends pour qui ? murmura-t-il, craignant qu'elle n'insiste.

— Les Salmon-Heine étaient des gens pleins aux as, et il serait étonnant que des héritiers même très éloignés ne se manifestent pas. L'espoir de toucher gros les lancera, malgré le fisc, sur n'importe quelle piste. Ce linge de maison brodé avec monogramme pourrait les exciter. Samuel Flinn me fait plus penser à un magistrat instructeur qu'à un receleur.

Elle avait vidé son verre, en recommandait un autre. Mick ne comprenait pas qu'elle puisse boire autant d'alcool, pensa qu'il devrait en tenir compte par la suite. Le tas de pognon qui se profilait à l'horizon risquait de l'inciter à boire tant et plus, elle deviendrait agressive, se ferait remarquer...

— Dans cette histoire de coke qui me traîne toujours aux basques, j'avais flairé la manipulation, mais j'ai quand même marché, et je me suis jetée la tête la première dedans. Je ne pouvais pas me résoudre à laisser tomber une occasion de gagner gros. Consciente, mais j'y suis allée. Et avec ce Flinn, la vieille toquée, la fourgonnette verte, je suis à peu près certaine qu'on va au casse-pipe. La sanction ne sera pas la taule mais pire. Je dis la vieille toquée parce qu'elle ne compte pas vraiment, c'est un leurre. L'appartement bourré de richesses, pareil. La mère Rivière est là pour subir, encaisser la haine, le mépris. Un paratonnerre, genre. Ceux qui se sont gavés depuis cinquante-six ans sont derrière elle, invisibles. Tout près.

— La fourgonnette verte ?

— Si elle existe, oui. Bachir, avec son copain pédé, il nous a foutus dans la merde ! Il devrait s'associer avec Zon, tiens. Tous les deux sont obsédés par le même truc. Avoir ou rechercher un boulot, sans pousser plus loin la réflexion.

— Tu redoutes un piège mais tu as quand même accepté les trois mille...

— Tu les aurais refusés, toi ? En tout, ça fait quatre mille pour un seul drap. Une toile aux plis jaunis par le temps. Même la Javel n'y fera rien. Quatre mille et ce Flinn qui susurre que c'est un simple à-valoir, que le gros paquet de fric accompagnera le reste... Mais que veut-il dire par là ? D'autres draps, des dessus-de-lit, ou bien tout le fourbi que la mère Rivière a repoussé dans cet appartement condamné ? Oh, il a bien essayé de me faire parler : des bibelots, des tableaux ? M'a parlé d'une collection de vases de Gallé. Moi, je n'en ai vu qu'un. Tu sais ce qu'est, un vase de Gallé ?

— Ce machin tarabiscoté, un verre opaque comme s'il était crasseux ?

— Ça vaut du fric, ton truc opaque. Dix fois, vingt fois le prix d'un drap.

— Il t'a branchée sur la vaisselle ?

— J'ai fait le canard, comme on dit dans le Midi. Bouche cousue. Le prochain rendez-vous, on le fixera ailleurs que dans ce quartier. Je suis à peu près sûre qu'il a enregistré ce que je disais. Toi aussi il t'aura enregistré... (Jusque-là il n'y avait pas pensé, mais elle pouvait avoir raison.) Mick, on ne s'attarde pas. Règle tout ça. T'inquiète pas, on fera nos comptes ensuite. J'ai quelque chose pour toi...

— Quelque chose pour moi ?

Perplexe, inquiet il la suivit dans une ruelle où elle lui désigna une enseigne d'hôtel.

— J'ai envie de baiser avec toi. On va louer une chambre pour le reste de la journée. J'ai besoin de retrouver mon équilibre. Ce Flinn m'impressionne plus que tous les flics du monde. Ton brocanteur Harry t'a envoyé tout droit dans les griffes d'un fauve à l'affût.

Il restait indécis. Louette ne l'emballait pas vraiment. Trop belle, trop impérieuse. Il préférait la docilité béate de Zon mais se dit que désormais leur complicité serait aussi faite de connivence intime.

Ce coup de téléphone, alors que Zonzon partageait son déjeuner, agaça Daisy, l'inquiéta. Léontine ne téléphonait plus depuis des lustres pour s'enquérir de sa santé et brusquement elle s'en préoccupait.

— Je vais très bien, merci, tu n'as aucune raison de t'alarmer aussi souvent, fit-elle avec une ironie qui échappa totalement à sa fille.

— Tu n'as besoin de rien ? Tout va comme tu le souhaites ? Ton dernier appel nous a quelque peu paniqués, René et moi. Entends-tu toujours des bruits ?

— Je me trompais, j'ai dû faire un cauchemar, une nuit, qui m'a prédisposée à imaginer le reste.

— Tes locataires ne t'ennuient pas ? Crois-tu qu'ils oseraient sous-louer une chambre ?

— Ce sont de vieilles personnes comme moi, qui ménagent leur tranquillité. Maintenant je vais déjeuner avant que ça refroidisse.

— Qu'as-tu donc préparé de bon ?

— Un sauté de veau avec des champignons et en entrée un avocat aux crevettes mayonnaise.

— Voyons, Daisy, les crevettes te provoquaient de l'urticaire dans le temps...

— Oh, en vieillissant l'organisme devient moins sensible.

Elle regardait Zonzon qui sagement, les mains sur les genoux, attendait qu'elle revienne s'asseoir. Quelle opposition entre sa fille au visage grossier, aux manières brutales, et cette candide enfant si prévenante ! Léontine et son frère vivaient dans un univers clos par leur défiance du monde, barbelés de refus rogues, de soupçons à fleur de peau.

— Je passerai te voir un de ces jours, peut-être même bientôt.

— Préviens-moi, car il m'arrive de sortir pour profiter des belles journées de l'arrière-saison.

— Mais, Daisy... Tu n'as jamais aimé sortir, te promener, tu ne supportais pas l'idée de quitter l'appartement. Tu avais toujours peur qu'en ton absence il arrive un drame, un incendie, une fuite d'eau qui ferait accourir les pompiers, la police...

— J'ai découvert que je dormais mieux quand je prenais l'air dans la journée.

Lorsqu'elle retourna à table Zon releva quelques rides de contrariété nouvelles sur son visage.

— De mauvaises nouvelles, Daisy ?

Zon attaqua son avocat aux crevettes. Daisy se contentait de la seule chair du fruit, avec du vinaigre. Que de gaffes accumulées en une minute de conversation avec sa fille, de quoi amener Léontine à bâtir mille suppositions. À aucun prix ils ne devraient découvrir l'existence de Zonzon, qui serait alors en danger.

— Une ancienne relation que j'avais perdue de vue sans la regretter, et qui d'un seul coup se souvient que j'existe.

Durant dix-huit ans ils n'avaient jamais supporté que leur mère chaque jour, chaque nuit, chaque heure, consacre ses efforts à démanteler ce que le temps, la folie des hommes, la rage froide de son mari avaient édifié. Une œuvre monstrueuse, effarante dans son opiniâtreté, de mise à sac. Très tôt, ils n'avaient pas cinq ans, les jumeaux basculèrent ravis dans les égarements de leur père, adoptèrent sa hargne féroce, son inlassable avidité, s'insurgèrent lorsque Paul était convoqué par la justice, soumis à des interrogatoires interminables. Les documents en sa possession étaient longuement examinés, décortiqués, mais à la fin on le laissait repartir à regret, libre de toute accusation. Daisy n'avait jamais pu ramener les enfants à une conception moins violente de la vie. Très vite elle comprit l'inanité de ses efforts face au prestige de leur père. Paul n'était qu'un rustre issu d'un milieu disgracié qui, par applications successives d'un vernis épais, s'était donné une apparence trompeuse d'homme intègre. Les jumeaux, eux, sauvages, conscients de la puissance de leur union sacrée, de leur cruauté, acquirent très vite la perversité nécessaire à cette quête inlassable de profits illégaux, de force et de jouissance. Émerveillé, leur père les investit d'une connaissance approfondie de ses affaires, de ses projets. De ses malhonnêtetés, ajoutait Daisy en pensée. Pour leurs dix-huit ans il s'isola des heures avec eux, leur parla longuement. Elle n'en sut qu'une chose : il leur remit une liste détaillée de tous les biens qu'elle possédait. Elle n'en prit jamais connaissance, mais la longueur apparente de cet inventaire l'accabla. Au départ, en 1940, abasourdi par cette fortune virtuelle qui lui tombait sur la tête, Paul, intimidé, avançait avec une prudence de petit prédateur. Il fut fouine avant renard, chacal avant loup. Sans cesse il se répétait, répétait à l'intention de Daisy, qui s'en moquait : « N'oublions pas cette reconnaissance de dette signée, enregistrée pour la valeur totale du patrimoine. Une dette indexée sur le prix du pain. » Pourquoi le prix du pain et non celui du kilo d'or, nul n'aurait pu le dire. Cette menace, implicite, de devoir un jour rendre cette richesse

(dont il ne disposait, et encore, que de l'usufruit) lui devint bientôt insupportable. Il ressassait cette histoire de reconnaissance de dette à s'en rendre malade, jusqu'au jour où, brusquement, il parut l'oublier, vers 1941, croyait se rappeler Daisy. En s'imposant une avarice sordide, Paul commença de grossir cette richesse en secret, aux dépens de ses véritables maîtres, se servant des revenus détournés...

— Lorsqu'il ne fit plus allusion à cette reconnaissance de dette, je pris la résolution, si je lui survivais, de consacrer le restant de ma vie à réparer...

Effarée, Zon en resta la cuillère en l'air avant de comprendre, apitoyée, que Daisy, jusque-là silencieuse, avait dérivé dans une succession de souvenirs chaotiques, oubliant sa présence pour se mettre à parler tout haut :

— ... Lise Calot se moquait de moi, affirmant que j'avais l'esprit religieux malgré mes dénégations, et que je cherchais une sorte de rémission, d'absolution... Elle parlait de rédemption, de rachat... Quelles stupidités !

— Daisy, je suis venue partager votre repas à la condition de ne pas évoquer tout ça, vos souvenirs, votre vie, les activités de votre mari... Je ne suis pas le genre de fille capable de recevoir de telles confidences. Vous avez des mots que je ne comprends pas, la rémission, l'absolution... Je les ai entendus prononcer par le curé au moment de ma première communion, mais je serais incapable de vous dire ce qu'ils signifient. Pourquoi parlez-vous de rachat ? Que voulez-vous racheter ? Vous vous débarrassez de votre ameublement en le fourrant dans l'autre appartement et vous voulez racheter quoi ?

Daisy Rivière la regarda avec attendrissement.

— Buvons un peu de vin. C'est un bordeaux très vieux... Paul en a déménagé des milliers de bouteilles depuis Neuilly.

— Il est certainement bon mais moi je suis plutôt Coca, gin-tonic parfois. Un peu de bière aussi.

— Certaines bouteilles ont plus de cent ans.

— Et vous croyez qu'elles sont encore buvables ?

— Je ne sais pas. Il me restait quelques bouteilles ici car je ne descends plus dans les caves depuis quelques années. J'en ai perdu les clés.

— Vous y descendiez seule ? Moi j'aurais eu une de ces frousses...

La vieille dame, d'un regard oblique insistant, força Zon à regarder derrière elle. Qu'y avait-il à voir là, sinon cette espèce de panier à linge muni de roues, avec, posée dessus, une ancienne bouteille Thermos, comme oubliée dans ce recoin de la pièce ?

— Je vais chercher mon sauté de veau. Jadis je le réussissais...

Après le veau ce furent les pâtisseries, et Zon lui demanda la date de décès de cette Lise Calot qui paraissait avoir tenu une grande place dans sa vie.

— 1990. Un chauffard l'a heurtée. Tuée net, sur le coup.

— Contrairement à moi, elle vous poussait aux confidences les plus intimes, me semble-t-il. Vous lui faisiez donc confiance ?

— Pas du tout mais je n'avais, nous n'avions plus rien à lui cacher. Elle en profitait.

Quelle réponse curieuse... Pouvait-on fréquenter une personne dont on se méfiait et qui profitait froidement de vous ?

— Je ne l'aimais pas mais je la supportais. Dans le fond, c'était commode avec elle, puisque tout ce que les autres ignoraient de nous elle le connaissait dans le moindre détail. C'était commode, même si elle en abusait. Ni Paul, ni plus tard... Nous la tolérions. Une ex-danseuse des Folies-Bergère, peut-être une ancienne prostituée. Elle habitait au quatrième depuis 1939. J'ai fait sa connaissance lorsque nous avons aménagé, en 40.

Comme la crème d'un mille-feuille débordait sur le contour de la jolie bouche de Zon, Daisy l'essuya délicatement de sa serviette.

— Corinne, votre... Enfin, Corinne était aussi gourmande et j'en faisais autant.

— Cette Louise Calot fut le témoin de votre vie entre 1940 et 1990, si j'ai bien compris. Dites donc, mais ça fait cinquante ans, tout ça... Comment ne vous êtes-vous pas fâchée avec elle ?

— C'était commode, je le répète. Avec les autres amies, les relations, j'aurais dû constamment surveiller mes paroles. Avec elle c'était inutile. Voilà, je n'ai pas d'autre explication que la commodité.

— Vous m'avez laissé entendre qu'elle ne payait pas son loyer. Pourquoi ? Une gentillesse de votre part ?

— C'était ainsi. Un accord tacite. Et puis ce loyer n'était pas très élevé, de toute façon.

— N'empêche qu'elle venait ici vous agacer, comment dire, c'était du harcèlement ? Puis-je dire ainsi sans ajouter sexuel ? J'ai souvent passé des tests pour différentes embauches et aussi pour des promotions dans mon magasin, et on m'a carrément dit sans prendre des gants que je ne disposais que d'un minimum de mots. On m'a parlé de basic langage ou un truc de ce genre. Ce qui m'agace c'est que les mots que je peux savoir prennent de plus en plus un autre sens. Il faut se méfier, surtout avec les hommes, ils interprètent tout de façon... Vous voyez, quoi. Aussi je suis toujours sur le qui-vive, paumée, perdue. La Calot vous harcelait pour quelque chose que vous aviez fait ?

— Tu es charmante, Zonzon, et je t'aime ainsi. Surtout ne change jamais.

— Vous, vous êtes indulgente mais les autres, pardon ! Quelles peaux de vache ! Je me fais moquer, montrer du doigt, et on me fait des blagues que je déteste !...

— Nous allons nous faire un bon café.

Daisy laissa Zon débarrasser la table, prépara la poudre dans la cafetière.

— Au début, Lise Calot savait que nous cachions des Juifs à côté... Ta famille... Enfin, celle de Corinne. Un jour, elle est tombée sur elle, ici.

— Corinne n'est pas de ma famille, Daisy. Pourquoi ne voulez-vous pas m'écouter ? Je comprends qu'après avoir attendu son retour toute votre vie vous ayez confondu, mais je ne suis pas sa petite-fille. Si vous trouvez que je lui ressemble, c'est que vous avez en partie oublié ses traits et que vous croyez les retrouver sur mon visage.

Daisy soupira, ne répondit pas directement, comme toujours. Corinne et elle avaient dix ans de différence, mais Daisy avait une mentalité de jeune fille à cette époque et s'entendait très bien avec elle.

— Elle était aussi jolie que toi et plus que moi. Tu sais, après des générations de vie luxueuse, une telle fille semble toujours sortir d'un écrin. Et malgré la vie clandestine elle n'en subissait pas les outrages. C'était une merveille de grâce.

— Lise Calot vous faisait chanter à cause de ces Juifs que vous cachiez ? Pourquoi se cachaient-ils ? Mais une fois la guerre finie, elle a de nouveau payé son loyer ? Sa mort vous a soulagée, non ? Et puis non, je ne veux rien savoir de tout ce qui vous tourmente si fort. Je ne veux pas savoir si vous avez souhaité qu'elle meure.

Elles venaient de rentrer d'une heure de promenade dans le parc de Belleville et Daisy allait faire du thé lorsqu'on sonna à la porte, un coup bref suivi d'un autre très long et deux très brefs encore.

— C'est la lettre L, dit Zon. C'est du morse. Tout ce que j'ai retenu de mes deux ans chez les guides scouts. C'est une amie ?

— Non, une visite que je n'attendais pas. Il vaut mieux que tu retournes à côté. Je suis désolée de te chasser.

— Aucune importance, à tout à l'heure !

La jumelle possédait les clés de l'appartement, mais la chaîne de sûreté l'aurait empêchée d'entrer si elle avait essayé. Aussi attendit-elle que sa mère vienne ouvrir.

— Je me demandais si c'était bien toi. Depuis le temps, j'ai oublié ta façon de sonner.

— Papa nous avait appris le morse, t'en souviens-tu – disant que ça pourrait nous servir. Tu fais du thé ?

— Tu arrives pile... Je sais que tu le détestes.

— Ça pue l'herbe, je prendrai du café.

Lorsque Zonzon avait voulu laver la vaisselle, Daisy lui avait dit qu'elles la feraient plus tard. Les assiettes, les plats du déjeuner à deux traînaient dans l'évier.

Léontine ne manquait jamais d'examiner attentivement chaque chose, les murs, les plafonds de l'appartement. L'œil du maître, pensait sa mère. Léontine rabâchait qu'avec l'argent des locations Daisy aurait pu vivre plus confortablement, se payer des réparations.

— De l'arabica ou de la poudre ?

— Finalement, rien du tout. Où en sont tes ennuis avec les compteurs ?

— Mes compteurs ? Ah, mes compteurs, tout va bien.

— Ces fauteuils sont vraiment minables et cette table de camping... Tu exagères, tout de même. On dirait une pauvresse...

Léontine allait et venait, épuisant Daisy qui redoutait qu'elle n'entre dans la cuisine, mais elle choisit la salle de bains, puis la chambre de sa mère, haussa les épaules à cause du lit de fer étroit, revint, s'arrêta

devant la panière à roues, autrefois utilisée par une blanchisseuse du quartier.

— Tu ne t'es pas débarrassée de ce truc-là ni de la Thermos ? Tu trouves que c'est décoratif ? Papa avait tout flanqué à la cave et quand il est mort tu es allée rechercher ces vieilleries... C'est un souvenir ?

— Un souvenir, oui.

— Ton lit est un grabat. À côté il y a des draps superbes, utilise-les.

— Ils sont trop lourds pour mes vieilles jambes à varices.

— Ils sont bien tous à côté ? Quatre douzaines, hein ? Merveilleusement brodés, selon les motifs créés par Bony sous le Premier Empire. Il avait dessiné les robes du sacre, je crois.

Léontine s'intéressait aux styles, aux décorations d'intérieur, achetait des livres sur le sujet. Elle lisait aussi la Bible, celle que Paul avait retrouvée dans l'appartement voisin.

— Je ne vais jamais là-bas, dit sa mère.

Léontine frissonnait quand Daisy parlait ainsi.

— Tu reçois des visites ?

— Très peu.

— Tu n'as pas été importunée par une démarcheuse à domicile ? Une fille avec des cheveux noirs très longs, un visage blanc comme si elle le poudrait avec du talc, des yeux allongés et une jupe trop courte ?

Daisy, rassurée, secouait la tête. Ce n'était pas le signalement de Zonzon et Léontine n'était venue que pour la mettre en garde contre cette femme.

— En te débarrassant de tout l'ameublement, jusqu'aux petites cuillères, tu n'as pas acquis pour autant le droit de te laisser aller. Ni toi, ni René, ni moi n'avons cette possibilité. Souviens-toi de Papa, tenir jusqu'au bout, ne pas abandonner la vigilance.

— En tout cas, en fourrant le tout là-bas, j'ai acquis un peu de sérénité. Et un peu d'estime envers moi-même.

— Arrête de dire « là-bas ». Comme si c'était je ne sais plus où... Tu es incorrigible ! Quarante-deux ans durant, tu as vécu aux côtés de Papa en lui laissant l'illusion que tu le comprenais, que tu l'approuvais. J'en suis malade, de tant d'hypocrisie. À peine était-il mort que tu le trahissais, rejetant tout ce qu'il t'avait offert. De le voir aussi amoureux j'en étais jalouse. Il te comblait de cadeaux et tu as tout, tout rejeté sans le moindre sentiment. Lui serait allé décrocher la lune pour toi...

Les jumeaux prononçaient « Papa » comme les croyants prononçaient le nom de Dieu, du Christ ou de la Vierge. Lui seul avait été jugé digne de leur affection, de leur amour. Ils n'avaient jamais eu d'amoureux ou d'amoureuse, ne s'étaient pas mariés. Pour eux, Daisy avait occupé une place étroite entre bonniche et marâtre.

— Il faut que je jette un coup d'œil à côté, juste depuis le seuil d'une des portes de communication.

— Pour quoi faire ?

— Voir si tout est en ordre. Il peut y avoir des fuites d'eau, des rats. Je pense aussi à ces draps aux motifs de Bony très recherchés...

— Souviens-toi de l'interdiction du père. Tout sauf ce qui porte monogramme. Tu ne vas pas à ton âge commettre une telle imprudence et désobéir à ton cher papa...

L'ironie de Daisy, rendue très rare par la paresse et l'indifférence, ne manquait pas de les faire enrager quand elle les fustigeait ainsi autrefois.

— Je veux quand même jeter un coup d'œil. Quelqu'un pourrait s'introduire à côté sans que nous nous en doutions. Il y a trois portes de communication, on peut donc se rendre compte si tout est en place. Les clés sont sur les serrures ?

— Non, je les ai jetées.

— Quoi ? Tu mens ! Tu es devenue folle !

— Ainsi j'ai rompu totalement avec là-bas. Je les ai toutes prises et je suis allée les jeter dans un égout, je ne sais plus où.

Prête à hurler, Léontine se rua sur la porte de communication avec la salle de bains voisine, mais en vain.

— Nous allons revenir avec René et nous les ferons sauter, ces sales serrures ! À coups de marteau, s'il le faut ! On t'enverra dans un asile psychiatrique, tu finiras par nous attirer des histoires...

— Une fois dans ma cellule capitonnée, qu'est-ce que je ferai d'autre, à ton avis, que raconter interminablement comment la famille Rivière s'est emparée d'un immense magot, au cours de l'Occupation ? Je crierai que j'ai donné le jour à des jumeaux, garçon et fille aujourd'hui âgés de cinquante-cinq ans, qui vivent dans le plus grand luxe, mais en proie à la plus accablante des paranoïas, certains qu'une survivante des Salmon-Heine va revenir un jour prochain, réapparaître en brandissant une très vieille reconnaissance de dette, indexée sur le prix du pain. Avez-vous jamais effectué les calculs pour savoir quelle somme vous devriez rembourser pour éteindre cette dette ? Vous seriez obligés de tout rendre, peut-être même devriez-vous en rajouter et vous retrouver aussi démunis qu'un érémitte ?

Ne pouvant plus supporter ces sarcasmes, Léontine alla rafler son sac dans le salon et fonça vers la porte d'entrée, s'arrêta pile, se retourna, une curieuse expression sur son visage. Daisy la connaissait trop pour ne pas être immédiatement sur ses gardes. Avait-elle gaffé une fois de plus, comme ce matin avec cette histoire de crevettes ?

— Pourquoi serait-ce une survivante des S. H. qui surgirait du passé après cinquante-six ans et non un survivant ?

— L'un ou l'autre...

— Non, tu as bien spécifié « survivante ».

C'était donc ça la bourde, et quelle bourde, offerte à un esprit aussi attentif que celui de Léontine... Elle en tirerait les hypothèses les plus soupçonneuses. Elle revenait vers sa mère qui en cet instant se détestait.

— J'ai dit « survivante » comme ça. Pourquoi serait-ce une femme, d'ailleurs ?

La jumelle sur le point de claquer la porte, de disparaître, la voilà qui venait faire sa douceuse, même si ses paupières mi-baissées ne parvenaient pas à filtrer la dureté de son regard.

— Par hasard, Daisy, je dis bien par hasard, aurais-tu perçu quelque fait minime qui t'aurait amenée à supposer, en admettant que quelqu'un soit revenu de... d'où tu sais, que ce serait une femme ? Aurais-tu entendu dire, dans le quartier, dans une conversation banale...

— Que vas-tu imaginer ? protesta Daisy avec une désinvolture de vieille femme à l'esprit fragile.

Léontine resta en face d'elle légèrement haletante, comme un chien à l'arrêt, puis recula en hochant la tête, peut-être convaincue que sa mère perdait l'esprit, peut-être dissimulant ses doutes.

Lorsque la porte claqua, Daisy se traita d'imbécile.

En 1991 les jumeaux avaient racheté un garage en faillite du XIV^e arrondissement, dans l'espoir de réaliser une spéculation foncière, mais la crise éloigna soudain les promoteurs, et le garage, avec son stock de voitures d'occasion, de pièces détachées et ses machines, leur était resté sur les bras. En attendant que les affaires reprennent, ils avaient revendu les voitures les plus récentes, les pièces de rechange et le matériel. Une dizaine de véhicules n'avaient pas trouvé preneurs, dont plusieurs fourgonnettes, commerciales et camionnettes. Par simple prudence, il leur fallait abandonner la Renault verte, prendre un véhicule moins voyant pour surveiller le 51 de la rue Médine, un fourgon Fiat blanc. La grosse Mercedes qu'ils utilisaient d'ordinaire resterait sur place.

— Tu te souviens de l'Hotchkiss de Papa ? Quelle merveille !

Une longue berline noire fabriquée en 1938, merveille de mécanique. Paul Rivière avait roulé avec pendant toute la guerre avant de cacher la voiture durant de longues années. Il l'avait exhumée en 1955 pour la plus grande joie des jumeaux. Puis leur père l'avait revendue à un collectionneur.

— En résumé, expliquait Léontine à son frère qui conduisait le Fiat, ils sont trois. L'Arabe ne me paraît pas concerné comme les deux autres. La fille est plus inquiétante que le garçon, car elle a vraiment le type, pourrait bien être une descendante des S. H...

— Et pourquoi auraient-ils attendu si longtemps pour réapparaître ?

— Nous le lui demanderons si nous parvenons à l'approcher, d'une façon ou d'une autre. Il faut supposer une histoire peu banale mais moins invraisemblable qu'il n'y paraît. La folie, le refus de revenir en France, le fait d'être retenu dans un pays étranger. Tiens, l'URSS, avant qu'elle ne devienne Russie, détenait d'anciens déportés, ne voulait pas leur rendre la liberté. Certains avaient été témoins d'événements terribles. Cette fille serait venue 51 rue Médine avec des renseignements assez vagues. Elle réussit à pénétrer dans l'immeuble, et, encore plus fort, dans l'appartement condamné. Elle découvre ce que tu sais. Les initiales du monogramme la confortent dans ses

certitudes, mais elle veut une confirmation et recherche un expert capable de lui en apporter la preuve définitive.

— Tout ça je m'en fous. Nous avons les titres de propriété et elle ne peut rien contre ça. Elle et les deux autres sont en infraction, ils occupent un appartement qui ne leur appartient pas.

— Tu veux porter plainte ? ricana sa sœur.

Désormais, ils planquaient des heures durant rue Médine, surveillant les allées et venues des trois jeunes gens. Léontine avait d'abord filé le garçon (elle avait entendu le brocanteur l'appeler Mick), puis la fille. Cette dernière s'était rendue dans le IV^e arrondissement, en plein quartier juif. Ce qui l'effraya et justifiait en partie son hypothèse. La fille avait apporté un paquet chez un certain Samuel Flinn, en était ressortie vingt minutes plus tard, les mains vides, avait rejoint ce Mick à une terrasse de bar, non sans avoir compliqué son itinéraire mais Léontine ne l'avait pas lâchée d'une semelle. Faisant mine de lécher les vitrines, elle put approcher le couple absorbé par une conversation dont elle ne saisit, à deux reprises, qu'un seul mot, celui de drap. D'où sa visite à Daisy.

Depuis quelques jours, ils rentraient tard dans leur actuel domicile du XIII^e arrondissement. Bien avant la mort du père, ils avaient déjà pris cette habitude de changer sans cesse d'endroit, restant fidèles aux recommandations de Paul Rivière. Aussi leur cadre de vie évoluait-il souvent, sans vraiment les gêner, du luxueux duplex du VII^e avec villa sur le toit, jardin suspendu et piscine, au simple F3 au fin fond du XIII^e, proche du périphérique. L'héritage laissé par leur père comportait dix-sept appartements. Une constante méfiance léguée par Paul Rivière avec son patrimoine les maintenait dans une extrême vigilance, nuit et jour. Cinquante-huit ans après l'étrange transaction légale acceptée par leur père, ils ne faiblissaient pas, même si la perspective d'une vieillesse paisible les tentait. Le réveil des mémoires, les différents procès, celui de Papon, le meurtre de Bousquet et enfin la création de cette mission d'études sur les spoliations des biens juifs, aussi bien immobiliers que mobiliers, les avaient plongés dans une peur panique, les mobilisant plus que jamais. Et maintenant Daisy s'inquiétait de bruits anormaux dans l'appartement voisin...

Enfants, ils avaient toujours su qu'un danger inconnu menaçait leurs parents. Ils en prirent conscience très tôt, grâce aux constantes mises en garde de leur père. Ils n'avaient connu ni enfance insouciante, ni adolescence habituelle. En contrepartie, leur père était devenu leur idole, alors que d'autres jeunes s'excitaient sur les premiers chanteurs yéyés. Ils le vénéraient et Paul Rivière ne les avait jamais déçus. Son travail minutieux sur leurs caractères malléables avait porté ses fruits. Le jour de leurs dix-huit ans, il leur tendit la liste précise de tous les biens familiaux et leur raconta, sans le moindre cynisme, sans la

moindre honte, l'aventure surprenante des Rivières. Cette confiance absolue les bouleversa. Le père savait déjà que ses confidences recevraient l'accueil favorable de ses deux enfants. Ils apprirent dans quelles circonstances Paul Rivière était entré en possession des biens des Salmon-Heine. Une vente fictive neutralisée par une reconnaissance de dette du montant exact de la transaction indexée sur le prix du kilo de pain.

« Les Salmon-Heine abandonnèrent leur hôtel particulier de Neuilly à la fin de l'été 40 et sont venus habiter rue Médine, où nous étions déjà installés. Nous avons partagé l'appartement de douze pièces en deux. Et, même réduit de moitié, chaque lot était encore assez vaste même pour une famille de dix personnes. Les Salmon-Heine se cachèrent donc dans celui donnant sur la ruelle Gauthière tandis que nous menions une vie normale dans l'autre. Nous leur fournissions tout ce dont ils avaient besoin. Ils payaient en argent français, suisse, en dollars ou en pièces d'or. À plusieurs reprises la police française me convoqua, mais à la vue des actes de propriété chaque enquête n'allait pas plus loin. Cependant, en 1941, j'ai senti la nécessité de me prémunir contre ces interventions policières et je suis entré au CGAJ, le Commissariat général aux Affaires juives. Je fus affecté au SEC, le Service des enquêtes et contrôles, pour finir à la Police des questions juives. Je n'ai plus jamais été ennuyé. En 1943, après la défaite allemande de Stalingrad, j'ai démissionné, rejoint un réseau clandestin dépendant du Bureau central de renseignements et d'action gaulliste, le BCRA de Londres. J'ai obtenu facilement un brevet de résistance, comme tant d'autres et notamment Papon, à la Libération. Dans ce groupe résistant, beaucoup venaient de l'extrême droite et ne cachaient pas leur antisémitisme... »

Léontine lui avait demandé, avec sa brutalité habituelle qui cachait mal sa timidité, ce qu'étaient devenus les Salmon-Heine. À cette époque, elle et son frère osaient encore prononcer leur nom, mais par la suite ils se limitèrent aux initiales S. H., comme pour exorciser la charge de menaces contenue dans le patronyme entier.

« Début 42, ils ont quitté le 51 de la rue Médine, où ils ne se sentaient plus en sécurité. Moi-même je préférerais qu'ils s'en aillent. Pour eux j'ai acheté, sous un faux nom, un pavillon porte de Bagnolet. Je m'étais engagé à leur fournir tout ce dont ils auraient besoin. Depuis le charbon jusqu'aux journaux. Lorsque la rafle de juillet fut décidée, j'ai participé à sa mise au point. J'ai révélé leur adresse à la police, ce qui me valut des félicitations et de l'avancement. J'avais pris mes précautions pour qu'on ne puisse remonter jusqu'à moi, mais j'avais encore de grandes craintes. Ce ne fut pas la seule raison de ma décision. J'ai estimé alors que ces gens-là, les Salmon-Heine, jouissaient depuis deux siècles d'immenses richesses alors que les

Rivière avaient toujours connu la pauvreté. Il était juste que nous en profitions désormais... »

Les jumeaux, trente-sept ans plus tard, se souvenaient parfaitement de cet instant, de l'aveu tranquille. Leur père tout de suite après s'était tu, les avait regardés longuement l'un après l'autre dans l'attente de leur réaction, ne doutant pas de leur sentiment. Il les avait étroitement associés, dès leur naissance, en 1943, à son quotidien, à ses activités, à ses ambitions comme à sa propre conception de la vie en général. Les Rivière, aussi loin que l'on remontait dans le cours des âges, n'avaient vécu que de la bonne volonté de plus puissants qu'eux. Lui, Paul Rivière, à force de travail et d'obstination, était devenu régisseur immobilier. Suite à un litige entre un de ses clients et les Salmon-Heine, il avait fait la connaissance d'un vieillard effrayé par la montée du nazisme en Allemagne, la Nuit de Cristal du 9 novembre 1938, ce pogrom qui frappa tous les Juifs de ce pays, leur déportation, la confiscation de leurs biens. Paul Rivière bénéficiait d'une réputation de grande intégrité et Salmon-Heine lui fit, au printemps 1940, cette étrange proposition d'une vente fictive compensée par une reconnaissance de dette. Paul disposerait de la moitié des revenus du patrimoine durant toutes les hostilités, l'autre étant versée aux Salmon-Heine. Les nazis vaincus, une prime élevée lui serait également versée au moment de l'échange des actes de vente fictifs contre la reconnaissance de dette.

Les jumeaux répondirent à son attente par la voix rude de Léontine :

« Nous te remercions, Papa, de ta confiance et nous estimons que, sauf nécessité impérieuse, il sera désormais inutile de revenir sur les circonstances de notre enrichissement. Tu as agi en bon père de famille, en vrai *pater familias*, et nous ne l'oublierons jamais. Notre groupe familial a plus de valeur et d'importance à tes yeux, comme aux nôtres, que certaines notions d'humanité, de morale idéologique, toutes ces élucubrations qui voudraient culpabiliser chaque être vivant. Au lycée, René et moi ne supportions pas ces cours d'histoire où l'on nous assommait avec la responsabilité collective, et bien d'autres âneries... »

D'abord ému aux larmes, Paul Rivière, reprenant vite son sang-froid, leur avait révélé que jamais il n'avait pu mettre la main sur cette fameuse reconnaissance de dette.

— Elle fut certifiée devant notaire, entérinée par lui dans la ville de Tours et devant témoins. Ce notaire était un grand ami des Salmon-Heine, qui avaient des intérêts dans cette région. Nous nous y sommes tous retrouvés lors de la débâcle de juin 40 qui mettait le pays sens dessus dessous. Plus tard, ce notaire invoqua ces événements pour antidater les actes de vente. Quelques semaines plus tard, le gouvernement de Vichy édictait les premières lois restrictives envers

les Juifs. Nous n'avions plus grand-chose à craindre côté notaire, puisqu'il mourut en 1944. Mais si jamais le document se trouvait détenu par un descendant des Salmon-Heine, les successeurs de Me Durand en retrouveraient trace dans leurs archives notariales. Nous sommes propriétaires en toute légalité, mais sous la menace d'une créance exigible à n'importe quel moment. Notre patrimoine actuel ne suffirait pas à la couvrir et nous serions ruinés...

— Combien étaient-ils porte de Bagnolet ? demanda alors Léontine.

— Dix. Le vieux, le grand-père, deux fils, deux brus, cinq enfants, âgés de dix-huit mois à dix-huit ans.

— Aucun n'est revenu ?

René se souvenait que le ton de Léontine s'était quelque peu dégradé alors que son visage n'exprimait aucun sentiment, encore moins d'émotion.

Le Mémorial de la Déportation juive ne comporterait que huit noms, avait précisé Paul Rivière sans autres commentaires. Avait-il lui-même vérifié la présence de ces huit noms ? Ils comprirent qu'il avait envoyé quelqu'un, sans oser faire préciser les prénoms. Pour la première fois leur père avait fui la trop grande précision, préférant un flou qu'il trouvait peut-être rassurant. Les jumeaux, certaines nuits, refaisaient malgré eux cette soustraction effroyable, dix moins huit, restaient deux S. H., jeunes ou vieux, hommes ou femmes. Deux membres de cette famille, peut-être absents du pavillon lors de la rafle des 12 et 13 juillet 42, ou évadés du Vél'd'Hiv ou des camps en Pologne ?

Alourdis par ces souvenirs démoralisants, ils regagnaient ce soir-là leur appartement du XIII^e, un trois-pièces quelconque meublé de bric et de broc. Ils s'y plaisaient, retrouvaient sans se l'avouer la simplicité appauvrie de leur famille jadis. Ils passaient pour un couple de retraités paisibles, mais la découverte de ces jeunes inconnus fouillant l'appartement de la rue Médine avait fortement mis à mal cette sérénité de façade.

René avait téléphoné à un ancien du Commissariat aux Affaires juives, ami de son père Paul. Réfugié en banlieue, il venait en aide à tous ceux de cette époque qui redoutaient des poursuites, surtout la mise en accusation pour crime contre l'humanité.

« Samuel Flinn ? Gardez-vous de lui, il figure sur la liste des personnes pressenties pour cette fameuse mission d'études sur les spoliations, et il sera sûrement chargé d'expertiser des objets saisis sur le marché des antiquaires. Il travaille depuis des années pour des coreligionnaires qui veulent reconstituer leur patrimoine confisqué. »

Assis chacun dans un fauteuil, le frère et la sœur dînaient, un plateau de charcuterie sur leurs genoux. Le chien Harold appuyait la tête sur la cuisse de René.

— Et s'il s'agissait d'employés à l'étude de Tours, des fouineurs qui

auraient retrouvé trace de la vente fictive et surtout de la dette ? S'ils étaient venus fouiller le 51 pour retrouver la créance et nous faire chanter ? dit René, la bouche pleine de salade de museau.

— Pourquoi faire expertiser les draps par ce Flinn ? répliqua sa sœur.

— Sans le document, ils ne peuvent rien faire...

— Ne sois pas trop insouciant. Ça bouge partout, même la Ville de Paris fait enquêter sur d'anciennes acquisitions sous l'Occupation. Tout le monde vient au secours de ces youpins.

— Dispense-toi de tels mots. Papa n'avait jamais une parole insultante pour eux. Il n'avait aucune animosité, ce qui faisait sa force. Boulin, qui m'a renseigné sur ce Samuel Flinn, est un exalté, lui, qui agissait par conviction haineuse mais se remplissait les poches au passage.

— N'empêche que cette fille au visage plâtreux, aux longs cheveux noirs, a un faciès sémite...

— Tu sais bien que seule la propagande de Vichy a contribué à répandre cette notion de faciès sémite. C'est absolument faux. Évite de te laisser emporter par ces idées d'une époque que nous devons oublier. La seule chose à faire pour nous, c'est de défendre notre avoir. C'est tout.

— D'accord, mais cette fille me fait peur. Plus que le garçon.

Léontine partie, Daisy vint gratter à la porte de communication de la salle de bains derrière laquelle attendait Zon. La vieille dame paraissait toute guillerette.

— Elle voulait pénétrer là-bas... Je veux dire là et je lui ai dit que j'avais jeté toutes les clés, ce qui l'a rendue furieuse.

— Mais... fit Zon, interloquée. Qui était-ce ? Une amie ? Elle se serait permis...

Daisy soupira de cette nouvelle gaffe, se jeta à l'eau :

— Ma fille. La jumelle de mon fils René, voilà, tu sais tout mais c'est un secret. Ils ne veulent pas que je fasse allusion à eux. Elle désirait compter les draps, quelle rapacité tout de même ! Elle ne peut rien en faire mais veut être sûre qu'ils sont toujours là. Pour moi, elle se doutait que tu étais chez moi. Leur père a dû leur raconter qu'en 1940 et jusqu'à son départ Corinne était tout le temps avec moi, ne disparaissait que lorsqu'il rentrait. Elle a peur qu'une descendante des Salmon-Heine ne vienne réclamer son dû. Ne les approche jamais. Ils sont... Je ne peux les accuser ouvertement mais ils me font peur...

— Daisy, je ne suis pas la descendante de ces... Bon, je ne sais déjà plus. Arrêtez de jouer la vieille dame qui perd la tête. Est-ce votre attitude de défense envers vos enfants ? Moi, je sais que vous avez toutes vos idées. Maintenant il faut nous séparer, mes amis ne vont pas tarder...

La porte se referma sans que Daisy ait demandé de quels amis il s'agissait. Bachir revint avec des achats de nourriture italienne, craignant de lasser ses compagnons avec la cuisine de son pays.

— Tu es seule ? Où sont-ils encore passés ?

— Ça, je n'en sais rien.

Il la regarda de cet air sérieux que Louette ne supportait pas.

— Zon, tu n'as pas l'impression que Louette et Mick se sont associés en quelque sorte, pour faire un coup ? Qu'ils couchent ensemble je m'en fous, je n'ai pour Louette qu'un vague sentiment, mais ce squat est le plus chouette endroit que j'aie connu ces dernières années. J'ai zoné dans des endroits infects en compagnie de véritables épaves ou

de crapules qui m'auraient tranché la gorge pour quelques francs. Ici je rentre, je retrouve du calme, je me sens en sécurité. Je ne voudrais pas que ces deux imbéciles attirent l'attention des flics ou d'autres propriétaires que la vieille dame. Elle doit avoir de la famille qui un jour ou l'autre viendra aux nouvelles si on se fait remarquer...

Cette histoire de draps brodés pouvait effectivement leur attirer des ennuis. La fille de Daisy s'en inquiétait déjà.

Bachir ouvrait les cartons de pizza, la barquette de cannellonis à la sauce tomate.

— Mon boulot de brûleur de têtes de mouton rue Doudeauville est terminé jusqu'à la fin de la semaine prochaine. Il faut que je me débrouille jusque-là. Est-ce que Mick et Louette revendraient des objets dérobés ici ? Tu n'as rien remarqué de tel ? (Zon, ne sachant que répondre, haussa les épaules.) Pour Louette et certainement pour Mick je suis de la race des connards, de ceux qui cherchent du travail et rêvent d'une vie pépère. J'ai des principes. Il me serait impossible d'aller fouiller dans ces meubles entreposés ici pour voler quoi que ce soit. Je sais que s'il l'apprenait, mon père en serait malade.

Elle se sentit réconfortée par cet aveu naïf, elle qui n'aurait jamais rien volé où que ce soit, pas plus dans son magasin qu'ici. Elle crut bon de lui raconter son petit mensonge au sujet des provisions qu'elle n'avait jamais dérobées dans sa grande surface mais toujours payées.

— ... j'ai toujours été réglo, conclut-elle. J'ai même une remise de huit pour cent. Mais je ne voulais pas passer pour une fille stupide. Certains n'hésitent pas, sous prétexte que les chefs de service et les gérants sont minables...

Bachir riait de sa gentille duplicité et ils mangèrent l'une des pizzas tant qu'elle était chaude. Ils étaient en pleine discussion sur leurs enfances respectives lorsque Louette cogna à la porte d'entrée comme une folle, ayant oublié le code de reconnaissance. Ils se regardèrent, effrayés, jusqu'à ce que Bachir se décide à aller ouvrir.

— Alors merde, vous vous décidez ? Vous baisiez ou quoi, que j'ai dû poireauter ?

Elle bouscula son copain, s'enferma dans la salle de bains, hurla depuis là-bas qu'elle avait oublié d'ouvrir le robinet de la chasse et que tout cet endroit était une véritable chiotte.

— Vivement que je puisse me tirer, et j'espère que ça ne va pas tarder !...

Elle s'affala sur une chaise, regarda les pizzas, les cannellonis d'un air dégoûté :

— Comptez pas que je bouffe ça. Et vous vous shootez au rouge capsulé ? Y a même pas une bouteille de scotch par ici, pour vivre autrement que des ploucs ?

Bachir déchirait soigneusement le carton d'une pizza et entassait les

morceaux dans un sac de plastique. Elle ricana, le traita de bonne petite ménagère, de bonniche, laissa entendre que son copain Michel, le « pédé », était en train de le féminiser, mais elle ne parvenait pas à prononcer correctement ce verbe.

— Vous allez vivre ensemble, lui au boulot toi à la cuisine ?

Ils souriaient parce qu'elle avait bredouillé et d'un coup elle saisit la barquette de cannellonis, la balança en direction de Bachir, le rata, pâtes et sauce tomate dégoulinant le long du mur désormais rouge sang juste au-dessus de l'évier.

— Faites chier !

En titubant elle partit se coucher pendant que Zon et Bachir se hâtaient de nettoyer le mur, mais la vieille peinture avait déjà absorbé le jus et une grosse tache rose semblait les narguer, pareille à un soleil malade.

— Depuis qu'elle a dû renoncer à la drogue, ce sont les whiskys-Coca, jusqu'à douze dans une journée.

— Mais avec quel argent ?

— Tu le demandes ? Elle racole, discrètement car elle risque gros si la police la retrouve.

Devait-elle lui dire qu'elle avait surpris des signes de connivence entre elle et Mick, qu'ils s'intéressaient aux draps brodés de l'appartement ? Elle ne voulait pas les moucharder mais s'inquiétait de la tournure prise par cette occupation illicite, avait hâte de reprendre son travail. Elle reviendrait souvent voir Daisy. Jamais elle ne pourrait l'oublier.

— Qu'est-ce qui te tracasse ? demanda Bachir. Mick ?

Elle faillit éclater de rire. Mick devait attendre dans un bistrot voisin le moment de rentrer, laissant s'écouler un délai entre l'arrivée de Louette et la sienne. Ils n'avaient pas dû se quitter de la journée. Ces draps pouvaient-ils rapporter autant d'argent ?

— Si tu veux, demain, on pourrait aller au cinéma tous les deux, proposa Bachir. Il y a le film *Le Poulpe* qui vient de sortir, ça te dirait ? Ou bien un film moins violent, si tu préfères ?

Comment lui dire que le lendemain, samedi, elle devait emmener Daisy au jardin du Luxembourg que la vieille dame n'avait pas revu depuis des années ?

En se réveillant la tête lourde vers dix heures du matin, le silence de l'appartement finit par l'indisposer. Elle se serait volontiers enfoncée sous ces couvertures empestant le vieux mais interpréta ce calme sournois comme un avertissement menaçant. Elle glissa hors de sa chambre, certaine qu'un danger s'était infiltré dans ce squat. Zon toujours matinale, toujours plus ou moins affairée dans la cuisine, peaufinant son personnage de jeune fille dévouée, Zon avait disparu. Certaine que Mick avait filé lui aussi en emportant les draps, elle pénétra dans la chambre du couple. Vide. Elle s'injurait d'avoir trop bu la veille. En sortant de l'hôtel, Mick et elle s'étaient séparés, chacun excité par l'envie de dépenser en solitaire l'argent partagé.

Elle arracha les derniers billets de sa poche, les compta, les recompta, il ne lui en restait que trois de deux cents francs. Il y avait eu la moitié du prix de la chambre, mais combien de whiskys-Coca ? Dans le vestiaire de l'entrée, les draps étaient toujours là, en un énorme paquet malcommode à transporter. Ficelé avec des bandes d'étoffe, de quoi attirer l'attention dans les rues, le métro.

Ce fut dans la cuisine qu'elle trouva un grand sac du centre commercial de Bagnolet où travaillait Zon. Sans précaution elle le secoua au-dessus de la table, y fourra six draps, mais les dessus-de-lit ne purent y pénétrer. Le vieux Samuel Flinn allait devoir casquer six fois quatre mille, sans ristourne. L'argent empoché, elle disparaîtrait, malgré la tentation permanente qu'offraient tous ces objets de valeur entassés dans cet appartement.

Une seule clé permettait d'ouvrir la porte et curieusement elle n'avait pas été emportée par Zon. L'imbécile respectait à la lettre les consignes de Bachir : « Le dernier à quitter le squat emporte la clé mais s'arrange pour rentrer le premier. » Zon sachant qu'elle dormait avait donc laissé la clé. En se dépêchant elle pouvait faire plusieurs voyages entre le domicile de Flinn et la rue Médine, proposer plusieurs lots de ces draps brodés. Cinquante mille, soixante si elle ne perdait pas de temps ?

Voulant éviter la station Belleville, la plus rapprochée du 51, elle

décida d'aller jusqu'à Pyrénées, une station lointaine, une autre ligne. La cuite de la veille avait laissé des séquelles et ce sac pesait une tonne, l'essoufflait. Elle entra dans le premier bistrot venu, commanda un espresso. La tête dans sa main, elle ne vit pas entrer cette femme en fourrure noire démodée qui vint s'immobiliser devant sa table. Croyant que le garçon attendait d'être réglé ou une autre commande, elle soupira :

— Un autre espresso.

— Acceptez-vous que je m'assoie en face de vous ? J'ai quelque chose d'important à vous soumettre, dit une voix qui hésitait entre deux tonalités.

Elle se crut perdue. Une auxiliaire de justice ou une fille flic pouvaient seules posséder ce genre de voix. Sans cette gueule de bois qui l'affaiblissait elle aurait bondi, renversant la bonne femme pour galoper à travers ces rues qu'elle connaissait si bien.

— Ma proposition sera sans nul doute très au-dessus de celle que Samuel Flinn pourrait vous faire et nous ne poursuivons pas, lui et moi, le même but.

Jusque-là elle n'avait pas osé relever la tête, de crainte de découvrir le visage faussement serein d'une femme flic cachant sa jubilation. Ce manteau noir en astrakan, d'une autre époque, devait peser lourd et il fallait cette carcasse osseuse, ces épaules massives, pour rester à l'aise dans cette armure de poils. Le visage, bien que taillé à la serpe, gardait quelque chose de plus neutre dans sa rustique laideur que la voix, franchement loupée.

— J'achète sans poser de questions, dit l'inconnue qui s'assit d'un coup, faisant craquer la chaise. J'ai des amateurs pour les broderies dessinées par Bony et réalisées par B.L.V. Saviez-vous que Samuel Flinn appartient à un organisme semi-officiel, la Mission d'études sur les spoliations des biens juifs durant la guerre ?... (Le mot « juif » avait provoqué un dérapage de la voix dans une nuance peut-être furieuse.) Ce Flinn a su vous appâter habilement, mais il ne paiera jamais à sa juste valeur le contenu de votre sac de grande surface. Vous auriez peut-être dû mettre un journal, un morceau d'étoffe dessus pour le dissimuler...

Effectivement le sac béait, révélant le linge de maison aux plis jaunis par le temps. Maladroitement, Louette essaya de le refermer mais il était trop gonflé. Elle ne put même pas nouer les poignées.

— Combien y en a-t-il ?

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre ? Je ne vous connais pas, je ne connais pas ce type dont vous me parlez.

— C'est Harry, le brocanteur, qui m'a mise au courant, vous savez le brocanteur de Saint-Ouen que votre ami Mick est allé trouver. Harry aurait dû l'orienter vers moi tout de suite, au lieu de le diriger vers

Flinn. Harry doit lui être redevable, sûrement...

— Vous m'avez suivie ? Comment connaissiez-vous mon adresse ?

— Il y a toujours un hasard bienvenu. Ces draps portent en monogramme les lettres S. H. d'après Harry, et je sais à qui ils ont appartenu. Voyez-vous, mes parents ont servi chez ces gens-là jusqu'à la guerre. À Neuilly, puis quand les... S. H. ont déménagé rue Médine, ils ont aidé à faire les paquets. Je savais donc que tout le linge de maison se trouvait dans cet immeuble de la rue Médine, au-dessus de l'ancienne fabrique de confection. Ce n'est pas plus compliqué que ça.

Léontine avait toujours possédé cette faculté d'inventer des fables hautement crédibles, entraînant ses auditeurs dans des méandres de précisions pour mieux les convaincre. Mais Louette appartenait à une génération qui ne croyait plus aux fables, une génération trop avertie des ruses des adultes pour s'en laisser conter.

— Le hasard, se moqua-t-elle, le vrai mélo à sangloter dans les chaumières, les parents vieux domestiques... Chez qui ? Pourquoi refusez-vous de prononcer autre chose que des initiales ? Ça vous tordrait la bouche ?

— Combien de draps ? Cinq, six ? Quarante mille, en liquide bien sûr. Et une option sur le reste. D'après ce que me racontaient mes parents, votre incrédulité ne peut quand même pas les faire disparaître, il y avait des douzaines de draps, des taies, des dessus-de-lit. Une véritable fortune. Mais j'oublie le reste, l'argenterie, la porcelaine, les cristaux. Ils se souvenaient d'un service en vermeil, existe-t-il toujours ? Quelqu'un a-t-il racheté tout ça, ou bien le 51 de la rue Médine reste-t-il encore aujourd'hui une véritable caverne d'Ali Baba ?

— Vous me guettiez là-bas depuis quand ? Je suis rentrée tard, j'en sors à peine, vous y avez passé la nuit ?

— Vous êtes exagérément méfiante mais je vais faire avec. C'est simplement une question de flair qui m'a poussée à faire le pied de grue en face du 51.

— Le pied de grue ou bien dans la fourgonnette verte, à me guetter à travers des grattages de la peinture noire des vitres ?

Le piège, la fourgonnette ayant été repérée par Bachir bien avant que Mick ne se rende chez Harry puis chez ce Samuel Flinn. Plusieurs jours durant, le véhicule avait stationné là, avait affirmé Bachir.

— Quelle fourgonnette verte ? murmura Léontine, soulagée que René et elle aient décidé de ne plus l'utiliser. Je me vois mal dans une fourgonnette, ajouta-t-elle avec un petit rire vaniteux. Je roule en Mercedes. Je ne m'en vante nullement, mais je veux prouver le sérieux de mes offres. Elle stationne toujours là-bas, sur le boulevard. Vous avez deux amis qui occupent avec vous cet appartement du 51. Est-ce la vieille dame du même étage qui vous le louerait ?

Deux amis et elle, pas de Zon. Bien sûr, Zon l'effacée, Zon à laquelle on ne prêtait pas attention avait échappé à l'œil de rapace de cette inconnue.

— Un Arabe, je crois, et peut-être un Espagnol ou un Italien, ce Mick. Ne perdons pas notre temps. Quarante mille tout de suite en attendant mieux.

Louette se refusait à y croire, se cramponnait à sa méfiance presque innée puisque datant de sa toute petite enfance. Elle avait toujours rejeté les occasions trop belles, les offres « trop pomme rouge caramélisée ». La quête du bonheur au moindre prix, très peu pour elle.

— Comme c'est regrettable, dit Léontine en se redressant. Samuel Flinn a su vous convaincre avec juste une petite avance. Vous allez vous retrouver devant cette mission d'études, vous ne pourrez plus vous enfuir. On vous accusera du vol des draps pour vous forcer à parler. Ils ne vous lâcheront plus.

Un tribunal l'avait condamnée par défaut à cinq ans de prison. Elle risquait l'arrestation à tous les coins de rue, une nouvelle comparution, peut-être une moindre peine, deux, trois ans, mais elle n'accepterait même pas huit jours.

Cette femme se levait, écartait le garçon qui se décidait à s'enquérir de ce qu'elle désirait boire.

— C'était mon unique tentative. Je ne peux passer des heures à vous convaincre.

Jusqu'au bout Louette n'y crut pas. Combien lui avaient fait le coup de s'en aller, pour finir par se retourner et revenir avec une proposition nouvelle améliorée. Un inspecteur qui l'interrogeait autrefois pratiquait ce jeu, faisait mine de l'abandonner à un collègue brutal, revenait toujours. La femme en fourrure passa le seuil du bistrot et Louette cramponna son sac de draps, croisa le regard attentif du garçon, abandonna deux pièces, resta debout comme assommée par sa déveine, marcha vers la sortie, se pencha avec précaution, vit la fourrure noire qui descendait vers le boulevard. Alors elle se mit à courir, ce sac encombrant battant sa cuisse droite. Elle essaya de crier mais l'alcool de la veille avait effrité sa voix. Et aussi ses chevilles, une crampe douloureuse l'obligeant à s'arrêter net. Là-bas, la tache noire se mêlait encore à quelques couleurs vives des passants de ce quartier mais finirait par s'estomper.

Léontine s'immobilisa pour regarder à droite et à gauche avant de traverser et son regard remonta jusqu'en haut de la rue Bisson. Louette, épuisée, s'appuyait contre le rideau de fer d'une boutique abandonnée, haletait à mourir. À quinze ans un problème pulmonaire, puis six ans de drogue, le reste en alcool. Elle vit le manteau noir hésiter, ferma les yeux de crainte que le miracle ne se dissipe.

— Hé, mam'zelle, tu es malade ?

— Fous-moi le camp ! cracha-t-elle au visage du Tunisien qui la regardait.

Il eut un geste fataliste, s'éloigna. Était-ce une de ces mouches qui flottent, indépendantes de la volonté, dans l'œil, ou bien cette paysanne travestie en bourgeoise ridicule qui s'en revenait vers elle ? Louette en aurait pleuré d'incertitude.

Assis à la terrasse de cette brasserie d'où il pouvait surveiller l'entrée de l'immeuble, Mick luttait contre une puissante envie de dormir et une rage enfantine de ne pouvoir le faire. Lorsqu'il avait frappé au troisième étage, à onze heures du matin, personne n'était venu lui ouvrir. Ils étaient donc tous sortis, même Zon, qui répugnait à le faire ? Une belle bande de salauds. Fou furieux, il s'était emporté au point de donner des coups de pied dans la porte jusqu'à ce qu'une voix tombe du quatrième, pour le coiffer d'angoisse et lui rappeler qu'il n'était qu'un clandestin dans ce lieu.

« Que se passe-t-il, qui êtes-vous ? Nous allons prévenir la police si vous continuez... »

Honteux comme un rat, il avait filé et depuis il était là, à boire des cafés, recomptant ses pièces de monnaie. Bientôt il devrait se lever et partir, il ne savait où. Avec l'argent du drap il avait rejoint d'anciens copains du XVIII^e, sachant que chaque vendredi soir ils jouaient au poker toute la nuit. Quelle nuit d'émotions, de déveine ! Au début il gagnait, près de dix mille francs, mais vers cinq heures il avait tout perdu. Il avait somnolé sur l'escalier d'un métro, attendant l'ouverture des grilles, espérant dormir rue Médine tout son soûl.

Pourquoi Zon était-elle sortie, pourquoi n'était-elle pas en haut de cet immeuble à se ronger les sangs à son sujet puisqu'il n'avait pas reparu depuis la veille ? Il la détestait.

Le copain de Bachir, Michel, aurait pu venir travailler un samedi, par un coup de chance, mais non, les bureaux étaient fermés. La seule personne qu'il avait vue rentrer au 51 était un petit vieux tirant un chariot d'où dépassait du vert de poireau.

Le serveur le surveillait sans se cacher. Le dernier café avait été réglé en pièces d'un franc et ce client avait une sale tête mal rasée, ravagée par une hargne intérieure. Mick chercha le numéro de téléphone de ce Michel dans son carnet, mais en vain. Il ne l'avait rencontré que trois ou quatre fois, ne savait même pas où il habitait. Louette disait que c'était un homo, mais il s'en foutait. Ce type aurait peut-être un double de la clé du troisième. Même s'il ne voyait pas

bien pourquoi le copain de Bachir aurait eu ce double.

Son regard fatigué errait sur la façade, qui aurait eu grand besoin d'un ravalement. Les bureaux s'éclairaient de hautes fenêtres, souvenir de l'ancienne fabrique d'avant-guerre. Au rez-de-chaussée, que personne n'utilisait, les volets de fer rouillaient depuis des années. Il se disait que cet immeuble avait une histoire où la guerre jouait son rôle, mais les explications de Louette s'étaient dissipées dans sa mémoire. Il se demandait si une fois dans l'immeuble il ne pourrait pas trouver un endroit pour se coucher, soit au rez-de-chaussée, soit dans le sous-sol, dont il apercevait les soupiraux. Au quatrième ne vivaient que des vieux qui, au cours d'une longue vie, avaient certainement entassé dans leur cave des vieux matelas, des canapés effondrés, enfin des meubles hors d'usage sur lesquels il pourrait enfin s'étendre.

Il savait qu'il ne pouvait plus rien s'offrir à boire et quitta la terrasse, fit un détour avant de revenir sur le trottoir d'en face, espérant avoir démobilisé le serveur. Il pénétra dans le hall mais les quatre portes du rez-de-chaussée ne lui laissèrent aucun espoir. Il trouva facilement l'accès de la cave sous la montée d'escalier.

Des marches et un large corridor se présentèrent. Il se sentait mal à l'aise sous ces voûtes où l'écho de ses pas le poursuivait. Un autre couloir croisait celui qu'il suivait, distribuant plusieurs portes basses, d'une épaisseur peu commune. Il espérait des protections fragiles qu'il aurait pu défoncer aisément. Revenu au pied de l'escalier, il vit que celui-ci entamait une deuxième volée vers un second sous-sol. Où se trouvait donc la chaufferie ? Qu'il profite de sa chaleur, au moins...

Ce niveau était plus ramassé, plus bas de plafond. Le sol en terre battue n'avait pas aussi largement entaillé les fondations qu'au premier niveau et un seul corridor, aux lampes fluettes, desservait des caves particulières. Machinalement, il faisait courir ses doigts sur le haut des chambranles, par vieille habitude de cambrioleur. Ce fut au-dessus de la troisième porte qu'il trouva une clé, l'enfonça dans la serrure, redoutant un grincement d'outre-tombe mais tout baignait dans l'huile, plus exactement dans une graisse rouge. Il ne trouva aucun interrupteur, dut relancer la minuterie pour essayer de discerner un coin où s'étendre, crut que le besoin de sommeil l'hallucinait.

La minuterie n'envoyait qu'une lumière aussi limoneuse que le sol, mais il découvrait au fond de cette cave un autel d'église ou de chapelle recouvert de dentelle, de bouquets de fleurs séchées dans des vases blancs. Et un nombre invraisemblable de cierges et de bougies, non seulement sur l'autel, simple table de monastère dissimulée sous les valenciennes, mais dans les anfractuosités des murs, collées à la cire sur des sellettes.

Il en alluma plusieurs au passage, ce qui lui permit de vérifier qu'il y avait bien deux prie-Dieu devant l'autel. Complets avec siège et marche pour s'agenouiller, le tout recouvert de velours damassé, gorgé de l'humidité ambiante.

— Une chapelle ?

Il cherchait un autre nom. Les fleurs étaient bien sûr séchées ou artificielles, mais les vases, de simples pots de verre, avaient été soigneusement peints en blanc. Il ignorait pourquoi.

— Une chapelle ?

L'autre nom ne venait pas, celui qu'une de ses amies, guide dans un château de la Loire, avait souvent prononcé devant lui. Un lieu consacré où les aristocrates se recueillaient.

— Un oratoire, fit-il à mi-voix.

Il n'avait plus d'allumettes pour les cierges mais sur l'autel attendait un briquet de salon, fabriqué dans l'ogive d'un petit obus.

— Merde, un briquet à essence...

Il reprit ses illuminations, sachant que sinon il s'enfuirait loin de cet étrange oratoire. Il recula pour juger de l'effet obtenu et remarqua alors le caractère particulier des chandeliers. Il revint vers l'autel pour les examiner de plus près. Il n'avait pas la berlue. Il regarda autour de lui, certain que d'autres signes confirmeraient ses hypothèses, en découvrit un au-dessus de la porte.

Après ces heures agréables passées au jardin du Luxembourg, Daisy paraissait lasse. Dans le wagon elle fermait les yeux avec un petit sourire triste. Pourtant elle s'était bien amusée, avait voulu manger des sandwiches, des glaces, boire du Coca-Cola et suivre les jeux des enfants sur les pelouses.

— Où sommes-nous ?

— République, nous changerons à Père-Lachaise.

Daisy hocha la tête, ne se rendormit pas, resta même songeuse et lorsque le moment venu Zon se leva pour descendre, elle la retint :

— Ça te dérange que nous allions porte de Bagnolet ? Nous ne perdrons pas beaucoup de temps...

— J'ai tout le temps, dit la jeune fille.

Sans insister, Zon s'assit à nouveau. À l'arrêt Porte-de-Bagnolet, côté boulevard Davout, Daisy lui saisit le bras pour l'entraîner et traverser la place. Elle parut quelque peu décontenancée.

— Tout a vraiment changé, murmura-t-elle, je ne reconnais plus rien. Il n'y avait pas tant d'immeubles autrefois, on trouvait des pavillons, des jardins, des terrains vagues. Pendant la guerre, c'était encore la campagne ici et les gens y cultivaient des légumes, surtout des pommes de terre... (Elle soupira.) Une ruelle, un portail en bois qui cachait le jardin. Je ne crois pas qu'on puisse voir beaucoup de portails en bois, désormais.

Elle ralentissait le pas, ne savait plus où aller exactement.

— Je venais jusque-là avec la panière de blanchisseuse.

— Celle qui se trouve dans votre salon ? Et la Thermos ?

— Les provisions se trouvaient sous une pile épaisse de linges sales, draps, serviettes de toilette et de table. J'utilisais une astuce. Je mouillais ce linge, l'oubliais ensuite. Il finissait par sentir mauvais. Je cachais le ravitaillement dessous et quand les agents ou ceux du contrôle économique ouvraient la panière, l'odeur les faisait fuir. « Que voulez-vous, je leur disais, les gens ne sont pas très propres et comme ils manquent de savon... »

Elle eut un petit rire ravi. Et reprit :

— Il y avait aussi la Thermos. Nous y voilà. Le vieux Salmon-Heine souffrait du diabète. Avant-guerre, il fut l'un des premiers à recevoir des injections d'insuline mais par la suite ce fut impossible. Il ne pouvait manger n'importe quoi, le pauvre, alors que les produits étaient si rares...

— Mais, Daisy, je croyais qu'ils étaient restés plus longtemps rue Médine. Jusqu'au bout. Alors, pourquoi venir ici ? Corinne vous avait donc quittée ?

— Je te l'ai expliqué mais tu n'y as pas prêté attention. Oui, Corinne est venue dans ce pavillon aujourd'hui disparu.

— Ils sont partis à cause de la Lise Calot, je ne l'aime pas, cette ancienne danseuse des Folies-Bergère.

— Ils ne se sentaient plus en sécurité rue Médine, peut-être à cause de la Calot, et aussi de Paul, qui les encourageait à venir ici. C'était un pavillon modeste mais entouré de hauts murs, avec un portail en bois. Je ne sonnais jamais car j'avais la clé. J'entrais mais, une fois le portail refermé, je restais là, immobile, le temps que quelqu'un, en général c'était toujours ma chère Corinne, me voie et me fasse signe d'entrer. Nous étions alors en hiver 1942 et il faisait très froid, non seulement la nourriture manquait mais aussi le charbon, le bois. L'électricité et le gaz étaient souvent coupés. On parlait à ce sujet de délestages...

Daisy s'immobilisa devant l'entrée d'une rue, disant que le stade en face n'existait pas alors.

— Une fois par semaine l'une des brus me remettait la Thermos car le vieux monsieur était trop gêné pour le faire lui-même.

— Mais pourquoi ? demanda Zon.

— La Thermos contenait des échantillons d'urine des dernières quarante-huit heures que je portais à l'analyse, à cause du sucre. La Thermos était toujours dans mes draps et un jour je fus arrêtée, près du Père-Lachaise. Les agents ne voulaient pas me croire, ont ouvert la Thermos et l'ont refermée, dégustés. C'était au retour. Il me semble que ce café existait alors, allons-y boire un thé...

Depuis un moment Zon avait des inquiétudes, se demandant qui des trois autres avait emporté la clé du squat. Nul ne devait savoir qu'elle empruntait une porte de communication pour passer chez Daisy et sortir de chez elle. Mais n'allaient-ils pas tous se trouver sur le palier ?

— ... le plus difficile était de leur faire livrer du charbon. Paul connaissait un bougnat qui en vendait au marché noir, mais les Salmon-Heine ne pouvaient ouvrir à ce livreur et se montrer. Alors je me déplaçais, jouais à la maîtresse de maison. L'Auvergnat et son fils vidaient les sacs par un soupirail de la cave. J'avais préparé une bouteille de vin et deux verres et je leur payais le coup, les raccompagnais au grand soulagement de toute la famille dissimulée.

Le charbonnier a toujours pensé que je vivais seule dans ce pavillon.

Elle souleva son sachet de thé, attendit que la dernière goutte mordorée tombe.

— Les Salmon-Heine ne se rendaient pas toujours compte des problèmes des gens à cette époque. La moitié des loyers de leurs appartements leur revenait et ils pouvaient vivre à peu près convenablement. Mais ils ne se doutaient pas des difficultés pour se procurer du charbon par exemple, et ils le brûlaient sans regarder, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un seul boulet dans la cave. Ce qui mettait Paul en colère. Pourtant, il y gagnait gros. Les restrictions devenaient de plus en plus sévères...

Elle but quelques gorgées de son thé.

— Ils furent contraints de passer une semaine horriblement froide sans charbon, le temps que Paul en retrouve. Les pauvres gens ! La petite Ariel, qui n'avait pas deux ans, souffrait d'engelures. Le pharmacien où j'achetais la pommade devenait soupçonneux. Il nous connaissait, Paul et moi, voyait bien qu'on n'avait pas d'engelures. Des bruits avaient couru sur la présence des Salmon-Heine chez nous. Quand Paul est entré au Commissariat, il put apporter la Thermos au laboratoire de la police pour les analyses...

— Il est devenu policier ? Vous parlez de commissariat...

— Non, le CGAJ, le Commissariat général aux Affaires juives. Paul était enquêteur pour le service des enquêtes et contrôles, mais il y eut d'autres appellations, et depuis si longtemps je m'y perds. Pétain avait créé tout ça contre ces pauvres gens.

— Mais quels pauvres gens, Daisy ?

Celle-ci la regarda, interloquée. Pas un instant elle n'avait imaginé que Zonzon ne comprendrait pas pour quelles raisons les Salmon-Heine étaient pourchassés.

— Mais voyons, Zonzon, murmura-t-elle en regardant autour d'elle comme elle le faisait cinquante-sept ans auparavant, les Salmon-Heine étaient des Juifs...

— Et alors ?

— Le gouvernement de Vichy et un certain nombre de gens ne voulaient plus d'eux. Voilà pourquoi Paul, pour contredire toutes ces insinuations des gens, de la Calot, est entré dans cette administration. Pour qu'on nous fiche la paix, et qu'on fiche la paix aux Salmon-Heine, du moins qu'on accepte de croire qu'ils avaient quitté la France.

Elle regarda le patron derrière son comptoir, pensa qu'il était trop jeune pour avoir connu ce temps-là. Était-il le fils ou le petit-fils de l'ancien propriétaire, qui vendait si cher une tasse de vrai café ?

— Non, je ne demanderai rien à personne, à quoi bon...

— Comprenez-vous, Daisy, que vous me parlez de choses très

anciennes ? Ça remonte à Mathusalem, tout ça. De nos jours, on n'embête plus les Juifs, ni personne, on ne confisque pas les propriétés...

— Oh, je n'en suis pas si sûre, répliqua Daisy. Tu te fais des illusions, mon petit. Je n'aurais pas dû revenir ici, c'est beaucoup trop tard, comme ce fut trop tard durant l'été 42. Quand je me suis décidée, tout était consommé, tout.

« Consommé ! » Encore un mot que Zon trouva inattendu, avant de comprendre le sens qu'y mettait Daisy, alors qu'elle-même en usait pour tout autre chose. Elle essayait bien d'accompagner sa vieille amie au long de ses souvenirs fumeux, il fallait bien en passer par là avec Daisy, mais elle se noyait vite dans les dates, les circonstances. La vieille dame aussi, d'ailleurs.

— En juillet, souffla-t-elle, si bas que Zon entendait mal. C'est en été qu'ils ont fait ça. On avait déjà commencé à voir des étoiles jaunes. Il y en avait partout... (S'agissait-il d'une hallucination ? Provoquée par la dureté de cette époque ?) Paul connaissait des fabricants qui les découpaient à l'emporte-pièce, mais il fallait obligatoirement les coudre et non les faire tenir avec une épingle. Elles auraient pu trop facilement être enlevées. Oui, c'est un peu avant, fin juin, début juillet, que mon mari Paul me dit que je ne devais pas retourner au pavillon d'un temps, qu'il s'était débrouillé pour que les Salmon-Heine aient du ravitaillement pour un mois. Paul m'affirmait que si je retournais là-bas je mettrais leur vie en péril et que moi-même je risquais d'être arrêtée...

— Vous avez obéi ?

— Bien sûr. Et puis j'ai appris ce qui se passait. Le 12 et le 13 juillet. J'ai couru ici, j'ai vu les scellés. Je suis allée au Vél'd'Hiv avec un colis, mais la plupart avaient été dirigés vers Drancy ou même vers l'Allemagne. Voilà. Mon Dieu, ta pauvre grand-mère dans cette cohue, perdue dans cette foule terrorisée...

— Daisy, lui reprocha Zon très bas.

— Oui, je sais bien, mais j'aurais tant voulu que tu sois un peu d'elle...

— Nous devons rentrer, maintenant.

Elle ne pouvait évoquer les trois autres, peut-être interdits d'appartement par sa faute. Mais Daisy s'imaginait qu'elle vivait seule dans cet appartement, qu'elle s'était brutalement manifestée dans cet entassement de meubles, et elle n'avait pas essayé de l'interroger pour savoir comment elle avait pu pénétrer dans les lieux. Daisy vivait en se protégeant du monde réel, dans une sérénité assez satisfaite qui lui permettait d'éviter les dérapages dans la vie de chaque jour. Qui aurait imaginé, parmi ses voisins, ses locataires, ses commerçants, qu'elle entretenait une liaison passionnelle avec les fantômes de son

passé ?

— Tu sais, je crains qu'en mon absence Léontine, ma fille, ne soit revenue fouiller chez moi. Elle ne l'a jamais fait, mais doit en mourir d'envie. Toutefois, je ne pense pas qu'elle aura eu l'audace de se faire ouvrir une porte de communication pour entrer chez toi, ma chère Zonzon...

La grosse Mercedes s'était engouffrée dans le parking souterrain d'une résidence du VII^e arrondissement. Un ascenseur privé les propulsa jusqu'au dernier étage, dans le vaste hall d'une villa sur le toit. Au centre d'une immense terrasse arborée, sous une verrière style Belle Époque, rissolait une piscine presque olympique. Louette, indifférente au décor, n'avait qu'un désir, déposer n'importe où ce sac de draps qui tétanisait les muscles de ses bras.

— René est en train de nager, il adore ça et son chien l'accompagne. Venez, nous allons les rejoindre.

La présence d'un chien n'arrangeait rien, pensa Louette, qui les détestait. Elles traversèrent un pool house presque vide avant de découvrir le grand bassin. L'étuve la saisit de sa chaleur humide, amollit d'un coup ses forces. Elle attendait ses quarante mille francs pour s'en aller au plus vite, mais la vieille en fourrure n'en parlait plus. Certes, la Mercedes, la résidence, l'ascenseur personnel direct jusqu'au dernier étage garantissaient en partie cette offre d'achat, mais quelque chose clochait, indépendamment des petits détails suspects qui s'accrochaient à cette bonne femme. Elle n'avait donné que son prénom, Léontine, sans préciser son nom de famille. Et celui qui barbotait dans le bassin en soufflant dans l'eau, qui était-il ? Son ami, son amant, son mari ou quoi ?

Certaine que ce bonhomme allait se hisser ruisselant d'eau complètement à poil sur la margelle, ce qui clarifierait en quelque sorte les intentions de cette Léontine, elle eut un choc. Le René en question qui se présenta dans un peignoir éponge blanc-bleu était la copie conforme de la plouc en fourrure, sa réplique exacte. Des jumeaux. Le frère et la sœur. À ce degré de ressemblance, impossible de parler de sosies. Des jumeaux mais avant tout des terriens, des enrichis du blé ou du maïs. Elle en avait à jamais fixé dans son esprit le portrait type pour avoir trimé dur quelques semaines dans les immensités beauceronnes. Soulagée de découvrir ce qui clochait, elle éloigna l'idée d'un guet-apens sexuel. L'entremetteuse n'était qu'une paysanne friquée avec manteau de fourrure d'une époque révolue,

Mercedes luxueuse mais déjà d'un autre âge. D'ailleurs, le décor vide du pool house prouvait leur perplexité quant à son utilité, là où des nantis bien informés auraient accumulé les meubles et accessoires idoines.

Le chien arriva. Ces sales cabots finissaient toujours par arriver. Celui-là se secouait dans une auréole de gouttes mais tout de suite happa Louette de son regard malveillant. Un doberman. Peu importait, même un chihuahua la hérissait d'urticaire. Ces bêtes-là, ça aboyait, reniflait la drogue la mieux planquée, et Louette ne leur pardonnait ni l'une ni l'autre activité.

— Couché, Harold.

Dans sa façon d'incliner la tête en signe de bienvenue, le René gardait l'atavisme d'un domestique agricole devant son maître. Manquait le béret, ou la casquette, tripotée à deux mains embarrassées. Ni la sœur ni le frère n'étaient vraiment gras, mais Louette flairait un relent de lard blanc, de cochonnailles, elle que la cuisine du terroir horrifiait.

— Si on déplaît les draps, proposa Léontine, pour améliorer le climat qui subissait un coup de froid dans cette chaleur pourtant tropicale.

Elle désignait le sac que Louette venait de laisser tomber sur le carrelage, puis une table en bois blanc. Louette se hâta et le jumeau se pencha vers les broderies comme pour les flairer de son nez épais. Il glissa sa main en dessous, les souleva vers sa presbytie.

— Vous les connaissiez puisque vos parents servaient chez les Salmon-Heine, dit Louette sans penser à mal, sans chercher à se faire confirmer cette fable douteuse.

— Nous n'étions pas encore nés, répliqua Léontine avec douceur, nous ne les avons jamais connus, mais nos parents nous en parlaient souvent.

Louette regardait autour d'elle faussement admirative :

— Ça rapportait d'être larbins ? C'est l'héritage de vos parents cette villa sur le toit, cette piscine ?

— Pas du tout, fit Léontine sans se fâcher de ce ton sarcastique, nous avons beaucoup travaillé, René et moi...

— Auriez-vous quelque parenté avec les anciens propriétaires de ces draps ? demanda René, impatient d'en finir avec les salamalecs. Seriez-vous de la famille ?

Louette éclata d'un rire que tout le monde trouvait désagréable et dont elle usait par provocation, sauf que ces deux-là paraissaient cuirassés d'impassibilité, d'insensibilité plutôt. Jamais d'état d'âme ? Jamais un rire, un pleur, une grimace, une bouffée d'adrénaline ? Elle fut soudain persuadée qu'ils n'avaient rien à foutre d'elle et de ses défis. Son malaise s'amplifia et, à bout de nerfs, elle les interpella

brusquement :

— Alors, vous les prenez ou pas ? Je n'ai pas de temps à perdre chez vous.

— Saviez-vous qu'ils étaient dix planqués rue Médière, cachés grâce à notre père ? Jusqu'au début de 42, et qu'ensuite ils se sont réfugiés dans un pavillon de la porte de Bagnolet, à proximité du boulevard Davout ? Ils y étaient toujours lorsque, en juillet de la même année, on est venu les chercher. Mais il semble que huit seulement sont montés dans le bus des Transports parisiens réquisitionné spécialement pour les embarquer, eux et ceux de leur race...

— Leur race, souligna Louette, écoeurée. Et les ploucs, c'est de quelle race ?

En même temps elle remballait ses draps, furieuse, prête à se jeter sur eux toutes griffes dehors. Bien sûr, ce n'étaient que radotages de vieux cons racistes, mais les deux l'écoeurèrent, surtout lui avec ses cheveux qui en séchant se hérissaient en épis pointus rappelant la Beauce après la moisson.

— Nous ne sommes pas des ploucs mais de véritables Parisiens, protesta Léontine, plus dégourdie mentalement que son frère. Mais vous avez entendu ce qu'il disait ? Huit sur dix. Manquent deux noms...

— Les Salmon-Heine furent embarqués par les flics français pour le Vél'd'Hiv, ensuite pour Drancy, à moins que ce ne soit direct pour Auschwitz. Samuel Flinn me l'a appris. Ça n'a pas l'air de vous tourmenter beaucoup, non, ce qui vous tracasse ce sont les deux qui ont loupé le bus ? C'est bien ça, votre problème ? Vous n'avez qu'à aller consulter la liste des morts au Mémorial des victimes de l'Holocauste.

Les jumeaux s'entre-regardèrent comme pris en faute, avec même de l'effroi dans l'expression, comme la marque d'une faille dans leur cuirasse.

— Sur les huit, pas de survivants ? Ils furent si peu nombreux, murmura Louette. Si peu à revenir...

— Huit sur dix, répéta René qui, par volonté sèche de ne pas se laisser troubler, n'en démordait pas. Deux sont passés à travers, mais on n'a jamais su lesquels.

— Et nous sommes certains que vous pourriez nous éclairer à ce sujet, ajouta Léontine.

— Pourquoi moi ? Adressez-vous rue Geoffroy-l'Asnier, dans le IV^e arrondissement. Vos parents, qui regrettaient tant leurs patrons, ont bien dû y aller, non ? Cela dit, je suis ici pour vendre ces draps, non pour parler du passé. Si vous n'en voulez pas, je les remporte...

— Il y avait des jeunes filles de dix-huit et seize ans, Claire et Corinne... L'une d'elles pourrait être votre grand-mère, non ? fit

Léontine.

— Ou bien encore vous avez travaillé dans cette étude notariale de Tours où vous avez pris connaissance de certains renseignements confidentiels...

— Bien, dit Louette. Il y a maldonne. Vous ne m'avez pas entraînée ici pour m'acheter ces draps, mais pour m'emmerder avec vos questions. Vos parents étaient peut-être domestiques chez les Salmon-Heine, et vous pensez avoir quelques droits sur l'héritage de cette famille juive disparue. Je ne suis pas à même de satisfaire votre curiosité pour le moins intéressée, pour ne pas dire cupide...

Elle n'avait jamais pu maîtriser cet acharnement à injurier ce genre de personnes. Furieuse d'avoir été trompée, elle les aurait massacrés tous les deux. À défaut, elle partait.

— Si vous ne voulez pas des draps, je vais aller voir Flinn, comme d'ailleurs j'aurais dû le faire si vous n'étiez entrée dans ce bistrot de la rue Ramponneau...

Elle saisit les deux poignées du sac, parut vouloir se diriger vers l'ascenseur mais Harold le chien, sans qu'un ordre distinct lui eût été donné, se retrouva sur son chemin. Il s'assit, attendit. Et comme elle avait toujours fantasmé sur les chiens, elle fut certaine qu'il y avait transmission de pensées entre ce René et le doberman.

— Pouvez-vous m'aider à rejoindre l'ascenseur ? demanda-t-elle, la voix déjà coagulée de peur.

— Nous espérons beaucoup de vous, répondit Léontine avec un sourire aimable, genre paysanne cherchant à vous envoyer au cul des vaches pour trois fois rien de salaire. Vous essayez de nous faire croire que seul le hasard vous a conduite rue Médine ? Nous prenez-vous pour des imbéciles ? Vous avez parlé de ploucs, nous montrant votre mépris, mais nous vous demandons simplement pourquoi vous êtes en possession de ces draps, pourquoi vous vous êtes installée avec un Arabe et un autre garçon dans cet appartement inoccupé...

— Nous ne pensons pas, dit le frère, que ce soient les plus âgés qui ont pu échapper à la rafle. Peut-être les tout-petits, recueillis et cachés par quelqu'un, élevés dans l'ignorance de leur origine jusqu'à ce qu'ils commencent à fouiner dans le passé. Vous êtes l'un d'eux, peut-être ?

— Les voisins du pavillon de la porte de Bagnolet auraient vu deux jeunes filles dans le bus, un vieux barbu, mais pour le reste nous n'avons pas d'autres précisions.

Paul, leur père, avait demandé une enquête de voisinage, toujours en 42. Il n'avait obtenu que ces renseignements-là. Le patriarche, les deux jeunes filles se trouvaient bien dans l'autobus.

Ces deux-là étaient complètement frappés et Louette ne songeait plus qu'à fuir.

— On peut trouver un terrain d'entente. Nous sommes prêts à nous

montrer conciliants si vos exigences sont raisonnables...

Mick aurait peut-être pris le risque de marcher dans leurs illusions pour en tirer profit, mais elle ne s'en sentait pas le courage. Elle voulait partir, juste pour ne plus les voir.

— En revenant rue Médine, vous recherchez quoi, la preuve que les S. H. y avaient séjourné un temps ? Vous n'étiez certaine de rien ? demanda René. Je me demande si vous avez trouvé des renseignements dans cette étude de Tours ou bien si vous descendez d'un ou d'une rescapée...

— Samuel Flinn vous aurait, sur la foi de ces draps, signé un papier d'authenticité avec lequel vous auriez essayé d'entreprendre une procédure ! cria Léontine, perdant son calme pour la première fois. Tu sais, René, quand Daisy a évoqué une éventuelle survivante, c'était de cette fille qu'elle voulait parler. Il n'y a plus de doute à avoir.

Jamais Daisy ne franchissait le seuil des portes de communication entre son appartement et celui d'à côté. Zon, de préférence, utilisait celle de la salle de bains, où ses amis venaient moins souvent que dans la cuisine et la chambre où se trouvaient les deux autres. Au retour, elle devait vérifier s'ils n'étaient pas rentrés entre-temps.

Elle avait annoncé à Daisy que le lundi suivant elle retournerait travailler, sans préciser qu'elle rejoindrait peut-être son domicile de Pantin. Elle ne pouvait plus envisager de vivre avec Mick et surtout Louette.

Durant le retour de la porte de Bagnolet la vieille dame n'avait cessé de délirer, de culpabiliser pour une faute qu'elle aurait commise dans ces lointaines années. De ces événements tragiques Zon n'avait retenu qu'une précision, ils s'étaient déroulés en juillet et début août 42. Autant dire pour elle dans une nébuleuse du temps.

« J'aurais dû me méfier lorsque Paul m'annonça que je n'aurais pas besoin de les ravitailler durant un mois, qu'il avait prévu tous leurs besoins, et que je compromettrais leur sécurité si je passais outre... »

Cherchant à faire dévier la conversation, Zon lui parla de cette panier à roues rangée dans le salon, comme s'il s'agissait d'un chariot pour faire les courses, ce qui avait agacé Daisy :

« C'était un instrument de travail pour la blanchisseuse, qui me l'a vendu quand elle a fermé boutique. Faute de savon, de lessive, d'eau chaude, elle ne pouvait plus laver le linge des clients. Cette panier me suffisait pour apporter porte de Bagnolet de quoi manger à toute la famille durant une semaine. Parfois je prenais le métro, mais les voyageurs me trouvaient bien encombrante avec, alors j'allais à pied. »

Revenues dans le salon, Daisy en souleva le couvercle et la jeune fille découvrit dans le fond une couverture blanche. Mais comme Daisy avait les yeux pleins de larmes elle ne lui posa aucune question, referma la panier, remit la Thermos dessus. Cette visite à la porte de Bagnolet avait bouleversé la vieille dame.

— Je fus toujours un peu sotte et je le resterai jusqu'à ma mort. Te rends-tu compte de ce que représentait le ravitaillement de dix

personnes pour un mois ? À quinze kilos par jour sur trente jours, quatre cent cinquante kilos, une demi-tonne. Et je ne me suis même pas étonnée que Paul, mon mari, ait pu livrer seul cette quantité de nourriture et de produits divers. Même avec l'Hotchkiss, il n'y serait pas parvenu.

— L'Hot... quoi ?

— L'Hotchkiss, une automobile des Salmon-Heine, une admirable limousine comme on n'en fera jamais plus, grenat avec des filets noirs, du cuir, immense, silencieuse, d'un luxe... Paul l'utilisait, disposait d'autant d'essence qu'il le souhaitait. Il n'aurait pu faire livrer cette demi-tonne comme pour le charbon, il aurait fallu que je la réceptionne. J'aurais dû y réfléchir plus tôt. Plus tard, j'ai su qu'il m'avait menti, parce qu'il savait que les 12 et 13 juillet on viendrait les arrêter pour les envoyer à la mort. Il le savait, il le savait, ne voulait pas que je me trouve là-bas. Tu sais, j'ai osé revenir dans le pavillon malgré les scellés... Eh bien, il n'y avait plus rien à manger, mais alors plus rien du tout. Du lait caillé, du pain rassis, quelques légumes pourris...

— Les policiers qui sont venus les arrêter auraient pu avoir emporté cette nourriture puisqu'elle était si rare alors...

— Je ne pense pas. De hauts responsables les encadraient. Des gens comme Bousquet, Vallat assistaient à certaines arrestations. Les Salmon-Heine représentaient pour ces horribles gens une prise importante. Les hommes de cette police spéciale ne pouvaient se permettre le moindre chapardage, enfin pas dans de grandes proportions. Ensuite, il y eut les scellés. Je suis entrée quand même.

— Vous les avez brisés ?

— Je m'en moquais bien, mais je suis passée par le jardin derrière. Je voulais essayer de comprendre, je pensais que Corinne ta grand-mère...

— Daisy, voyons...

— Oui, c'est vrai. J'espérais qu'elle m'aurait laissé un signe, quelque chose. Il était impossible qu'elle soit partie ainsi. À l'intérieur, tout était sens dessus dessous. Un désordre indescriptible. Les policiers avaient fouillé, sans prendre de précautions. C'était un spectacle insupportable.

— Qu'avez-vous trouvé ?

Elle essuya ses larmes, prit la bouteille Thermos sur la pаниère.

— Il y avait cela, bien en évidence sur l'évier. Le patriarche l'avait préparée pour le laboratoire. Il y avait épinglé un papier où était écrit : *Pour analyse détaillée, urgent*. Et autre chose, qui m'a peinée sur le moment, sotté que j'étais.

Chaque fois que l'on toquait à la porte alors qu'elle se trouvait seule dans le squat, Zon n'osait même plus respirer, certaine que les enfants de Daisy, les jumeaux, venaient pour la jeter dehors. Déjà, la veille, Louette, complètement soûle, avait frappé ainsi au risque d'ameuter l'immeuble.

Elle fut tentée de fuir, de passer chez Daisy, trouva, dans un état second de résignation, le courage d'ouvrir.

— Tu te décides enfin ! lui cracha Mick au visage.

— Mais que t'est-il arrivé ?

Sa première pensée fut qu'il était tombé dans une flaque de boue ou dans une tranchée de voirie pour se retrouver dans un pareil état. Il l'écarta brutalement dans une odeur forte de terre retournée, s'enferma dans la salle de bains. D'origine campagnarde, elle savait reconnaître les odeurs de cette nature. Un labour avait un lourd parfum chaud, mais dans l'instant lui revenait le souvenir d'une odeur d'enterrement. Celui d'une amie de collègue morte dans un accident. Zon, comme les autres élèves, s'était approchée de la fosse pour y jeter sa rose blanche, ne pourrait oublier les deux monticules de glaise jaunâtre fumant dans le froid de février et encadrant le trou.

Mick réapparut tandis que l'eau coulait.

— Louette, tu l'as vue ?

— Elle est sortie.

— Je suis revenu ce matin, il n'y avait personne. J'ai cogné en vain. Où étais-tu ?

— Je devais être dehors. Je suis rentrée depuis peu.

— Regarde si les draps sont toujours dans le vestiaire de l'entrée. Elle alla voir, revint.

— Non, il ne reste que les journaux et des bandes d'étoffe.

— La salope m'a bien eu.

Il se lava à l'eau froide dans la baignoire, en ressortit nu, s'essuyant rageusement. Dans la chambre, il arracha de son sac des vêtements propres.

— Bachir n'est pas rentré non plus ? Mais tout le monde fout le

camp alors ? Cette salope de Louette, je n'avais pas confiance, je me doutais bien qu'elle me doublerait, mais je ne croyais pas que ce serait si rapide...

Il enfila un jean, une chemise.

— Donne-moi deux cents francs.

— Je ne les ai pas. Je peux tout juste te prêter cent francs.

Il les prit sans la remercier.

— Écoute-moi bien, Zon. Moi, je fous le camp, je ne sais où. Toi, tu devrais rentrer au plus vite dans ton gourbi de Pantin, parce que ici ce n'est pas sain, mais alors pas du tout. Ne perds pas de temps. N'attends pas demain, file.

Retourné dans la chambre, il fureta dans son sac, jura, revint dans la salle de bains chercher son blouson, jura encore à cause des grandes traînées de boue qui le maculaient.

— Ne reste pas là comme si tu ne comprenais pas. Fous le camp, ne t'attarde pas. Je te rejoindrai à Pantin si je peux, mais je ne promets rien.

Le jour où elle retournerait dans son petit deux-pièces qu'ils jugeaient tous minable, jamais elle n'accepterait que Mick vienne s'y installer, mais elle jugea inutile de le lui préciser là, maintenant, dans l'état où il se trouvait.

— Zon, le copain de Bachir, ce Michel qui travaille dans les bureaux en dessous, il nous avait mis en garde mais nous ne l'avons pas écouté. Je l'ai connu un soir au poker, il y avait aussi Bachir mais lui ne jouait pas. Il racontait qu'au-dessus de son lieu de travail existait un appartement bourré de meubles de valeur. Je ne sais pas comment il l'avait appris, mais il avait ajouté qu'à son avis l'endroit était maudit. Comme c'est un homo, genre hypersensible, je n'ai pas ajouté foi à ces conneries. J'ai tanné Bachir pour qu'il insiste auprès de ce Michel, qu'il nous donne le code d'entrée... J'en avais marre de vivre chez toi, chez les autres.

En même temps il frottait, grattait cette boue ocre sans parvenir vraiment à rendre son blouson présentable. La boue, encore humide, s'étalait au lieu de s'effriter. Il finit par s'énervier un peu plus :

— J'ai l'air de quoi avec...

Il voulait savoir si Louette avait donné une indication quelconque. Zon répondit que non, que la veille elle était rentrée soûle, avait crié, jeté une barquette de pâtes contre le mur de la cuisine qui restait taché en dépit de tous les lavages.

Il se calmait un peu. Elle lui proposa du café mais il dit en avoir trop bu en attendant de pouvoir rentrer dans l'appartement. Il crevait de sommeil mais pour rien au monde ne coucherait ici. Ses mains tremblaient tandis qu'il s'obstinait sur son blouson.

— Ce Michel est un drôle de type. Il nous disait en même temps

qu'ici c'était bizarre, mais il souhaitait qu'on vienne y voir de plus près. Il paraît que c'est une locataire morte depuis qui lui aurait tout raconté au sujet de cet appartement. Ça date de pas mal d'années, car elle fut renversée par un chauffard et tuée sur le coup. Michel travaille en bas depuis quinze ans et l'avait bien connue. Par contre, la mère Rivière, la proprio, elle refuse tout contact... (Il écartait les pans du blouson pour examiner son travail, secouait la tête.) Tu sais, Zon, ces draps, ces meubles, toute cette argenterie, cette vaisselle marquée appartenaient à une famille juive très riche, exterminée par les nazis. Je n'ai jamais voulu savoir ce qui s'était passé il y a si longtemps, mais finalement, un beau jour, on tombe sur le passé et quel passé ! Tu es une chic fille, je regrette de te laisser tomber, mais moi je ne peux plus rester là. Un jour, je t'expliquerai pourquoi. Je n'aurais pas dû faire ce que j'ai fait tout à l'heure...

Pour la première fois depuis qu'ils s'étaient rencontrés, il montrait une certaine gentillesse, oubliait de jouer à l'homme. Il poursuivait :

— On t'a dit que tu habitais un gourbi pour se moquer, mais retournes-y. Il vaut mieux que tout ça ici. Je ne reviendrai pas. Tout a commencé avec ces draps brodés, marqués. Tu te rends compte... De simples draps ! Qui penserait qu'une tragédie ancienne peut être soudain révélée parce qu'on a voulu fourguer des draps... Quoi de plus innocent que des draps, hein ?

Il se pencha pour l'embrasser tendrement sur la joue, lui tapota l'épaule.

— Fais ce que je te dis. Reprends ton boulot, ta petite vie peinarde, comme tu le faisais avant de nous rencontrer, moi, Louette et Bachir. Quoique Bachir, c'est pas catastrophique comme relation. Chiant mais net.

Il saisit son sac de marin, se dirigea vers la sortie, s'immobilisa net.

— La clé, tu ne l'as pas raccrochée ?

— Louette a dû l'emporter. Preuve qu'elle compte revenir.

Il allait ouvrir mais se retourna encore :

— Sans la clé, comment es-tu entrée ?

— La porte était entrouverte. Louette ne l'avait pas tirée complètement. Sûrement la conséquence de ce qu'elle avait bu hier soir...

Il secouait la tête, pas du tout convaincu :

— Je suis revenu et j'ai cogné comme un dingue jusqu'à ce qu'un locataire du quatrième me menace de la police. Tu n'étais pas sortie. Tu étais ici. Tu n'as pas ouvert. Je ne te demande pas pourquoi. Moi, je cherchais un endroit pour dormir. Je suis descendu au sous-sol, dans les caves. J'ai trouvé une clé pour en ouvrir une. Je n'aurais jamais dû y entrer. Je ne sais comment tu fais pour entrer et sortir et je m'en fous, mais, un conseil, ne descends pas dans les caves. Salut !

Fous peut-être pas, mais enragés sûrement, travaillés par une terreur mal définie, se disait Louette que la violence verbale des jumeaux effrayait. Elle les avait crus immuables dans leur apparence physique, celle-ci ayant atteint la limite entre la laideur et la monstruosité, mais leur visage identique rejetait le masque, se découvrait bestial, obscène. Cette terreur qui les étreignait douloureusement depuis toujours explosait, libérant le pire.

— Écoutez-moi, haleta-t-elle, je ne sais ce que vous attendez de moi, mais je ne veux pas servir de bouc émissaire à vos haines...

— Que dit-elle, que dit-elle ? rugissait René. Je ne comprends rien.

— J'ai lu ça dans la Bible ! répondait sa sœur, tout aussi véhémement. Oui, dans cette bible qu'ils avaient oubliée dans l'appartement !

— Ah, tu avais vu juste, c'est bien une Juive...

— Elle doit la connaître par cœur, comme le vieux la connaissait. Il en citait toujours des passages.

Louette étendait ses mains, avait l'impression d'être captive d'un orage, croyait sentir crépiter ses cheveux hérissés par la foudre.

— Mais c'est une expression connue, employée par bien des gens... Je ne suis pas plus juive que vous...

— Ils sont venus tout reprendre, tout, poursuivait René, mais ils ne peuvent rien contre des actes authentiques, oui authentiques, légaux, enregistrés, tout ce que vous voudrez !

Il venait crier sous son nez dans une haleine surie par le fromage et le rouge du petit déjeuner.

Il se radoucit d'un coup, bonhomme, cauteleux, ironique :

— Vous pouvez toujours essayer, ils sont parfaits, nos actes de vente, en règle. Même si vous avez cru dans cette étude de Tours découvrir une petite erreur, ou je ne sais quoi.

— Je ne suis jamais allée à Tours, je n'ai jamais travaillé chez un notaire...

— Si ce n'est chez le successeur du vieux notaire c'est que vous êtes de la famille, que vous avez retrouvé des lettres, des notes, enfin tout ce qui traîne dans une famille. Nous ne savions pas tout, pas vrai,

Léontine ? Même Papa ne savait pas tout. Parfois, il se demandait si les S. H. ne s'étaient pas réservé un endroit, un appartement, une maison, un coffre-fort pour y entreposer des archives, le récit des événements de leur famille, à partir de 1939 par exemple...

— Tu en dis trop, René, arrête, essaie de te calmer...

— Il faut qu'elle sache tout, tout nous appartient et qu'il leur sera impossible de nous l'arracher.

Mais le doute revenait, l'accablait, le ratatinait visiblement lorsqu'il regardait les draps avec perplexité. Les actes faisaient mention des différents appartements, du 51 de la rue Médine, de la fabrique, avec juste cette mention : « y compris l'ameublement habituel, familial, que l'on est en droit de trouver dans ce genre d'habitation »... Pas d'inventaire détaillé, et ces draps sortis de là-bas, leur appartenaient-ils encore ?

René se rapprocha de sa jumelle pour chuchoter à son oreille. Écœurée, Louette ne put regarder cette bouche gloutonne qui débitait un long monologue. Elle crut possible de se glisser vers l'ascenseur, mais Harold veillait et esquissa le mouvement de se lever. Elle n'osa plus bouger. Maintenant, la femme répondait de la même façon à son frère. Ils se minéralisaient à nouveau, comme si ces confidences les rassuraient, apaisaient leurs émois. Deux gargouilles érodées, polluées par le temps.

— Sans entrer plus avant dans les explications, demandons-lui si elle détient un papier officiel. Pas autre chose, sans préciser quel papier officiel...

— C'est déjà trop, protestait René.

— Deux rescapés, souviens-toi. Deux. Deux chances sur dix. C'est énorme. Papa ne voulait pas y attacher d'importance, faisait semblant de s'en moquer, mais deux sur dix c'est du vingt pour cent. Nous savons que si dans une affaire il y a vingt pour cent de risques elle est mauvaise, et nous n'avons jamais traité une affaire à vingt pour cent de risques. Deux rescapés qui ont fui, se sont perdus, ont refait leur vie sans savoir, sans même se douter qu'en France leur famille avait accumulé des richesses...

— Celle-là n'a pas d'accent étranger, a toujours vécu en France, utilise les mêmes mots que les jeunes d'aujourd'hui.

Les deux têtes de gargouilles s'écartèrent. Louette se refusa à penser qu'un verdict impitoyable venait d'être pris contre elle.

— Parlons calmement, proposa-t-elle, espérant que sa voix ne tremblait pas trop. Je ne suis pas celle que vous attendiez, que vous paraissiez même redouter. Je ne suis pas juive, je suis née de parents bourguignons. Je ne connaissais pas le 51, rue Médine le mois dernier. Nous n'étions que des copains recherchant un endroit pour y vivre. Un toit pour nous abriter. Nous sommes très démunis, sans travail, sans

argent, incapables de payer un loyer. Les squats qui s'offraient à nous nous déplaisaient, nous faisaient même fuir. Notre copain Bachir, oui l'Arabe, en fait marocain, un gentil garçon, a su que cet appartement voisin de celui d'une vieille dame était inoccupé. Je sais que nous avons commis une infraction, que jamais nous n'aurions dû nous y installer...

— Vous avez su manœuvrer les autres pour qu'ils vous accompagnent rue Médine, vous protègent. Comment auriez-vous fait, sinon ? Vous connaissiez le code de la rue, possédiez une clé, dit René.

Louette réalisa soudain que la grosse clé de l'appartement se trouvait dans une poche de sa parka. Les jumeaux remarquèrent son trouble, échangèrent un regard entendu. Ils s'enfonçaient dans leur erreur parce que depuis toujours ils s'attendaient à une telle situation.

— Ensuite, j'ai pris les draps pour les vendre. C'est du vol, ça aussi je le reconnais. J'ai voulu niquer... tromper mon copain Mick.

— Vous les menez tous par le bout du nez. Je vous ai surprise en train d'entraîner ce Mick dans un hôtel de passe pour abuser de lui. Vous vous prostituez avec chacun d'eux pour parvenir à vos fins. Maintenant, assez de cachotteries, avez-vous le papier officiel ?

Certaine désormais qu'ils pouvaient en venir à des extrémités dangereuses, Louette s'efforça de comprendre ce qu'ils entendaient par « papier officiel », cherchait en vain :

— Un papier officiel, une autorisation pour prendre possession d'un appartement vide ? On en a parlé aux informations télévisées, mais je ne crois pas que ce soit encore fait... Nous avons commis un délit et je le reconnais, mais...

— Harold, chasse.

Le chien se dressa sur ses quatre pattes et gronda avec une telle brutalité que Louette crut sentir ses dents acérées dans sa chair.

— S'il se jette sur vous, il peut vous arracher d'un coup une partie de la gorge, dit René. Vous nous avez pris pour des crétins, des ploucs, sans vous en cacher. Vous êtes dominatrice. On dit de votre race qu'elle est dominatrice. Mais nous le retrouverons, ce papier, soyez sans crainte, même si nous devons en arriver au pire.

— Ôtez ce blouson, là...

— C'est une parka, précisa son frère, ôtez cette parka.

Il semblait exister entre le frère et la sœur comme un ping-pong des mots. Celui qui en connaissait un que l'autre ignorait, celui-là jubilait.

À cause de cette lourde clé qui pesait dans une de ses poches Louette s'y refusa, mais le chien vint flairer ses jambes. Elle découvrait, sous la brillance du poil, le frisson des muscles se préparant pour le bond.

— Harold va vous y forcer.

Elle descendit la fermeture métallique, ouvrit le vêtement, certaine

que le pull noir très fin moulant sa poitrine nue pourrait déstabiliser l'homme. Léontine loucha vers son frère, sachant quel regard il aurait pour ses seins fermes de jeune femme. Sa copine Nini, qu'il faisait nager nue dans la piscine, manquait de cette poitrine-là. Honteuse, elle ramenait ses épaules sur son torse pour se cacher. René méritait mieux, cette fille par exemple.

— Donnez-moi ça.

Elle lui arracha la parka, plongeait sa main dans cette poche qu'un objet bizarre plombait, exhiba triomphalement la clé.

— Tu avais raison, René. Il devait en rester une cachée quelque part, peut-être dans cet endroit tenu secret que les S. H. possédaient. Papa aurait dû chercher plus méticuleusement...

— Vous saviez qu'il existait une clé de l'appartement condamné où votre famille s'est cachée pendant près de deux années ?

Léontine continuait sa fouille, sortait un porte-cartes, les papiers d'identité :

— Émilienne Randowski ! Tu parles d'un nom bourguignon...

— Un ancêtre venu en France sous Napoléon, précisa Louette.

— Un nom juif, oui.

— Mais enfin, c'est une obsession chez vous !

— Et Samuel Flinn, hein, qui travaille bénévolement pour les descendants des disparus. Vous ne le connaissiez pas, peut-être ?

— Pas jusqu'à ce que Mick m'envoie chez lui.

René fit un clin d'œil à sa sœur. Il se disait que ce Mick qu'ils avaient négligé jusque-là était peut-être plus important qu'il n'y paraissait.

— Ce Mick, c'est quoi son nom ?

— Ballastero.

— Espagnol ?

— Certainement, je n'ai jamais bien su.

— Il existe des Juifs d'origine espagnole, déclara soudain Léontine, assez fière de ses connaissances livresques. On les appelle des Juifs séfarades...

Visiblement, René en fut vexé mais Léontine lisait beaucoup plus que lui, non seulement cette bible mais bien d'autres ouvrages. Elle voulait toujours en savoir plus sur leurs ennemis, se préparait, disait-elle, au cas où ils entreprendraient de les ennuyer. Louette s'étonnait, comprenant que ces connaissances modestes sur le peuple juif illustraient l'obsession des jumeaux. Elle n'en continuait pas moins de furtives observations en direction de la piscine, s'intéressait aux deux portes à glissière donnant sur la terrasse arborée. Aurait-elle assez de force et de chance pour se ruer vers le bassin, refermer la porte au nez du chien, sortir sur la terrasse pour appeler au secours ? Au besoin elle essaierait de soulever, par-dessus le parapet, un petit arbre en

container pour le balancer dans le vide. Qu'importe où il irait se fracasser ou s'il créait un accident, elle voulait qu'on accoure à son secours.

Léontine rejetait dédaigneusement la parka, désignait le jean délavé et prêt à craquer aux genoux et aux fesses.

— Donnez-le-moi.

Louette sursauta :

— Ça va bien, oui ?

Le départ brusque et définitif de Mick l'aurait réjouie s'il n'avait eu ce comportement inattendu, cet élan de tendresse dont il n'était pas coutumier. Il l'avait quittée et la clé manquait à son clou. Persistait cette odeur de terre de cimetière qui l'angoissait, lui donnait la nausée. Elle décida de nettoyer la salle de bains, la baignoire surtout où le garçon, dans sa hâte, avait laissé des traînées jaunâtres un peu partout jusque sur le miroir piqué au-dessus du lavabo. Pourquoi lui avait-il conseillé avec une telle insistance de partir ? Un danger menaçait-il le squat ? Avait-il la prémonition d'une descente de police ? N'importe qui pouvait soupçonner leur présence. Ils avaient commis beaucoup d'imprudences, fait beaucoup de bruit. Louette, Mick cognaient sans retenue à la porte palière. Les vieux locataires du quatrième, les employés de bureau les avaient peut-être dénoncés.

Son nettoyage terminé, elle retourna dans la cuisine mais son inquiétude provoquait des pensées pénibles. La première, Louette avait filé avec les draps, donc elle ne reviendrait pas, de crainte d'affronter Mick. Et si Bachir ne rentrait pas ? Daisy l'accepterait-elle auprès d'elle ? Elle préférerait coucher sur le plancher, à côté du lit de fer de la vieille dame, que de rester seule.

Mais Bachir entra, avec une exubérance joyeuse qu'elle ne lui connaissait pas. Il ne s'enquit même pas des autres, tout heureux d'annoncer qu'il avait enfin trouvé un travail stable :

— Je pars demain matin pour Lyon. Un vieux copain de mon père à qui j'ai téléphoné a besoin de moi pour conduire un camion sur les marchés. Son fils l'a laissé tomber, il paraît qu'il déteste ce métier de marchand de légumes, et tout seul il ne peut continuer, tous les matins, à déballer aux quatre coins du Rhône.

— Mick nous a quittés et je pense que Louette ne reviendra pas. Bien qu'elle ait emporté la clé, si bien que je suis clouée ici, un peu prisonnière. Si je claque la porte, je ne peux plus rentrer.

Bachir oublia pour quelques secondes son bonheur :

— Je ne savais pas... Je suis désolé pour toi... que Mick t'ait quittée...

D'un rire léger elle le rassura :

— Ça devait finir ainsi. Demain, je rentre à Pantin.

— Ça sera mieux pour toi, comme pour moi. Nous ne sommes pas faits pour vivre ainsi. Je regrette qu'on t'ait entraînée...

— Mick m'a paru complètement démoralisé, terrorisé même. Je ne sais pas pourquoi. Il était couvert de boue, comme si on l'avait jeté dans une mare ou qu'il avait fait le terrassier tout le jour dans une tranchée...

— Mick ne travaillera jamais de ses mains. Ce n'est pas dire du mal de lui, car il le proclame lui-même. C'est vrai qu'il y a une odeur de terre ici...

— Pourtant, j'ai nettoyé à fond mais elle persiste. Comme si elle cherchait à nous mettre en garde...

Il cessa de sourire, devinant qu'elle était très impressionnée.

— Veux-tu qu'on aille dîner quelque part, tous les deux ?

— En laissant la porte ouverte pour pouvoir rentrer ?

— Je n'y pensais plus.

— Ici, il n'y a plus rien à manger.

Il dit qu'il allait faire des courses, en profiterait pour téléphoner au Maroc.

— Je n'en ai pas pour plus d'une heure.

Peut-être ne reviendrait-il pas. Elle aurait aimé sortir, abandonner cet appartement. Quand elle eut refermé la porte sur lui, elle alla jeter un coup d'œil dans sa chambre, fut soulagée de voir qu'il n'avait pas encore rangé ses affaires.

Appuyant son oreille à la porte de communication donnant sur le salon de Daisy, elle crut entendre un fond musical. La vieille dame regardait sa télévision. Pouvait-elle la surprendre à cette heure-là ? Elle se concentra pour la persuader de venir mais renonça.

Au bout d'une heure elle entrouvrit la porte palière, la coinça avec un bout de carton, se pencha sur l'escalier, guettant son pas. L'immeuble s'enfonçait dans le ralentissement nocturne de la vie avec un souffle épuisé. Le vent sur la verrière du toit, peut-être. Dans la journée, quelques bruits montaient des bureaux, d'autres, domestiques, s'échappaient, affaiblis des locations du quatrième. Mais en cet instant il n'y avait plus trace de présence humaine. Elle frissonna, se demanda si elle pouvait prendre le risque de laisser la porte entrouverte en la coinçant. Le moindre courant d'air pouvait la claquer et elle serait à la rue. Mais l'odeur de cette terre se retrouvait dans l'escalier, et l'immeuble en devenait aussi lugubre qu'un sépulcre.

Elle n'avait pas allumé la minuterie, revenait en se fiant au rai de

lumière de sa porte lorsqu'elle glissa légèrement sur quelque chose de mou. Elle rentra, ouvrit en grand, vit qu'elle avait écrasé un petit tas de boue abandonnée par les souliers de Mick. Il y en avait certainement d'autres qui marquaient son chemin depuis la rue jusqu'à cet appartement condamné. Un locataire descendant sa poubelle les remarquerait, s'en inquiéterait.

Elle se démena pour remplir un seau, dénicher une serpillière. Elle osa enfin utiliser la minuterie. C'était bien ce qu'elle avait craint. Les traces de fange maculaient le palier et une marche sur deux. Elle passa la serpillière en descendant, remonta changer deux fois son eau. Elle se hâtait, de crainte d'être surprise, espérait que Bachir allait revenir entre-temps.

Au rez-de-chaussée, au lieu de se diriger vers la sortie les traces contournaient l'escalier, se plantaient devant une porte de cave, sous les marches. La minuterie s'éteignit une fois de plus, mais elle ne s'y attendait pas et faillit hurler. Face à cette porte robuste, de forme romane, elle n'osait plus continuer.

Mick était descendu dans les caves pour en remonter, fou de terreur. Plus elle y pensait, plus l'état physique et mental de son ami lui apparaissait impressionnant, hors de proportion.

Elle avait beau se répéter qu'il lui fallait pousser cette porte, continuer de nettoyer ces traces de boue par prudence, elle n'y parvenait pas. Mick avait cherché un endroit pour dormir après une nuit blanche. Elle savait qu'il jouait, surtout au poker, gagnait rarement. Elle n'avait nulle envie de découvrir ce qui avait transformé Mick en petit garçon effrayé, lui qui roulait des mécaniques, se complaisait dans son apparence de voyou, qui ne l'embrassait jamais sur la joue mais lui « roulait » ostensiblement des « pelles », pour paraître aux yeux des copains.

Elle secoua la tête, reprit son seau et son eau jaunâtre, sa serpillière, remonta au troisième, libéra la porte de son carton.

Ce n'était donc que cela, finalement. Une mise en condition, une intimidation pour un intermède sexuel. La sœur était une entremetteuse qui cherchait pour son frère maladroit des filles paumées comme elle, lui offrait les strip-teases pervers de victimes affolées par ces questions incompréhensibles et des menaces voilées. Et le chien participait à la mise en scène, tout aussi excité que son maître. Remâchant son dégoût et sa hargne, Louette faisait mine de défaire sa ceinture de cuir, en partie rassurée par ces supposées motivations dépravées du couple, un œil sur le cabot, un autre sur la piscine proche. Elle fonça d'un coup, bouscula le jumeau rendu moins attentif par l'attente du déshabillage en cours. Elle eut la chance d'atteindre la porte à glissière, de la refermer, manquant de peu de coincer la truffe du chien. Ce dernier avait dû contourner le corps du jumeau renversé pour la poursuivre, perdant deux secondes. Elle galopa vers le fond de la véranda en longeant ce bassin qui n'en finissait pas, éblouissant sous le soleil au zénith. Elle qui détestait l'eau et ne savait pas nager frissonnait à cette vue.

Trop longtemps elle s'obstina à essayer d'ouvrir une porte verrouillée donnant sur la terrasse, fit face au chien qui arrivait d'un petit galop tranquille, certain que la fille ne pourrait lui échapper. Un claquement de langue suffit à le faire asseoir. Chacun sur une rive de la piscine, les jumeaux arrivaient.

— Sortez le papier de votre poche ! cria la vieille. Vous voyez bien que vous ne pouvez nous échapper...

— Allez vous faire foutre ! hurla Louette, folle furieuse, sans même songer à nier l'existence d'un quelconque papier enfoui dans son jean.

— Ne nous forcez pas à laisser faire le chien, précisa le jumeau, plus conciliant. Nous préférierions discuter calmement de tout ça, nous sommes prêts à des arrangements. Nous comprenons votre entêtement, mais jamais nous ne pourrions faire face à une créance pareille, vous devez le comprendre. Elle représente une somme faramineuse...

Louette persistait à croire que les deux obsédés voulaient seulement

se rincer l'œil, voire l'inviter à des jeux spéciaux. Elle essaya de refouler ses envies de meurtre, leva une main en signe de paix.

— Si c'est mon cul que vous voulez voir, il est inutile de me faire courser par ce fauve. Tout pourrait s'arranger en y mettant le prix. Elle, votre frangine, parlait de quarante mille balles pour les draps. Je suppose que ce n'était qu'une façon de m'appâter...

En même temps, s'efforçant de ne pas laisser transpirer son effroi, elle les surveillait l'un et l'autre dans leur lente progression vers elle.

— Un moment, dit Léontine, vous traiteriez sur la base de quarante mille francs ?

— Pourquoi pas ? Avec lui, avec vous, les deux ensemble peut-être ? Le chien aussi ?

Il lui était arrivé de se contenter de quelques dizaines de francs avec des types autrement minables.

— Tu crois ça, René, que pour si peu elle nous remettrait le papier ?

— Peut-être un faux, une photocopie... (Puis, à l'intention de Louette :) Un dédommagement si modeste ne nous paraît pas sérieux. Nous pouvons faire mieux, à condition que vous restiez dans d'honnêtes prétentions...

— Puisqu'elle a proposé son cul, ricana sa sœur, prends-le en prime, mais pas question de nous dépouiller de trop.

Louette croyait rêver, à entendre ce dialogue incohérent où l'on parlait de son corps comme d'une prime, d'un papier et d'une transaction dont elle ignorait tout. Ces deux-là frôlaient la démence. Jusqu'à quand poursuivraient-ils ce jeu stupide et sadique, jusqu'à quelles bassesses voulaient-ils la contraindre ? Leur numéro était bien au point. On l'accusait arbitrairement de détenir un papier, un document, pour la plonger dans un cauchemar éveillé. Kafka, quoi !

— Écoutez, essaya-t-elle une fois encore, s'il s'agit de baise, dites-le franchement, abandonnez le reste. Je suis prête à pas mal de choses, mais inutile de vouloir me conditionner par de fausses accusations que je ne peux réfuter.

Elle souhaitait un niveau plus réaliste à ce dialogue. Le jumeau désirait la sauter, la sœur n'y était pas opposée, envisageait peut-être d'y participer. Ça reniflait l'inceste, ce couple-là, mais l'avaient-ils vraiment attirée dans cette résidence luxueuse uniquement pour une séance même carabinée de jambes en l'air ? Peu à peu cette exigence d'un document, répétée inlassablement, devenait obsédante. Elle essayait de réfléchir aussi vite que possible, de se souvenir de toutes leurs paroles. Et elle comprit, d'un coup, qu'ils la prenaient pour une autre, une fille qui aurait été en possession d'un document capital pour eux. Il n'y avait eu aucune préméditation sexuelle, mais lorsque la femme lui avait réclamé son jean, était juste apparue l'opportunité d'un plaisir à prendre.

Le frère prenait une légère avance sur sa sœur comme si cette dernière, compréhensive, le laissait aller satisfaire ses désirs. Depuis qu'elle l'avait bousculé pour fuir, le peignoir bleu-blanc s'était entrouvert sur un slip de bain gonflé d'une lourde érection. Elle avait peut-être fait la pute pour du fric, mais soudain elle décida que ceux-là ne l'auraient jamais.

— Je n'ai jamais baisé avec des connards, lança-t-elle avec défi, et ce n'est pas aujourd'hui que je vais commencer ! Vous puez tous les deux, le vieux bouc et la vieille chèvre. Il faudra m'assommer pour arriver à me prendre. Je ne suis pas celle que vous imaginez et je n'ai aucun papier dans mes poches. Maintenant, je veux m'en aller !

Le doberman montra soudain les dents, comme s'il détestait qu'on injurie ses maîtres. Personne ne lui en avait donné l'ordre, et pourtant il allait se jeter sur elle. Elle pensait avoir une chance de s'en sortir, faire mine de vouloir se jeter dans la piscine, s'accroupir au dernier moment, et le cabot, emporté par son élan, plongerait dans le bassin, lui laissant le temps de filer avant qu'il ne se hisse hors de l'eau. Léontine, bien que massive, ne l'impressionnait pas, devait tout ignorer du combat de rues.

— Du calme, Harold. Il ne sert à rien de nous insulter. Nous proposons une transaction et vous vous fâchez. Ce n'est pas raisonnable. Voulez-vous m'écouter un instant, en oubliant vos ressentiments ? Au jour d'aujourd'hui, selon les termes de cette créance, nous devrions déboursier près d'un milliard. Croyez-vous qu'il puisse exister des gens qui, en possession d'une telle fortune, se résigneraient à l'abandonner ? Même un saint y regarderait à deux fois. Vous nous provoquez avec votre certitude, votre insolence, vous imaginant que ces deux crétins, ces deux culs-terreux, comme vous dites, vont se laisser dépouiller sans réagir ? En suivant Léontine sous le prétexte de lui vendre vos draps, vous vouliez découvrir le cadre de notre vie. L'un des cadres, et vous voilà confirmée dans vos évaluations. Nous sommes riches, très riches. Nous avons eu un père merveilleux qui, dès notre naissance, nous associa à cette fortune acquise au péril de sa vie. Vous pouvez ricaner, hausser les épaules, notre père eut des audaces pour protéger notre famille, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus rien faire face à cette menace. Il nous a formés à son image, nous a dotés de la même volonté farouche de faire front, quoi qu'il arrive. Pendant cinquante-cinq ans, notre âge, nous avons largement profité de ce patrimoine et nous accepterions de faire la part des choses, mais si vous vous montrez trop exigeante, la discussion tournera court. Notre père a protégé les vôtres jusqu'au bout, mais le jour où il comprit qu'il ne pouvait plus rien faire, il n'a pas hésité une seconde à préserver sa propre vie et celle de sa famille...

— Nous nous montrerons généreux, renchérit la sœur. Cinquante-cinq ans à nous fondre dans l'anonymat, à veiller, à nous montrer discrets, à ne jamais donner de signes trop visibles de notre fortune. Des vêtements sans éclat, des nourritures quelconques, une vie de puela-sueur sur un tas d'or. Il nous fallait payer ce prix pour éviter les soupçons alors que tout était légal, parfaitement légal. Nous pouvons vous présenter des photocopies des actes de vente, les originaux sont à l'abri, bien sûr. Montrez-nous cette créance, ou sa photocopie, et je vais chercher nos preuves.

Une reconnaissance de dette ? Une vulgaire reconnaissance de dette ? C'était donc ça, ce fameux papier qui les rendait cinglés, qui les faisait s'emberlificoter dans des explications, des justifications assommantes ? Elle eut un hoquet de dérision. Ils déliraient, parlaient de milliard, mais elle ne les croyait pas. Ils étaient tout juste bons pour l'hôpital psychiatrique... Elle les plaignait plus qu'elle ne les haïssait d'être aussi nuls, minables, méfiants, et de revendiquer la possession de tant d'argent. Des années de galère avaient asséché en elle toute envie de discussion conciliatrice, de compromis, d'éventuelles ressources de sagesse. Elle appartenait à un monde où le plus fort l'emportait, où la violence exprimée sur-le-champ niait la recherche d'un accord. Ces deux besogneux, même assis sur une montagne de fric, ne pouvaient imaginer à quel point elle se foutait de leurs offres prudentes. Si elle réussissait à leur échapper, elle reviendrait avec toute une bande de durs qu'elle recruterait sans peine.

Elle souriait, entretenant l'ambiguïté jusqu'à ce qu'elle fonce vers la piscine, le chien bavant sur ses talons. La masse d'eau, d'un bleu foncé d'abîme, approchait et son aquaphobie sabotait son plan, la faisant s'accroupir trop loin du bassin. Le chien ne fut pas emporté par un élan qu'il n'avait pu acquérir et vint la cogner brutalement, planta tout de suite les crocs dans son mollet droit. D'un coup sec du pied gauche elle l'obligea à lâcher prise, mais ce fut une bouchée de sa chair qu'il emporta. La douleur fut telle qu'un hurlement sauvage jaillit de sa gorge, paralysant le chien, les jumeaux dans un arrêt sur l'image, la dernière avant qu'elle ne bascule dans l'eau dont le bleu se teinta de rouge. Le doberman secoua son hébétude, plongea à son tour, la gueule ouverte. Il allait lui déchiqueter le visage et elle coula une première fois. Le chien tourna en rond l'ayant perdue, n'obéissant plus aux appels des jumeaux. Louette réapparut derrière lui, hurla :

— Je ne sais pas nager !...

Léontine courut vers les coussins des bains de soleil, ils pouvaient flotter, commença de les lancer. Son frère, arrachant son peignoir, se laissait glisser dans la piscine. L'eau allait gorger le jean, attaquerait l'écriture de la créance et ils ne sauraient jamais ce qui y était inscrit. De plus, ils la voulaient intacte, pour la brûler dans un feu de joie

libérateur.

Le chien finit par nager vers sa plate-forme, accédant à la margelle tandis que son maître plongeait, découvrant la fille qui planait dans le fond, ses longs cheveux brouillant son visage déchiqueté par les crocs du chien lors de sa deuxième remontée en surface.

— La perche, Léontine...

Il essaya de crocheter une cheville, mais ce fut lui qui s'enfonça, paniqua, remonta pour aspirer de l'air.

— Je crois qu'elle s'est noyée, fit-il, se débattant comme s'il avait perdu le souvenir des mouvements de natation.

— Je n'entends rien, tu fais trop de bruit. Où est-elle ?

Devant la bouche de la station Belleville il tâta ses vêtements, ne trouva qu'un peu de monnaie, pas un seul ticket de métro. Les cent francs de Zon lui avaient permis de sommeiller dans un dortoir pourri de SDF, de manger un sandwich. Il venait de retourner rue Médine, avait longuement hésité sur le trottoir mais n'avait pas trouvé le courage d'entrer. Il ne savait où aller. Il connaissait dans Paris un certain nombre de squats dangereux où il avait dû défendre sa peau, ne voulait pas renouveler l'expérience. Il restait encore choqué de ce qu'il avait vu dans cette cave de la rue Médine. Michel, le copain de Bachir, les avait fait doucement rigoler lorsqu'il parlait d'une malédiction frappant cette maison. Ils n'y avaient pas ajouté foi. Il essayait malgré sa fatigue et le vide de son cerveau de situer quelques amis sympathiques pouvant le dépanner, mais le plus solvable habitait au fin fond du XV^e et jamais il ne pourrait marcher jusque chez lui.

— Vous êtes bien Mick Ballastero ? fit une voix indéterminable avant qu'il ne se retourne et n'en découvre la propriétaire.

Elle aurait pu appartenir à un homme. Mais c'était quoi, cette bonne femme attifée comme dans les années cinquante ? Une paysanne enrichie, avec un astrakan acheté aux puces ?

— Émilienne Randowski a fait chez nous un dépôt, un dépôt de linge de maison, si vous voyez ce que je veux dire ? poursuivait la femme.

Il ne connaissait pas d'Émilienne Randowski et se foutait bien d'un dépôt de linge.

— Vous avez une laverie ? fit-il sans se moquer.

Enfin, l'expression « linge de maison » fit son petit effet dans son esprit fatigué. Il regarda cette femme différemment.

— Quel linge de maison ?

— Des draps brodés, très anciens. Nous sommes acheteurs de cette marchandise, des collectionneurs passionnés si vous préférez.

— Mais où est... Émilienne ?

— Hier, elle nous a laissé ces draps, a dit qu'elle repasserait, et nous ne l'avons jamais revue. Nous pensions que vous pourriez nous

renseigner sur ses intentions...

— Mais... Comment savez-vous qui je suis, et comment m'avez-vous retrouvé devant cette station de métro ?

— Je vous guettais rue Médine et je vous ai aperçu allant et venant. Je dois ces renseignements à Samuel Flinn, vous savez, l'expert ?...

Louette l'avait doublé avec cette histoire de draps, mais pourquoi les laisser chez cette femme ?

— Elle nous avait contactés depuis longtemps. Nous ne l'avons pas revue pour lui remettre le montant de cette transaction.

Mick crut comprendre que Louette fournissait cette femme en drogue. Puis il en fut moins certain, car la vieille n'avait pas l'air d'une accro. Sa drogue à elle devait posséder un caractère moins banal, plus vicieux que l'héroïne ou la coke.

— Je pensais trouver M^{lle} Randowski à cette adresse rue Médine, mais son nom ne figure pas sur la plaque des locataires.

— Que voulez-vous de moi ?

— Nous voudrions soit que vous repreniez les draps, soit que nous fassions affaire. Nous ne voudrions pas être mêlés à une opération douteuse.

— Jusqu'à hier, nous devions partager l'argent de cette vente, mais elle a voulu agir seule. Moi, j'avais conclu avec Samuel Flinn.

— Je vois, sourit Léontine de toutes ses fausses dents. Samuel travaille en réalité pour nous. Voulez-vous venir chez moi ? Vous lui téléphonerez pour mettre tout cela au clair. Je n'ai pas compris pourquoi cette jeune fille est repartie sans les draps et sans l'argent...

— Nous l'appelons Louette. Personne ne lui dit Émilienne et bien peu connaissent son nom, Randowski. Combien deviez-vous lui donner ?

— Quarante mille francs. Nous lui avons versé un acompte de mille cinq cents francs dont elle disait avoir le plus grand besoin. Elle devait repasser chez nous avec d'autres pièces de linge de maison, des échantillons de vaisselle, d'argenterie, de cristaux...

Mick eut un petit rire presque admiratif pour Louette et son audace. Il ne pouvait lui en vouloir, même si c'était une véritable garce. Son indulgence résultait de cette chance inespérée venue à lui sous les traits grossiers de cette femme. Elle était fagotée comme l'as de pique mais répandait autour d'elle un parfum de fric, peut-être douteux, mais qu'importe si elle trafiquait des objets volés ou d'origine inconnue. Il flairait la roublarde, la dure à cuire. Elle commettait l'erreur de citer un peu trop Samuel Flinn. Le vieil expert ne s'acoquinerait jamais avec cette femme-là.

— On pourrait téléphoner d'un bistrot, dit-il, ou même d'ici, si vous avez une télécarte, les cabines n'acceptent pas de monnaie dans le coin...

— J'ai ma voiture sur le boulevard, plus haut. Allons chez moi. Je peux vous rendre les draps en faisant mon deuil des mille cinq cents francs avancés à cette demoiselle... Louette ? Mais nous pourrions, avec l'accord de Samuel Flinn, régler différemment l'affaire. À votre avantage bien sûr, si vraiment vous êtes l'initiateur de cette transaction...

— Faites-vous partie de ces gens qui furent dépossédés jadis ? Ou bien descendez-vous d'une de ces familles ainsi dépouillées ?

Léontine baissa les yeux, soupira, lui tourna le dos comme si l'émotion qu'il venait d'éveiller était trop forte pour qu'il en soit spectateur.

— Excusez-moi, bredouilla-t-il.

Elle secoua la tête, se moucha, lui fit à nouveau face :

— Ne restons pas là. Venez à la maison, nous devons en finir avec cette douloureuse affaire. Puisque vous me dites avoir le premier contacté Samuel, tout peut s'arranger. Ce serait pour moi un crève-cœur de voir ces draps repartir avec vous, d'autant plus que Samuel me les proposera ensuite.

Allait-elle régler cash l'argent promis à Louette ? Quarante mille moins les quinze cents avancés à sa copine ? Parce qu'il n'avait pas dix francs en poche, qu'il ne savait où aller se réfugier, il la suivit. Peut-être que cette vieille peau avait des vues précises sur lui, sa jeunesse. Une fois, à Deauville, une main tavelée, desséchée, avait carrément glissé deux billets de cinq cents dans sa braguette.

— Si nous ne faisons pas affaire, je ne vous laisserai pas repartir à pied avec ces draps qui pèsent lourd. Votre amie était épuisée de les avoir portés jusque chez nous.

Effectivement, elle ouvrait la portière arrière d'une grosse Mercedes. Un type au visage caché par le journal qu'il lisait attendait au volant. Des cheveux gris et raides le situaient dans la même tranche d'âge que la vieille.

— À la maison, René.

Grosse voiture, chauffeur mais astrakan d'une autre époque, démarche en déséquilibre sur des talons aiguilles tout aussi datés et très peu usés. La vieille devait habituellement chausser des Méphisto pour le confort. La nuque du chauffeur et cette bande couperosée de son profil, sans oublier le nez crochu, lui rappelaient quelqu'un. Léontine se pencha vers lui, tapota son genou. C'était toujours ainsi que débutait la mise en condition, le code routinier d'une proposition salace. Il se trompait, elle avait juste une confiance pour lui :

— C'est mon frère, ce René. Il a eu des revers et je l'emploie comme chauffeur, homme à tout faire.

L'autre entendait certainement, ne bronchait pas. L'esprit de famille à deux niveaux sociaux, c'était nouveau. Son enlèvement s'annonçait

plutôt gothique, avec ces deux Quasimodo. Devait-il vraiment croire qu'elle était prête à payer trente-huit mille cinq cents francs à un fauché comme lui ?

- Ballastero, c'est un nom espagnol, n'est-ce pas ?
- Mon grand-père était un réfugié de la guerre civile.
- Séfarade ?
- Je ne sais pas.

Faisait-elle allusion à une province peu connue de la péninsule espagnole ? Il n'avait aucune notion géographique du pays d'origine de sa famille, et puis il se demanda s'il ne s'agissait pas toujours d'un code sexuel en usage chez les gigolos. Les excités du Bois usaient aussi de termes incompréhensibles.

- Une branche espagnole des S. H. ?...

S. H. ? Il lui fallut quelques secondes pour comprendre. Avait-elle peur du nom en entier ? Ou bien était-ce par mépris, antisémitisme, qu'elle évitait de prononcer le patronyme complet ?

— Non, fit-il, gêné, pas du tout. Mon grand-père était un ouvrier dans l'automobile. Il a connu le camp de Rivesaltes. Mais nous sommes français.

Et puis la Mercedes plongea d'un coup le long d'un plan fortement incliné, lui laissant juste la vision éclair de la façade d'une résidence luxueuse. Ils se trouvaient dans le VII^e arrondissement. Ensuite, ce fut un triple box avec grille manœuvrée depuis la voiture, et un ascenseur juste à la portière de la Mercedes. Deux voitures voisinaient, dont une fourgonnette verte.

Le Quasimodo chauffeur le poussait un peu trop familièrement de sa brioche musclée. Il détestait, faillit lui demander s'il n'était pas pédé. Lui et sa sœur s'attendaient-ils à des complaisances de sa part ? Avec pour prétexte les draps brodés ?

L'ascenseur les arracha du sous-sol dans une poussée genre Ariane et ce fut un grand hall, avec vue sur une terrasse épaisse de végétation, la piscine. Il faillit demander où était l'héliport. Sous une véranda style Belle Époque, un bassin géant et puis le chien noir, gueule baveuse et rouge, très rouge. Le Quasimodo femelle s'amusait-elle à lui barbouiller les babines avec son stick à lèvres ? Sur une table banale les draps et, retournée, déchirée côté doublure mais

reconnaissable, la parka de Louette. Déjà la fourgonnette verte avait miné son moral mais ce vêtement, saccagé par une fouille approfondie et rageuse, lui donnait des impatiences de fuite.

— Elle a oublié sa parka, dit Léontine, elle était vraiment pressée. J'ai pensé qu'elle avait peut-être besoin d'une dose...

— Une dose ? Non, c'est fini pour elle.

Perspicace, la vieille, capable de reconnaître une ancienne de la seringue d'un seul regard. Le frère, peut-être chauffeur appointé, paraissait peu respectueux des distances. Il caressait la tête du doberman, semblait le féliciter.

— Vous logez donc au 51 de la rue Médine... minauda la jumelle. (Indéniablement ils avaient vu le jour à la même heure, ces deux-là. Il n'aurait pas aimé se pencher sur leur double berceau, de crainte d'y découvrir une nichée de charognards.) Vous aviez donc le code, la clé, comment saviez-vous qu'au troisième étage existait un appartement inoccupé ?

La vieille n'abandonnait pas son armure en poils frisés malgré l'étuve. Lui commençait de transpirer.

— Je crois que je ne vais pas vous déranger plus longtemps, dit-il avec précaution. Je reviendrai chercher les draps plus tard, car pour l'instant je ne sais pas où je pourrais les déposer.

Il se tourna vers la porte du hall et, comme attaché désormais à sa garde, le chien alla s'asseoir devant celle-ci, le contemplant en léchant son museau d'une langue très longue. À chaque coup elle faisait diminuer tout ce rouge écaillé sur son nez. C'était sa gâterie, le rouge à lèvres ?

— Nous avons commis une grave erreur avec M^{lle} Randowski. Le nom nous a trompés, voyez-vous. En fait, elle se trouvait au 51 de la rue Médine parce qu'elle vous y avait suivi, n'est-ce pas ?

— Louette, me suivre ? Certainement pas.

En même temps il essayait d'apaiser ses cheveux qui agaçaient sa nuque, comme chargés d'électricité. Il pensait qu'aucune fuite rapide ne pourrait réussir, qu'elle se heurterait à une malveillance générale, féroce, tapie dans tout cet immeuble.

— Vous, par contre, c'est complètement différent. Vous êtes animé par des motivations profondes, sentimentales, historiques... disait Léontine, ahurissant son frère, l'abrutissant même dans une totale incompréhension.

La jumelle se complaisait dans un étalage de connaissances mal digérées.

— Historiques ? fit Mick, nerveux.

Comme le Quasimodo mâle, il ne comprenait pas.

— Oui, vos attaches familiales, les Séfarades, sont en Espagne depuis fort longtemps...

— Écoutez, mes grands-parents sont venus d'Espagne, mais jamais personne de ma famille n'a éprouvé l'envie de retourner s'y installer. Juste pour les vacances, et encore. Il n'y a aucun rapprochement à faire entre ma famille et la rue Médine. Nous y sommes allés par hasard, c'est tout.

— Avec M^{lle} Randowski, nous voulions nous montrer conciliants, nous souhaitions parvenir à un arrangement, mais c'était une fille irréductible. Elle s'est entêtée et nous en avons conclu qu'elle aussi avait des raisons profondes, sentimentales et historiques, qui expliquaient sa conduite. Nous nous sommes trompés.

Son frère grommela quelque chose d'indistinct mais qu'elle parut saisir. Entre eux ils en étaient au jargon minimal. Mick estima que le jumeau en avait plus qu'assez des discours un peu trop recherchés de sa sœur, laquelle apparemment y trouvait une grande satisfaction intellectuelle.

— Vous ne devriez pas adopter le même système de défense. Voyez-vous, nous avons peut-être commis une erreur mais nous pensons tout de même que votre amie appartenait à une branche distincte. Elle était certainement de civilisation yiddish, c'est-à-dire ashkénaze...

Mick, s'il n'avait eu la gorge serrée, lui aurait bien lancé une vanne du genre : « Dites, grand-mère, faudrait diminuer un peu sur la chartreuse », mais cette femme puisait dans des lectures mal assimilées une logique effrayante. Son frère avait l'air excédé de tout ce déballage sur la culture juive. Ça n'en faisait pas pour autant un allié. Loin de là.

— Mais, poursuivait-elle, en plein délire, elle n'avait qu'un lien étroit avec vous, un Séfarade. On dit que les deux familles ne s'entendent pas très bien, mais peu importe. M^{lle} Randowski avait tout comme vous des raisons précises de se retrouver rue Médine. Seulement, elle ne possédait pas le fameux document que nous recherchons depuis toujours. Nous en avons été fort déçus.

En même temps son regard transperçait Mick pour voir si fortement au loin qu'il se retourna, ne découvrit que la longue piscine qui dans le soir verdissait quelque peu. Le doberman consigné à la porte du hall, il décida de suivre ce regard, se défendant d'un pressentiment.

— Nous aurions dû comprendre qu'elle n'était qu'une sauvageonne crispée par des désirs incontrôlables de violence. Pas une seule fois elle n'a essayé de transiger. D'une seule pièce, elle n'a rien accepté. Nous n'avons pas retrouvé ce document dans ses vêtements...

— Ses vêtements ? fit dans un cri Mick, regardant la parka.

Dans sa précipitation il trébucha, courut plié en deux pour reprendre son équilibre et la découvrit. D'abord il ne vit que le triangle noir de sa culotte sur ses fesses. Elle flottait, les bras en croix, sur le ventre. Du sang collait en plaques à son dos, son mollet droit

béait d'une plaie horrible. Il pensa au chien, à ses babines rouges.

— Un malentendu vraiment ! criait Léontine. Un malentendu ! Elle s'est noyée sans que nous la touchions...

— Vous l'avez tuée, gémit-il. (Il sauta dans l'eau, ne pouvant supporter de la laisser là, ainsi dénudée.) Vous l'avez tuée comme vous avez tué les autres.

La veille ils avaient dîné ensemble, Bachir ayant fait des folies chez un traiteur tant il était heureux de ce travail à Lyon. Ils avaient longuement discuté au sujet de Louette et de Mick.

« Si un jour tu en as assez de Bagnolet et de Pantin, si tu veux changer d'air, rejoins-moi à Lyon. Dès que j'aurai une adresse je te la ferai parvenir chez toi. »

Lorsqu'elle se leva, le dimanche matin, il avait déjà quitté l'appartement pour aller prendre un TGV matinal. Ne supportant pas l'idée de déjeuner seule, elle prépara un petit carton avec des sachets de thé, des biscottes, ouvrit doucement la porte de séparation. La vieille dame dormait encore et Zon prépara le thé, fit griller du pain qu'elle trouva dans la cuisine, sortit du beurre.

— Cette odeur de pain grillé m'a ramenée plus de soixante-dix ans en arrière, chez Maman. Le dimanche matin avant la messe, c'était notre régal. Elle se servait d'une sorte de plaque d'amiante, ne se doutant pas, la pauvre femme, qu'elle risquait de nous empoisonner le sang...

Au réveil, elle ne s'était ni effrayée que Zonzon ait franchi le seuil de l'appartement, ni offusquée qu'elle fasse comme si elle était vraiment chez elle.

— Ils sont tous partis, dit la jeune fille, et je ne pouvais rester à côté. Demain je reprends mon travail, mais aujourd'hui est réservé à nous deux.

— Et puis tu rentreras à Pantin, soupira la vieille dame.

— Je reviendrai passer une nuit ou deux chaque semaine, mais il faut bien que je retourne dans mon appartement, même s'il est vraiment moche.

Elle insista pour laver la vaisselle du petit déjeuner, voulant tourner le dos à sa vieille amie. Ce qu'elle avait à lui dire n'était pas très plaisant et elle ne désirait pas la regarder en face. Elle commença par des choses sans intérêt, le départ de Louette, celui de Bachir. Puis :

— Mick s'est enfui hier soir. Parce qu'il cherchait un coin pour dormir il était descendu par hasard dans le sous-sol...

Elle déposa avec précaution un bol sur l'égouttoir, essayant de surprendre la respiration de Daisy, crut qu'elle avait quitté la pièce tant elle restait silencieuse. Elle ne tourna la tête que d'un cran, aperçut la robe de chambre.

— Lorsque je lui ai ouvert, il était couvert de boue. Il n'a pas voulu me dire pourquoi. Il avait laissé des traces depuis les caves jusqu'à la porte de l'appartement et j'ai tout nettoyé, mais je n'ai pas eu le courage de descendre au sous-sol. Mick paraissait si horrifié que j'en ai très mal dormi cette nuit...

— Moi, je n'y vais plus depuis que j'ai perdu une des clés. Nous disposons de trois caves, deux très grandes pour le vin et les provisions, l'autre plus petite. Ton ami serait-il allé voler des bouteilles ? C'est sans importance.

— Non, il avait les mains vides.

— Allons nous asseoir un moment dans le salon.

— Le temps d'essayer tout ça et je vous rejoins.

La première chose que vit Zon, posée en évidence sur la table de camping, fut la vieille bouteille Thermos qui, d'ordinaire, était sur la panier à roulettes. Elle se souvint que ses parents en possédaient une dont l'ampoule de verre intérieure était cassée, mais ils n'osaient pas la jeter malgré tout. Ils ne jetaient jamais rien.

— Paul m'avait ordonné de ne pas aller là-bas, qu'ils avaient suffisamment de provisions pour tenir le coup durant ce temps-là. La police française mais aussi les Allemands ne cessaient de rôder porte de Bagnolet. Mais en cachette j'y suis allée avec la panier pour me donner l'apparence d'une blanchisseuse, comme je te l'ai raconté... (Le regard de Zon allait de la Thermos à la panier.) Il y avait des scellés sur le portail de la rue et à la porte principale. Je ne cessais de passer, de repasser, au risque de me faire remarquer. Puis je me suis souvenue du petit jardin derrière la maison. Il donnait, comme tous ceux du côté pair de cette rue, sur une impasse que peut-être la police ne connaissait pas. C'était plutôt un chemin herbeux, inaccessible à un véhicule. On ne trouve certainement plus d'endroits semblables désormais dans Paris. Les portes étroites étaient encastrées dans des murs de pierre, et celle des Salmon-Heine n'avait pas de scellés. Un verrou simple la bloquait. J'étais jeune et robuste et à force de secouer cette porte j'ai arraché le verrou. Je suis rentrée avec ma panier, j'ai refermé prudemment. Je me trouvais dans les herbes folles, les arbres fruitiers abandonnés. Un pêcher, je me souviens, perdait des fruits tout ratatinés. Ils ne venaient jamais dans ce jardin, ne sortaient jamais de la maison. Le seul signe de leur présence, et ça les inquiétait fort, était la fumée s'échappant de la cheminée. Comme j'avais le trousseau de clés, j'ai donc pu entrer dans la maison...

Zon la suivait en images confuses, la voyait faire sauter les scellés,

demeurer interdite dans le vestibule. Tout avait été bouleversé, saccagé, défoncé. On avait sorti les vêtements des armoires et des commodes pour les jeter à travers les pièces. Les lits retournés, le garde-manger ouvert dans la cuisine, comme le four de la cuisinière et les placards.

— J'ai trouvé cette panade que la bru était en train de préparer avec du pain sec écrasé avec un rouleau à pâtisserie, mélangé de saindoux rance et de sucre, qu'elle avait fait sauter à la poêle. Il n'en manquait qu'une toute petite part. J'ai alors compris que Paul m'avait menti et que depuis début juillet ils n'avaient plus grand-chose à manger. Je ne sais comment ils ont survécu jusqu'à leur arrestation...

Elle avait fouillé partout à l'extérieur, dans un cabanon où les Salmon-Heine gardaient les légumes, les pommes de terre cachées sous des fagots de vieux tuteurs. Il n'y avait plus rien.

— Les pauvres gens ne s'étaient certainement pas rationnés sachant que je revenais régulièrement chaque semaine. Ils ont dû guetter ma venue avec un désespoir de plus en plus profond, penser que je m'étais lassée de venir ainsi les ravitailler. Mais peut-être que mon absence a fini par les alerter. Je pense qu'ils commençaient à prendre leurs distances avec Paul, à se méfier de lui. Enfin bref, depuis les alentours du 5 juillet, ils n'avaient plus rien à manger...

Comme elle s'arrêtait pour reprendre son souffle, Zon lui proposa du thé.

— Plutôt du café, j'en bois toujours une tasse à cette heure-ci. Fais-en une pleine cafetière, j'en aurai bien besoin et toi pareillement.

Tout le temps que Zon passa dans la cuisine Daisy resta assise dans le salon et, lorsque la jeune fille apporta le café, elle tenait la Thermos entre les mains. Personne n'aurait pu comprendre l'attachement de Daisy à cette vieillerie, sachant ce qu'elle contenait autrefois. Mais Zon, elle, ne s'en formalisait pas.

— Elle était sur l'évier comme d'habitude, avec le petit mot épinglé : *Pour analyse détaillée, urgent*. Et une petite phrase qui me choqua. Quand je venais les ravitailler je déchargeais ma panier dans la cuisine et ensuite je remettais le linge sale, la Thermos, sans la cacher...

Tout avait été bouleversé, saccagé, mais cette Thermos n'avait pas été touchée, ni jetée au sol.

— Elle était remplie. Quelqu'un, un agent, avait dû la dévisser pour vérifier son contenu et un des Salmon-Heine lui avait certainement expliqué que c'était de l'urine. Il aurait pu la vider dans l'évier avec dégoût, mais non. Il avait simplement laissé le gobelet à côté mais l'avait rebouchée. Et tu vas dire que c'est encore plus inattendu et ridicule de ma part, mais j'ai emporté cette Thermos, par habitude, parce que malgré son contenu c'était la seule chose intacte dans la

maison. Une fois chez moi, bien sûr, j'ai trouvé que c'était stupide, que j'aurais pu la laisser en place. Il n'était plus question, malheureusement, de faire analyser son contenu, de voir si le taux de sucre avait augmenté. Le pauvre monsieur malade du diabète n'aurait plus besoin de surveiller son taux de glucides. Alors je l'ai vidée, mais curieusement dans l'évier et non dans les cabinets. Va savoir pourquoi.

Daisy dévissa la première fermeture, un gobelet en fer-blanc, ôta le bouchon de liège et renversa le goulot sur sa paume ouverte. En sortit un objet sphérique noir, de la taille d'une noix, légèrement ovale, avec sur le côté deux bourrelets très fins.

— Étonnant, non ? D'habitude, ils sont beaucoup plus gros, mais celui-là est tout petit. D'un diamètre suffisant pour pénétrer dans la Thermos.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Zon.

— Du charbon, un boulet de charbon. Tu n'en as jamais vu ?

— Non. C'était dans le... la Thermos ?

— Oui.

Daisy avait refermé ses doigts sur le boulet de charbon, baissé ses paupières. Zon attendit sans impatience que la vieille dame se reprenne.

— Les Salmon-Heine se sont toujours mépris sur mon compte. Parce que je les ravitaillais, que je traversais une partie de l'arrondissement pour le faire, que j'étais toujours de bonne humeur, que j'étais l'amie de Corinne et que je gâtai les enfants dans la mesure de mon possible, ils confondaient ma bonne volonté avec l'intelligence dont j'aurais été dotée. Ils m'accordaient une très grande confiance, pensaient que je reviendrais très vite au pavillon en apprenant qu'ils avaient été arrêtés.

— Vous m'avez reproché de me sous-estimer, mais vous en faites autant vous-même...

— Je cherchais à détruire l'image détestable du comportement de mon mari dans leur jugement. Lui, non content de profiter de leurs biens, les exploitait, leur faisant payer cher le ravitaillement, le charbon, les vêtements, les souliers, enfin tout. Ainsi il récupérait cette partie des revenus qu'il devait leur verser depuis la signature des actes de vente. Donc, parce que je me montrais douce et gentille ils pensaient que j'avais d'autres qualités, une certaine instruction, de l'esprit, une réflexion personnelle sur les événements graves de l'époque. Jamais ils ne se sont aperçus de ma pauvreté intellectuelle, de mes insuffisances, de mon impossibilité à suivre longtemps un enchaînement cohérent de pensées... (Dans sa main le boulet n'avait abandonné qu'un peu de poussière noire, comme si depuis le temps il s'était durci.) Je fus quand même ahurie de trouver là du charbon. Je me demandais bien pourquoi. Jamais ils ne l'avaient fait, donc ce

n'était pas nécessaire pour l'analyse. J'ai cru en effet que c'était uniquement pour le laboratoire. Puis j'ai compris, mais pas tout de suite, que c'était un message...

— Voulez-vous dire, Daisy, qu'il fallait interpréter la présence de ce boulet de charbon dans la Thermos et en déduire quelque chose ?

— Oui, c'était cela même. Comment mon petit cerveau étrié aurait-il pu sur-le-champ interpréter ce message-là, peux-tu me le dire ? Ils se sont lourdement trompés sur mes facultés mentales.

Le lundi matin, Zon retourna à sa caisse de supermarché, la quitta à quatre heures de l'après-midi, passa en coup de vent chez elle à Pantin avant de rejoindre Daisy, rue Médine. Ses collègues de travail, son chef de service s'étaient étonnés de sa gravité nouvelle, de ses efforts pour vivre enfin dans le monde actuel.

— J'aurais voulu te cacher le journal, lui dit la vieille dame, mais je suppose que tous les autres quotidiens reprennent l'information. Il fallait que tu saches, de toute manière.

Les deux corps repêchés en Seine, le dimanche matin à l'aube, avaient été identifiés comme étant ceux de Mick Ballastero et d'Émilienne Randowski. Le journal du soir précisait que l'autopsie démentait l'hypothèse de la noyade accidentelle ou du suicide, des traces importantes de produit de piscine ayant été relevées dans les poumons.

— Les jumeaux possèdent un appartement au dernier étage d'une résidence. Quelque part dans le VII^e arrondissement. On appelle ça une villa sur le toit avec terrasse, et celle-là dispose en outre d'une piscine, murmura Daisy.

Zon, hébétée, lut dans le regard usé de Daisy une résignation douloureuse.

— Je me suis souvenue que tu avais cité le nom de Mick devant moi. C'est bien lui, ce Ballastero ?

— C'est également celle qu'on appelait Louette.

— Je ne connais pas l'adresse des jumeaux, tout ce que je sais vient d'une maladresse de Léontine voici quelques années. Ils se sont efforcés depuis toujours de me cacher leurs différents domiciles mais, à l'une de mes questions sur René, ma fille me répondit sans réfléchir : « Il passe des heures dans la piscine en ce moment en compagnie de son chien. » Leur ancien numéro d'appel, avant le portable, les situait dans le VII^e...

— Mais pourquoi Mick et Louette se seraient-ils noyés dans leur piscine ?

— À cause de tout ce que tu m'as raconté, voyons, les draps et aussi

ce que je sais moi-même sur cette reconnaissance de dette et sur l'épouvante qui les empêche de vivre sereins, dans la crainte d'être un jour dépossédés de tout. Avant de te connaître je leur avais téléphoné pour leur signaler les bruits venant de là-bas, je veux dire d'à côté. J'étais sûre qu'il s'agissait des descendants des Salmon-Heine venus en cachette vérifier l'état de leur patrimoine entreposé là. Ils se sont moqués de moi, mais dans le fond d'eux-mêmes ils se seront alarmés...

— Daisy, aucun de nous n'appartenait à cette famille exterminée. Aucun, et vous-même finissez par admettre que je ne suis pas la petite-fille de Corinne Salmon-Heine.

Visiblement, Daisy n'en était pas tout à fait convaincue.

— Je ne peux me résoudre à la croire morte et jamais je n'y consentirai. Je n'ai jamais su combien ils étaient porte de Bagnolet. Lorsque je les visitais, je ne les voyais pas tous. J'entendais parler, bouger, rire dans des pièces où je ne me permettais pas d'entrer. Peut-être ont-ils accueilli des membres éloignés de leur famille. Même avec un chiffre précis, comment faire cette déchirante soustraction entre les disparus et les morts officiels ? J'ai toujours pensé que Corinne avait réussi à fuir par le jardin, avait pu enjamber le mur voisin...

— Ce qui m'intrigue c'est que les jumeaux ne viennent presque jamais ici, seule Léontine l'autre soir est passée. Comment pouvaient-ils savoir que Mick et Louette ?...

— Ils ont toujours surveillé l'immeuble depuis la rue, dissimulés dans des véhicules chaque fois différents. Ce 51 de la rue Médine est le point faible de leur tactique, le ventre mou de leur système de protection. Je les ai souvent aperçus, ou j'ai soupçonné leur présence. Tu es certainement la seule qu'ils n'ont pas découverte puisque tu sortais rarement.

Comme elle frissonnait, Zon voulut préparer du thé mais la vieille dame la retint :

— Léontine et René, depuis leur plus jeune âge, sont unis dans la même méfiance envers les autres, prêts à se battre sauvagement contre quiconque voudrait les agresser, même verbalement, prêts à tout pour se protéger. J'ai perdu le compte des incidents, des attaques qu'ils multiplièrent dans différents établissements scolaires. Que l'un d'eux soit insulté, ou plus simplement moqué, et leur réaction commune pouvait devenir effrayante. Ils faisaient l'orgueil de leur père, m'affligeaient constamment. Souvent renvoyés, ils ne restaient jamais bien longtemps dans une école, un collège, une pension. Ils furent compromis dans des affaires mystérieuses. Une jeune fille se jeta sous le métro à la station Couronne et l'enquête révéla qu'elle n'avait jamais voulu se suicider. Elle avait eu des relations tendues avec René, s'était moquée de ses avances. Déjà Léontine l'avait frappée sauvagement, par solidarité avec son frère. Les parents avaient porté

plainte et mon mari les avait indemnisés fortement. On interrogea les jumeaux sans pouvoir les mettre en cause. Il y eut aussi l'incendie étrange d'une villa de Montreuil que partageait la famille de leur professeur de français. Deux personnes âgées, les grands-parents, périrent dans les flammes. Enfin, il y a la mort inexpiquée de Lise Calot, la locataire du quatrième étage. Renversée par un chauffard inconnu...

— Elle vous faisait chanter, inquiétait donc vos enfants, ce qui justifierait le crime. Mais pourquoi auraient-ils noyé Mick et Louette ? Pour quelques draps volés ? Pour presque rien ?

— Écoute-moi, Zonzon. Ils savent depuis longtemps que sur le nombre des personnes arrêtées dans le pavillon de la porte de Bagnolet, deux ne figurent nulle part. Ni sur la liste des victimes des nazis, ni ailleurs. Ces deux-là n'ont jamais été conduites au Vél'd'Hiv...

La veille, l'émotion avait contraint Daisy à interrompre ses confidences et Zon l'avait emmenée promener, déjeuner dans le centre. Puis elle avait couché sur un matelas de fortune à ses côtés, ne pouvant l'abandonner en proie à des souvenirs aussi poignants.

— Donne-moi la Thermos, approche la panier aussi.

— Hier, vous me parliez d'une phrase qui vous avait choquée sur le message épinglé à la Thermos...

— Il était écrit *pour analyse détaillée, urgent. Vous en serez récompensés...* Avec un s. J'étais la seule à aller et venir avec cette Thermos chaque semaine. Pourquoi un s et non un e ? Et surtout, pourquoi cette promesse de récompense alors que j'agissais par dévouement et affection ? Leur disparition m'avait bouleversée mais ce petit mot me laissa un goût d'amertume. Une fois que j'eus découvert le petit boulet de charbon dans la Thermos, je compris que le message avait une signification bien éloignée d'une simple promesse de gratification...

Zon avait approché la panier, tenant la Thermos dans l'autre main.

— Trois jours et trois nuits je n'ai cessé d'y réfléchir, au point que Paul me croyait malade. Et puis j'ai eu comme une illumination, avec l'impression d'ouvrir une porte jusque-là dissimulée. J'ai repris ma panier et comme une folle j'ai couru là-bas, sans savoir ce que j'allais vraiment y faire, mais je devais y aller. Dans le pavillon j'ai étudié chaque mètre carré dans chaque pièce. J'ai repoussé les meubles, tous les meubles, même les plus lourds. Je me disais qu'en toute logique ce boulet de charbon avait été pris dans la cave, mais j'ignorais tout de cette cave puisque le charbon était déversé dans un soupirail. J'en ai découvert l'accès, habilement caché. Il fallait scruter le plancher avec patience pour trouver la trappe. Elle n'avait ni poignée, ni système pour la soulever. Les charnières étaient côté cave et je me rendis

compte qu'on avait dévissé l'anse en fonte, enduit les trous de vis avec de la cire. À l'aide d'un hachoir de cuisine je l'ai enfin ouverte. Elle se trouvait dans une des chambres, sous un lit. Qui l'aurait cherchée là ?

Zon se demandait quel rapport existait entre cette cave d'un pavillon du XX^e arrondissement aujourd'hui disparu et la cave de cet immeuble d'où Mick était remonté couvert de boue et pâle comme un mort.

— Je n'y étais jamais descendue. J'ai trouvé un bout de bougie pour m'éclairer, l'escalier de meunier étant vermoulu, dangereux. En bas, il ne restait que quelques boulets de charbon sur le poussier, des bouteilles vides. Je me suis assise sur la dernière marche en posant la bougie sur le sol. Et sous la poussière de charbon j'ai découvert ce renflement rectangulaire que seule la lumière rasante de mon lumignon soulignait. Ils étaient là, depuis le 12 ou le 13 juillet. Je n'ai jamais su la date exacte. J'ai à peu près reconstitué dans quelles circonstances on les y avait cachés. Leur famille a certainement vu arriver l'autobus des Transports parisiens réquisitionné par la police. À ce propos, je me suis depuis souvent demandé qui conduisait ces bus... Les chauffeurs habituels ou bien les agents ? Personne n'a pu me renseigner à ce sujet. Les hommes de la Police aux questions juives venaient eux en voiture, souvent des tractions avant Citroën. Je suppose que les Salmon-Heine avaient depuis longtemps étudié la possibilité de sauver certains membres de la famille, et que tout naturellement ils avaient désigné les plus jeunes, Ariel, dix-huit mois, et David, six ans. Ils les avaient en hâte cachés là, dans une fosse profonde de quarante centimètres environ, qu'ils avaient dû creuser eux-mêmes. La fosse était recouverte de planches et de poussier de charbon. Un geste peut-être trop risqué, fou, mais prémédité dans l'inquiétude par ces pauvres gens isolés dans ce pavillon. Si la cachette fut préparée à l'avance, le message, lui, fut improvisé dans l'urgence. Il m'indiquait la cachette sans en trahir l'existence aux policiers, mais resta trop longtemps énigmatique pour moi. C'était de la folie. Ils n'imaginaient pas être aussi brutalement découverts, m'auraient certainement fait part de leur décision de préserver les deux jeunes enfants si j'étais revenue au pavillon entre-temps. Leur erreur fut de me croire assez intelligente, assez futée pour déchiffrer facilement ce message codé. En somme, il s'agissait d'une devinette, d'un rébus, et, enfant, je n'ai jamais brillé dans ces jeux-là. Ils ignoraient que, les croyant munis de provisions, je n'avais pas à venir les voir, et que d'autre part mon mari, sous prétexte de ne pas attirer l'attention sur le pavillon, me l'avait interdit...

Elle prit la Thermos, la posa sur ses genoux, tendit la main vers la panière comme pour la caresser.

— Ils étaient sous les planches, recroquevillés et enchevêtrés, Ariel et David, dix-huit mois et six ans. Ils n'avaient pas osé en sortir,

s'étaient affaiblis, attendant que je vienne les chercher. On avait dû leur recommander de ne pas bouger tant qu'ils ne reconnaîtraient pas ma voix...

Zon s'assit dans l'autre fauteuil, assommée par cette révélation d'une mort d'enfants cinquante-six ans auparavant.

— J'ai vomi. Vomi en protestation contre ma stupidité. Je suis restée là jusqu'au soir. Incapable de partir, incapable de décider quoi que ce soit. Et puis j'ai pris conscience du jour finissant, des risques d'être surprise dans ce pavillon. Paul m'avait laissé entendre que les agents de la PQJ revenaient souvent piller les appartements des Juifs déportés. Je les ai remontés ensemble, tous les deux, ne pouvant les séparer, les dissocier, tant leurs chairs s'étaient soudées. Je les ai déshabillés tant bien que mal, malgré leur état et l'odeur, je les ai lavés dans la baignoire du pavillon, enveloppés de draps, de cette couverture blanche que tu vois au fond, et je les ai déposés dans cette panier. Ils étaient si chétifs...

Elle se leva pour reprendre sa respiration, tandis que Zon redoutait qu'elle ne soit frappée d'une attaque.

— Je dus entasser du linge à cause de l'odeur. J'avais une demi-heure de marche en tirant la panier, avec le couvre-feu tout proche. Une fois ici, j'ai déposé la panier dans la petite cave et lorsque mon mari me quitta pour la journée, le lendemain, je les ai enterrés. Par la suite, quand Paul mourut, en 1980, j'ai dressé une sorte d'oratoire, un autel, avec des dentelles achetées à Saint-Sulpice, des chandeliers à sept branches et une étoile de David au-dessus de la porte d'entrée. J'ai disposé des cierges et des bougies en quantité...

Elle retourna s'asseoir, caressa le dessus de la panier de blanchisseuse d'une main tremblante.

— J'ai gardé pour moi ce secret et Paul a vécu dans l'incertitude la plus complète, sans savoir ce qu'étaient devenues ces deux personnes disparues. Plus tard, ce furent les jumeaux.

Avant d'en perdre la clé, chaque soir Daisy s'enfermait dans cette cave, allumait les cierges et les bougies, s'agenouillait sur l'un des prie-Dieu pour évoquer les deux enfants et toute la famille des Salmon-Heine, et bien sûr sa chère Corinne.

— Je ne priais pas, je n'allais pas prier un Dieu ou une Vierge aussi indifférents devant tant de malheurs. Non, mais quand j'étais agenouillée sur le prie-Dieu je me retrouvais avec eux, j'étais bien, apaisée. Ces prie-Dieu, j'avais dû les acheter par paire, le marchand refusant de les dépareiller. Pour les dentelles j'ai évoqué un cadeau pour un curé du sud de la France. Ce fut plus difficile pour les chandeliers à sept branches, l'étoile de David. Je ne connais rien à la religion juive, je n'ai jamais osé pénétrer dans une synagogue. Je me sens coupable par omission, par renoncement à la volonté de dénoncer mon mari. Je ne suis jamais allée au Mémorial du Juif inconnu. Les jumeaux sont terrorisés par le moindre détail se rapportant aux victimes de l'Holocauste mais Léontine, depuis quelques années, essaie de lutter contre cette peur en lisant la bible hébraïque et des ouvrages sur l'histoire des différents groupes juifs. Enfants, dès qu'ils rencontraient dans le quartier un Juif en chapeau noir et papillotes, ils s'enfuyaient, certains que ces gens-là ne cherchaient qu'à les dépouiller. Ne fréquentant personne, ruminant jour et nuit leurs obsessions, les jumeaux peu à peu basculèrent dans une folie de la persécution...

Zon ne parvenait pas à penser à Louette avec tristesse, mais n'oublierait jamais la dernière manifestation de tendresse de Mick. Leur assassinat ne pouvait rester impuni.

— Cette clé perdue de la cave, Mick a dû la retrouver. Voulez-vous que nous descendions ensemble, maintenant que personne ne s'y risquera aussi tardivement ?

— J'ai renoncé depuis à me rendre auprès d'eux. J'en ai souffert au début, puis je m'y suis habituée. Si je quitte cet appartement, ce que je vais faire au plus tôt, cela me forcera à les abandonner en bas. Je préfère ne plus y descendre.

Elle expliqua qu'elle n'avait pu creuser profondément leur tombe et qu'elle l'avait recouverte d'une plaque de cheminée ancienne, de crainte des animaux fouisseurs. L'autel était une table de monastère.

— Peu à peu, je les faisais miens, ces deux petits. J'étais heureuse qu'ils n'aient pas fini en cendres comme leurs parents. Je pouvais me recueillir sur leur tombe. À cette époque, les jumeaux s'étaient éloignés de moi et je n'avais qu'eux. Je venais de repousser les meubles, les richesses, dans l'appartement voisin, je vivais simplement, croyant me débarrasser du remords et commencer mon rachat. Je suis ainsi, anachronique peut-être, mais qu'y puis-je ?

— Je vais descendre, dit Zon. Si la clé est sur la porte que dois-je en faire ?

— Jette-la, que jamais on ne puisse les retrouver. Qu'ils soient enfin en paix. C'est la troisième porte sur la droite du deuxième sous-sol. J'ai marqué au feutre noir une toute petite étoile en haut à droite de la porte.

La clé était bien sur la serrure et elle ouvrit. Daisy lui avait fait emporter des allumettes, de crainte qu'il n'y ait plus d'essence dans le briquet qu'elle utilisait jadis. Elle découvrit que Mick avait renversé l'autel, déplacé la plaque de cheminée pour creuser, certainement à la recherche d'un trésor plus facile à monnayer que l'argenterie, les cristaux, les draps du troisième. Il avait gratté avec le pied d'un chandelier, avait exhumé ce petit crâne moisi. Il s'était enfui, malade d'horreur et de sa profanation.

Elle nettoya soigneusement la moisissure, creusa la terre, plaça le crâne dans le fond, tassa ensuite la tombe avec délicatesse. Non sans mal elle remit en place la plaque de cheminée en fonte, qui pesait très lourd. Elle représentait la légende de saint Nicolas ressuscitant les enfants tués par le méchant boucher. Daisy avait dû l'acheter intentionnellement. Elle ne jeta pas la clé, mais la déposa sur le chambranle.

— J'ai fait du potage, lui dit la vieille dame.

Zon n'aimait pas trop la soupe, ayant de mauvais souvenirs des repas chez ses parents. Au cours du dîner, Daisy annonça son intention de partir dès le lendemain.

— Vous allez déménager ?

— Déménager ! pouffa la vieille dame. J'aurais à peine de quoi remplir une valise et hop, adieu pour toujours. Je ne suis restée que pour veiller sur les deux petits enfants enterrés en bas et non sur les richesses invendables des Salmon-Heine, comme le croyaient les

jumeaux. J'aurais pu partir à la mort de mon mari, mais les deux tombes me retenaient encore.

— Vous les auriez tous quittés ?

— Je souhaitais et je souhaite encore disparaître à jamais. Je rêve d'une mansarde qui donnerait sur les toits et que visiteraient les pigeons...

— Pouah ! fit Zon. Les pigeons, je les trouve dégoûtants...

— Certains sont peut-être charmants.

— De quoi vivrez-vous ?

— J'ai économisé un peu d'argent sur ce salaire que je m'accordais. Le reste, une fortune, se trouve avec l'argenterie, les cristaux, bien caché. Si seulement tu étais ma petite-fille, je t'aurais remis cette énorme somme.

— Daisy, s'ils vous ont laissé ce message, la Thermos, c'est qu'ils vous faisaient confiance, donc qu'ils vous aimaient.

— Si seulement j'étais allée là-bas, le 12 ou le 13 juillet... Les jours suivants, je suis allée rôder autour sans oser entrer.

— Les auriez-vous sauvés ?

— J'en aurais eu l'énergie. Ils auraient été affaiblis, mais je les aurais soignés.

— Cette partie du message qui vous a choquée, cette promesse de récompense... Comment l'interpréter ?

— En fait, j'ai compris qu'ils me remerciaient à l'avance. Qu'ils remerciaient Paul, également.

— Mais vous m'avez laissé entendre que les Salmon-Heine commençaient de douter de son rôle ambigu. Vous pensez même qu'il les a dénoncés...

— Souviens-toi du s. *Vous en serez récompensés*. Avec un pluriel. Ils espéraient que nous pourrions recueillir les deux enfants, les élever discrètement jusqu'à la fin de la guerre. Ils pensaient que je n'aurais pu le faire qu'avec la complicité de Paul. Ils essayaient d'avoir encore confiance en lui, même s'ils s'en méfiaient, car ils le jugeaient incapable de faire du mal à ces deux petits.

— Mais qu'était cette récompense, une somme d'argent destinée à leur entretien, à leur éducation ?

— En quelque sorte, mais elle dépassait tout ce que tu peux imaginer.

— Vous n'avez jamais parlé à Paul des deux enfants morts, enterrés dans la cave. Mais comment avez-vous pu lui cacher l'existence de cette récompense ?

— Je n'en ai jamais parlé, voilà tout.

Son expression de profonde satisfaction gêna la jeune fille.

— Ils n'en ont jamais rien su, ni Paul, ni les jumeaux. Je me suis tue pendant cinquante-six ans et c'est parce que je t'aime que je t'en fais

la confidence.

— C'était vraiment important, ce cadeau ?

— Un cadeau ? Tu es loin du compte.

— Beaucoup d'argent ? Comment auraient-ils pu le cacher dans le pavillon ?

— Quand j'allais les voir chaque semaine, que je cajolais les enfants, que je passais des moments délicieux avec Corinne, le vieux Salmon-Heine me dit deux ou trois fois qu'un jour j'en serais récompensée largement. Je protestais, disant que Paul jouissait déjà de la moitié des revenus, cachant qu'il leur faisait tout payer au prix fort.

Elle se pencha, prit la Thermos qu'elle avait déposée sur la panière à roulettes durant l'absence de Zon.

— Voilà la récompense.

— Tu dois la trouver bien banale, bien abîmée, cette bouteille Thermos. C'est un objet sans valeur que les policiers dédaignèrent, surtout en apprenant la nature de son contenu. Si certains sont revenus piller le pavillon, ils l'ont une fois de plus négligée...

De l'ongle de son pouce elle indiqua la ligne qui partageait le revêtement extérieur.

— Je ne sais si c'est du linoléum ou du carton bouilli. À l'intérieur, il se double d'une couche épaisse de liège et puis on trouve la bouteille qui ressemble en fait à une ampoule... (Le linoléum s'écarta sur le liège.) Salmon-Heine, le patriarche, l'avait patiemment décollé, puis remis en place avec trois points de colle. C'est en vidant la Thermos au-dessus de l'évier que j'ai senti que ce revêtement avait tendance à tourner autour de l'ampoule, mais la vue du boulet de charbon me fit oublier assez longtemps ce détail...

Elle dégagea l'ampoule de verre autour de laquelle s'enroulait deux fois une feuille de papier épais, un véritable parchemin, pensa la jeune fille.

— C'est un papier spécial qu'on appelait papier timbré et qu'on utilisait dans les documents officiels. Je ne sais si c'est encore le cas. Celui-ci a été signé par deux témoins puis par Paul Rivière devant un notaire de Tours. C'est un papier officiel, une reconnaissance de dette.

— Oh ! s'exclama Zon. La fameuse reconnaissance de dette ?

— Celle qui tracassa mon mari jusqu'à sa mort et qui n'a cessé de gâcher la vie des jumeaux. Tes amis, Mick et celle que tu appelles Louette, sont morts à cause de ce papier-là. Les jumeaux, sans être tout à fait stupides, sont bornés, entêtés lorsqu'on semble les menacer. Ce sont des gens peu sensibles aux bouleversements de la vie actuelle. Ils auraient pu vivre pareillement il y a cent ou deux cents ans. Ils ne savent ce qu'est un squat, ce que sont les SDF, les gens au chômage. Ils élèvent des murailles autour de leur fortune sans se soucier du reste de l'humanité. Cet immeuble concentre toutes leurs craintes et ils pensent que le danger naîtra ici même, avec cette menace de devoir rendre gorge. D'autre part, cet endroit recèle un trésor énorme avec ces

meubles, cette argenterie, enfin tous ces objets de grande valeur qui se trouvent là-bas. Et impossible de revendre tout ça, impossible de revendre l'immeuble. Le déménagement de ces richesses invendables serait trop risqué. Ils surveillent l'immeuble et ont pris tes amis pour des ennemis...

— Daisy, vous les avez froidement laissés dans la perpétuelle crainte que cette reconnaissance de dette soit un jour retrouvée et utilisée contre eux ?

— Crois-tu que j'aie mieux vécu, depuis 1942 ? J'ai connu le chagrin, la culpabilité, j'ai éprouvé un immense dégoût de moi-même, bien plus fort que celui que m'inspiraient Paul et plus tard les jumeaux. Que fallait-il faire, les rassurer en leur remettant leur créance, les libérer enfin de cette angoisse éprouvante ? Fallait-il que je dépouille totalement les Salmon-Heine alors que Paul n'y avait réussi qu'à moitié à cause de ce papier-là ?

— Daisy, vous vous êtes vengée de qui ? De Paul, des jumeaux ?

— Les jumeaux avaient la possibilité de restituer ce qui avait été volé, en quelque sorte. Ils ne l'ont pas fait, n'ont pas répondu à mon attente, à l'idée que je me faisais de la morale, de la justice...

— Vous la conserverez jusqu'à la fin de votre vie, cette créance ?

— Non, pas du tout. J'ai déjà pris ma décision. Je vais remettre anonymement cette reconnaissance de dette au responsable de cette Mission d'études sur la spoliation des biens juifs. Ces gens-là rechercheront si existent des descendants ou des collatéraux des Salmon-Heine, et les aideront à rentrer en possession de ce patrimoine spolié. Il faudra tout rembourser, tout.

— Mais vous allez ruiner vos enfants ! On fera des recoupements, on découvrira que l'eau de leur piscine contient les mêmes produits que ceux trouvés dans les poumons de Mick et Louette ! Ils seront condamnés, à perpétuité, que sais-je ?

— Ils auraient dû renoncer comme je l'ai fait, ils n'auraient pas été forcés de recourir au meurtre pour protéger cette fortune volée...

— Mais s'il n'existe aucun héritier ?

— L'État sera bénéficiaire et, sois tranquille, il saura faire rendre gorge aux Rivières. Moi, je vais trouver un petit logement et vivre mes derniers jours paisiblement.

Zon avait espéré, encore quelques minutes auparavant, que la vieille dame pourrait un temps venir chez elle à Pantin. Elle se serait arrangée pour partager avec elle ce taudis à la limite du sordide, mais la pensée que, durant cinquante-six ans, Daisy avait conservé le secret sur la fin tragique des deux enfants Salmon-Heine, sur cette créance, laissant son mari et ensuite ses enfants vivre dans des tourments quotidiens difficilement imaginables, écartait ce projet de sa vie. Elle ne savait même pas si elle aurait plus tard le désir de revoir cette

vieille dame impitoyable.

Dépôt légal : novembre 2000

ISBN : 2-265-06814-4

Numérisé en janvier 2017